BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
F
48

CARACTERES

DE

LA BRUYERE.

TOME PREMIER.

CARACTERES

DE

LA BRUYERE,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue par M. B. de B. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à laquelle il a été ajouté différens morceaux intéressans, et dans laquelle toutes les explications, connues sous le nom de Clef des Caractères, *sont mises par ordre de citation.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. XC.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Un seul livre bien fait suffit pour immortaliser son auteur. La Bruyère n'a composé que cet ouvrage, et la Bruyère est connu de tout le monde. Si l'on se persuadoit d'après cela que son livre est parfait, qu'il est exempt de tous défauts, du moins de ceux qui sont essentiels, on se tromperoit. Quelle est donc la source de la célébrité qu'il a méritée à son auteur ? L'originalité de ses peintures, la fermeté de son pinceau, la vigueur de son style. D'ailleurs son ouvrage est décousu, ne présente aucun plan suivi et régulier, ses réflexions ne dépendent point les unes des autres. A quelque page qu'on ouvre le livre on peut lire sans avoir besoin, pour l'intelligence, de consulter ce qui précède. On peut dire avec raison qu'un homme qui écrit de cette manière, n'a pas la tenue nécessaire pour tracer et remplir un plan régulier. Malgré tant de défauts, on trouve dans la lecture de la Bruyère un charme inconnu qui attache, une philosophie profonde qui donne beaucoup à penser, un style nerveux qui exprime correctement l'idée qu'il veut peindre, une connoissance exacte du cœur de l'homme et de l'esprit de la société, quelques traits d'un excellent comique : combien d'ouvrages réunissent autant de qualités ?

Les efforts qu'on a faits pour imiter les caractères, n'ont servi qu'à prouver combien ils sont inimitables. Avant de s'attacher au même genre, il eût fallu être doué, comme lui, de ce coup-d'œil perçant, qui pénétroit dans les plus profonds replis du cœur, de cette vigoureuse subtilité qui en saisissoit les mouvemens dans leur source, de cette énergie supérieure qui les a si profondément tracés, de ce génie enfin qui ne sauroit être que le résultat de la force des idées et de la chaleur du sentiment.

Le style de la Bruyère sera toujours un style original. Cet écrivain exprime les choses comme il les concevoit, et il les concevoit en en tirant, pour ainsi dire, toute la substance, et les rendoit ensuite dans toute leur vigueur.

Bien différent de ces esprits qui errent au hasard, voltigent sur tous les objets, l'imagination n'a jamais égaré sa plume. Il ne s'attachoit qu'à la nature, la peignoit sans effort; et les caractères, en s'offrant à lui tels qu'ils étoient en effet, acquéroient sous son pinceau une vigueur qui en faisoit ressortir toute la vérité. C'est à des observateurs de cette trempe qu'il appartient de peindre les mœurs. Point de précipitation, point d'enthousiasme, point de prévention, point de ces déclamations sèches et stériles, qui ne sont que les vapeurs de la misanthropie. L'auteur des caractères se borne à saisir

Digitized by Google

les objets, à les présenter, et les objets parlent d'eux-mêmes.

On a souvent essayé de transporter dans les ouvrages de morale ou de philosophie, sa manière de peindre et de s'exprimer. On a cru que des idées serrées, des phrases substantielles, des réticences factices rapprocheroient de ce modèle, et l'on n'a pas senti qu'en prenant un ton qui n'appartient véritablement qu'à lui, on tomboit dans la sécheresse, dans la froideur, dans l'obscurité. Pour paroître penser profondément, ce n'est pas assez de prétendre dire beaucoup de choses en peu de mots; la briéveté de l'expression doit s'allier à la clarté des idées; et c'est pour ne l'avoir pas fait, que plusieurs de nos écrivains célèbres sont quelquefois si obscurs et si entortillés. D'ailleurs la perfection du discours exige de la liaison dans les idées, de la variété dans les tours, de l'harmonie dans le style; et si on eût été convaincu de cette vérité, nous n'aurions pas tant de penseurs, dont les plus longs ouvrages peuvent se réduire en morceaux détachés, qu'il est facile de transposer à son gré, sans rien déranger de l'économie du discours, précisément parce qu'il n'y a aucune économie.

Que prouve cette difficulté d'imiter les bons modèles, sinon que les talens dégénèrent parmi

nous, ou qu'on ne les cultive et ne les nourrit pas assez, avant de les appliquer à des sujets qui les surpassent? (*Voyez les Trois Siècles littéraires*, *art.* LA BRUYÈRE.)

❀

EXTRAIT DES MÉMOIRES

Pour servir à l'Histoire des Hommes illustres.

Jean de la Bruyère naquit l'an 1644, dans un village proche de Dourdan, comme nous l'apprenons d'une note que M. Clément a mise sur le catalogue de la Bibliothèque du Roi. Il descendoit d'un fameux ligueur, qui, dans le temps des barricades de Paris, exerça la charge de lieutenant civil.

Il acheta celle de trésorier de France à Caen; mais à peine la possédoit-il, que Bossuet, évêque de Meaux, le mit auprès de feu M. le Duc pour lui enseigner l'histoire, et il y passa le reste de ses jours en qualité d'homme de lettres (et non pas en celle de gentilhomme ordinaire, comme quelques auteurs l'ont dit), avec mille écus de pension.

Son livre des *Caractères* lui procura une place à l'Académie Françoise, où il fut reçu le 15 juin 1693, à la place de M. de la Chambre.

Quatre jours avant sa mort, il étoit à

Paris dans une compagnie où tout d'un coup il s'apperçut qu'il devenoit entiérement sourd, sans cependant ressentir aucune douleur; il retourna à Versailles où il avoit son logement à l'hôtel de Condé, et une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta le 10 mai 1696, âgé de 52 ans.

C'étoit un philosophe qui ne songeoit qu'à vivre tranquille avec ses amis et ses livres, sachant faire un bon choix des uns et des autres, ne cherchant ni ne fuyant le plaisir, toujours disposé à se livrer à une joie modérée, et ingénieux à la faire naître; poli dans ses manières et sage dans ses discours, craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit.

Catalogue de ses Ouvrages.

1°. Les Caractères de Théophraste, traduits du Grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle. *Paris*, 1687, *in*-12. Il s'est fait un grand nombre d'éditions de cet ouvrage, avec des augmentations à chacune; la meilleure est celle qui parut

immédiatement après la mort de l'auteur. « De la Bruyère (dit Menage, tome » IV, page 218), peut passer parmi nous » pour auteur d'une manière d'écrire toute » nouvelle. Personne, avant lui, n'avoit » trouvé la force et la justesse d'expression » qui se rencontrent dans son livre. Il dit » en un mot, ce qu'un autre ne dit pas » aussi parfaitement en six. Ce qui est en- » core de beau chez lui, c'est que nonobs- » tant la hardiesse de ses expressions, il » n'y en a point de fausses et qui ne ren- » dent très-heureusement sa pensée. Ses » caractères sont un peu chargés; mais ils » ne laissent pas d'être naturels ». Ce jugement n'est pas exactement vrai, car on ne peut nier que la Bruyère, à force de vouloir être énergique, ne sorte quelquefois du naturel. Au reste, ces Caractères eurent d'abord un succès surprenant, comme il est facile de le juger par toutes les éditions qui s'en sont faites coup sur coup; ils commencent cependant à n'être plus si recherchés; ce que l'abbé d'Olivet attribue

en partie à la malignité du cœur humain. « Tant qu'on a cru, dit-il, voir dans ce » livre les portraits des gens vivans, on » l'a dévoré, pour se nourrir du triste plaisir » que donne la satyre personnelle ; mais à » mesure que ces gens-là ont disparu, il a » cessé de plaire si fort par la matière, et » peut-être aussi que la forme n'a pas suffi » toute seule pour le sauver, quoiqu'il soit » plein de tours admirables, et d'expressions » heureuses qui n'étoient pas dans notre » langue auparavant ».

Si la Bruyère a eu des admirateurs, il a trouvé un rude censeur dans la personne du prétendu *Vigneul-Marville*, qui, dans le premier tome de ses Mêlanges, page 342, s'est attaché à relever plusieurs endroits de ses Caractères. Mais ce censeur a été critiqué à son tour par M. *Coste*, qui a pris la défense de l'auteur des Caractères dans un ouvrage anonyme qu'il a publié sous ce titre : *Défense de la Bruyère et de ses Caractères, contre les accusations et les objections de Vigneul-Marville. Amster-*

dam, 1702, in-12 : ouvrage qui a été joint aux Caractères même dans quelques éditions faites en Hollande, et depuis dans les éditions faites en France, mais que nous avons cru inutile d'ajouter à celle-ci. Ces sortes de pièces ne servent qu'à grossir des volumes sans nécessité, parce qu'on ne les lit plus, et qu'elles sont absolument étrangères à l'auteur. Le livre de la Bruyère a aussi été attaqué dans *les Sentimens critiques sur les Caractères de M. de la Bruyère. Paris, 1701, in-12.* Mais il ne paroît pas que le public ait fait beaucoup d'attention à ces Sentimens critiques.

Il n'est pas inutile d'avertir ici que dans plusieurs éditions des Caractères, sur-tout dans celles qui se sont faites en pays étranger, on a joint une clef (*), où l'on a marqué les noms de ceux dont la Bruyère

(*) Cette clef n'est point de la Bruyère, elle paroît être de l'éditeur Coste. Plusieurs des anecdotes qui y sont rapportées sont suspectes de fausseté, au jugement de la plupart des hommes instruits. On n'a pas cru cependant devoir la supprimer; au contraire, on a mis chaque article à sa place, ce qui est plus commode pour les lecteurs.

avoit voulu parler, ou du moins qu'on s'est imaginé qu'il avoit eu en vue.

Après la première publication du livre de la Bruyère, la république des lettres se vit bientôt inondée *de Caractères* faits à l'imitation des siens; mais qui tombèrent peu après dans l'oubli. Ceux qui se sont le mieux soutenus parurent sous le titre de *suite des Caractères de Théophraste et des Mœurs de ce siècle. Paris, 1700, in-12.* On les a joints à ceux de la Bruyère dans quelques éditions d'Hollande. Ce livre, dit l'auteur de la *République des Lettres*, (1700, avril, page 466), « est d'un Avocat » qui demeure à Rouen, nommé *Aleaume.* » Il a de l'esprit et de la politesse. On trouve » dans son ouvrage des pensées assez bien » tournées, mais il y en a d'autres qui n'ont » pas le même caractère. On prétend aussi » qu'il y a quelques fautes dans le langage ».

2°. Discours prononcé le 15 juin 1693, à sa réception à l'Académie Françoise. *Paris, 1693, in-4°. It.* dans les recueils de cette Académie.

3°. Dialogue sur le Quiétisme. *Paris*, *1699*, *in-12*. La Bruyère n'avoit fait qu'ébaucher ces dialogues, dont M. Dupin a procuré l'édition, en y ajoutant ce qui y manquoit.

4°. Son éloge par l'abbé d'Olivet, dans son histoire de l'Académie Françoise.

*

EXTRAIT DES MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE.

JEAN DE LA BRUYÈRE, reçu à l'Académie le 15 juin 1693, mort le 10 mai 1696.

Il descendoit (*) d'un fameux ligueur, qui, dans le temps des barricades de Paris, exerça la charge de lieutenant civil.

Il acheta une charge de trésorier de France à Caen; mais à peine la possédoit-il, qu'il fut mis par M. Bossuet, évêque de Meaux, auprès de feu M. le Duc, pour lui enseigner l'histoire, et il y passa le reste de ses jours en qualité d'homme de lettres avec mille écus de pension, et non pas en qualité de gentilhomme ordinaire, comme quelques auteurs le disent.

On me l'a dépeint comme un philosophe qui ne songeoit qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres; faisant un bon choix des uns et des autres; ne cherchant, ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste, et ingénieux à la faire naître;

(*) Voyez entre autres les nouvelles remarques sur la satyre Ménippée, tome II, page 338.

poli dans ses manières et sage dans ses discours; craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit.

Il ne laisse pas d'en montrer beaucoup dans son livre des Caractères, et peut-être qu'il y en montre trop : du moins en jugera-t-on ainsi lorsqu'on jugera de sa manière d'écrire par comparaison à celle de Théophraste dont il a traduit les Caractères. Théophraste décrit les mœurs de son temps; mœurs bien simples au prix des nôtres, et il les décrit avec simplicité; aujourd'hui tout est fardé, tout est masqué; le discours se ressent des mœurs; aussi l'auteur François a-t-il plus d'art, et par conséquent moins de ce naturel aimable que l'auteur Grec.

Mais pourquoi les Caractères de la Bruyère, que nous avons vu si fort en vogue durant quinze ou vingt ans, commencent-ils à n'être plus si recherchés? Ce n'est pas que le public se lasse enfin de tout, puisqu'aujourd'hui la Fontaine, Racine, Despréaux, ne sont pas moins lus qu'autre-

fois. Pourquoi, dis-je, de la Bruyère n'a-t-il pas tout-à-fait le même avantage?

Prenons nous-en, du moins en partie, à la malignité du cœur humain. Tant qu'on a cru voir dans ce livre les portraits de gens vivans, on l'a dévoré, pour se nourrir du triste plaisir que donne la satyre personnelle. Mais à mesure que ces gens-là ont disparu, il a cessé de plaire si fort par la matière, et peut-être aussi que la forme n'a pas suffi toute seule pour le sauver, quoiqu'il soit plein de tours admirables et d'expressions heureuses qui n'étoient pas dans notre langue auparavant.

Quand je dis qu'elles n'étoient pas dans notre langue avant M. de la Bruyère, ce n'est pas que je l'accuse d'avoir fait des mots nouveaux. Personne n'a droit, ni besoin d'en faire: Vaugelas et d'Ablancourt n'ont-ils pas dit excellemment tout ce qu'ils ont voulu, et ne l'ont-ils pas dit sans faire de mots nouveaux? Mais lorsqu'une langue a tous les mots nécessaires pour exprimer toutes les idées simples et distinctes, le

secret de l'enrichir ne consiste plus que dans l'usage de la métaphore, qui, joignant à propos les idées, sait tantôt les agrandir et les fortifier, tantôt les diminuer et les affoiblir l'une par l'autre.

M. de la Bruyère seroit un parfait modèle en cette partie de l'art, s'il en avoit toujours respecté assez les bornes, et si, pour vouloir être trop énergique, il ne sortoit pas quelquefois du naturel. Car voilà par où l'usage des métaphores est dangereux. Elles sont dans toutes les langues une source intarissable, mais source que l'imagination doit se contenter d'ouvrir, et où le jugement seul a droit de puiser.

Tout est mode en France: les Caractères de la Bruyère n'eurent pas plutôt paru, que chacun se mêla d'en faire; et je me souviens que dans ma jeunesse c'étoit la fureur des prédicateurs mauvaises copies du P. Bourdaloue. Ce grand orateur, le premier qui ait réduit parmi nous l'éloquence à n'être que ce qu'elle doit être, je veux dire à être l'organe de la raison, l'école

de la vertu, n'avoit pas seulement banni de la chaire les concetti productions d'un esprit faux, mais encore les matières vagues et de pure spéculation, amusemens d'un esprit oisif. Pour aller droit à la réformation des mœurs, il commençoit toujours par établir sur des principes bien liés et bien déduits une proposition morale; et après, de peur que l'auditeur ne se fît point l'application de ces principes, il la faisoit lui-même par un détail merveilleux où la vie des hommes étoit peinte au naturel. Or, ce détail étant ce qu'il y avoit de plus neuf, et ce qui par conséquent frappa d'abord le plus dans le P. Bourdaloue, ce fut aussi ce que les jeunes prédicateurs tâchèrent le plus d'imiter. On ne vit que portraits, que caractères dans leurs sermons. Ils ne songèrent pas que dans le père Bourdaloue ces peintures de mœurs viennent toujours ou comme preuves ou comme conséquences, que sans cela elles y seroient hors d'œuvre; et qu'un sermon, qui n'est qu'un tissu de caractères, ne prouve rien. De l'accessoire

ils en firent le capital, et d'une petite partie le tout.

Je ne reviens à M. de la Bruyère que pour dire un mot de sa mort. Quatre jours auparavant il étoit à Paris, dans une compagnie de gens qui me l'ont conté, où tout-à-toup il s'apperçut qu'il devenoit sourd, mais absolument sourd : point de douleur cependant. Il s'en retourna à Versailles où il avoit son logement à l'hôtel de Condé, et une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta, n'étant âgé que de cinquante-deux ans. On trouva parmi ses papiers des dialogues sur le Quiétisme qu'il n'avoit qu'ébauchés, et dont M. Dupin, docteur de Sorbonne, procura l'édition.

Ouvrages de M. de la Bruyère.

1°. Les Caractères de Théophraste, traduits du Grec, avec les mœurs de ce siècle (*). *Paris*, *in-12*.

(*) Cette partie de l'Ouvrage eſt augmentée de beaucoup dans les éditions suivantes, dont la meilleure est

2°. Dialogues sur le Quiétisme. *Paris, in-12. 1699.*

celle qui se fit immédiatement après la mort de l'Auteur, et que nous avons suivie.

*

NOTICE

SUR M. DE LA BRUYÈRE,

PAR M. SUARD.

JEAN DE LA BRUYÈRE naquit à Dourdan en 1644. Il venoit d'acheter une charge de trésorier de France à Caen, lorsque Bossuet le fit venir à Paris pour enseigner l'histoire à M. le Duc, et il resta jusqu'à la fin de sa vie attaché au Prince en qualité d'homme de lettres, avec mille écus de pension. Il publia son livre des Caractères en 1687; fut reçu à l'Académie Françoise en 1693, et mourut en 1696.

Voilà tout ce que l'histoire littéraire nous apprend de cet Ecrivain à qui nous devons un des meilleurs ouvrages qui existent en aucune langue; ouvrage qui, par le succès qu'il eut dès sa naissance, dut arrêter les yeux du public sur son auteur, dans ce beau règne où l'attention que le Monarque donnoit aux productions du génie, réfléchissoit sur les grands talens un éclat dont il ne reste plus que le souvenir.

On ne connoît rien de la famille de la Bruyère, et cela est fort indifférent; mais on aimeroit à savoir quel étoit son caractère, son genre de vie, la tournure de son esprit dans la société; et c'est ce qu'on ignore aussi.

Peut-être que l'obscurité même de sa vie est un assez grand éloge de son caractère. Il vécut dans la maison d'un Prince ; il souleva contre lui une foule d'hommes vicieux ou ridicules, qu'il désigna dans son livre, ou qui s'y crurent désignés ; il eut tous les ennemis que donne la satyre et ceux que donnent les succès : on ne le voit cependant mêlé dans aucune intrigue, engagé dans aucune querelle. Cette destinée suppose, à ce qu'il me semble, un excellent esprit et une conduite sage et modeste.

« On me l'a dépeint, dit l'abbé d'Olivet, comme » un philosophe qui ne songeoit qu'à vivre tran- » quille avec des amis et des livres ; faisant un bon » choix des uns et des autres ; ne cherchant ni ne » fuyant le plaisir ; toujours disposé à une joie » modeste, et ingénieux à la faire naître, poli dans » ses manières et sage dans ses discours ; craignant » toute sorte d'ambition, même celle de montrer de » l'esprit ». (*Histoire de l'Acad. Franç.*)

On conçoit aisément que le philosophe qui releva avec tant de finesse et de sagacité les vices, les travers et les ridicules, connoissoit trop les hommes pour les rechercher beaucoup, mais qu'il put aimer la société sans s'y livrer ; qu'il devoit y être très-réservé dans son ton et dans ses manières ; attentif à ne pas blesser des convenances qu'il sentoit si bien ; trop accoutumé enfin à observer dans les autres les

défauts

défauts du caractère et les foiblesses de l'amour-propre, pour ne pas les réprimer en lui-même.

Le Livre des Caractères fit beaucoup de bruit dès sa naissance. On attribua cet éclat aux traits satyriques qu'on y remarqua, ou qu'on crut y voir: on ne peut pas douter que cette circonstance n'y contribuât en effet. Peut-être que les hommes, en général, n'ont ni le goût assez exercé, ni l'esprit assez éclairé pour sentir tout le mérite d'un ouvrage de génie dès le moment où il paroît, et qu'ils ont besoin d'être avertis de ses beautés par quelque passion particulière, qui fixe plus fortement leur attention sur elles. Mais si la malignité hâta le succès du livre de la Bruyère, le temps y a mis le sceau: on l'a réimprimé cent fois; on l'a traduit dans toutes les langues, et, ce qui distingue les ouvrages originaux, il a produit une foule de copistes; car c'est précisément ce qui est inimitable, que les esprits médiocres s'efforcent d'imiter.

Sans doute la Bruyère, en peignant les mœurs de son temps, a pris ses modèles dans le monde où il vivoit; mais il peignit les hommes, non en peintre de portrait, qui copie servilement les objets et les formes qu'il a sous les yeux, mais en peintre d'histoire, qui choisit et rassemble différens modèles; qui n'en imite que les traits de caractère et d'effet, et qui sait y ajouter ceux que

lui fournit son imagination pour en former cet ensemble de vérité idéale et de vérité de nature, qui constitue la perfection des beaux arts.

C'est-là le talent du poëte comique: aussi a-t-on comparé la Bruyère à Molière, et ce parallèle offre des rapports frappans. Mais il y a si loin de l'art d'observer les ridicules et de peindre des caractères isolés, à celui de les animer et de les faire mouvoir sur la scène, que nous ne nous arrêtons pas à ce genre de rapprochement, plus propre à faire briller le bel esprit, qu'à éclairer le goût. D'ailleurs, à qui convient-il de tenir ainsi la balance entre des hommes de génie? On peut bien comparer le degré de plaisir, la nature des impressions qu'on reçoit de leurs ouvrages; mais qui peut fixer exactement la mesure d'esprit et de talent qui est entrée dans la composition de ces mêmes ouvrages?

On peut considérer la Bruyère comme moraliste et comme écrivain. Comme moraliste, il paroît moins remarquable par la profondeur que par la sagacité. Montaigne, étudiant l'homme en soi-même, avoit pénétré plus avant dans les principes essentiels de la nature humaine. La Rochefoucauld a présenté l'homme sous un rapport plus général, en rapportant à un seul principe le ressort de toutes les actions humaines. La Bruyère s'est attaché particuliérement à observer les différences que le choc des passions sociales, les habitudes d'état et de

profession établissent dans les mœurs et la conduite des hommes. Montaigne et la Rochefoucauld ont peint l'homme de tous les temps et de tous les lieux. La Bruyère a peint le courtisan, l'homme de robe, le financier, le bourgeois du siècle de Louis XIV.

Peut-être que sa vue n'embrassoit pas un grand horison, et que son esprit avoit plus de pénétration que d'étendue. Il s'attacha trop à peindre les individus, lors même qu'il traite des plus grandes choses. Ainsi, dans son chapitre intitulé, *du Souverain* ou *de la République*, au milieu de quelques réflexions générales sur les principes et les vices du gouvernement, il peint toujours la cour et la ville, le négociateur et le nouvelliste. On s'attendoit à parcourir avec lui les républiques anciennes et les monarchies modernes; et l'on est étonné, à la fin du chapitre, de n'être pas sorti de Versailles.

Il y a cependant dans ce même chapitre des pensées plus profondes qu'elles ne le paroissent au premier coup-d'œil: j'en citerai quelques-unes, et je choisirai les plus courtes. « Vous pouvez aujourd'hui, dit-il, ôter à cette ville ses franchises, » ses droits, ses privilèges; mais demain ne songez » pas même à réformer ses enseignes ».

« Le caractère des François demande du sérieux » dans le Souverain ».

« Jeunesse du prince, sources de belles for-» tunes ».

On attaquera peut-être la vérité de cette dernière observation ; mais si elle se trouvoit démentie par quelque exemple, ce seroit l'éloge du prince, et non la critique de l'observateur.

Un grand nombre des maximes de la Bruyère paroissent aujourd'hui communes ; mais ce n'est pas non plus la faute de la Bruyère. La justesse même, qui fait le mérite et le succès d'une pensée lorsqu'on la met au jour, doit la rendre bientôt familière et même triviale ; c'est le sort de toutes les vérités d'un usage universel.

On peut croire que la Bruyère avoit plus de sens que de philosophie ; il n'est pas exempt des préjugés, même populaires. On voit avec peine qu'il n'étoit pas éloigné de croire un peu à la magie et au sortilège. « En cela, dit-il, (chapitre 14, de » quelques usages) il y a un parti à trouver entre » les ames crédules et les esprits forts ». Cependant il a eu l'honneur d'être calomnié comme philosophe ; car ce n'est pas de nos jours que ce genre de persécution a été inventé. La guerre que la sottise, le vice et l'hypocrisie ont déclaré à la philosophie, est aussi ancienne que la philosophie même, et durera vraisemblablement autant qu'elle. « Il n'est pas permis, dit-il, de traiter quelqu'un » de philosophe : ce sera toujours lui dire une

» injure, jusqu'à ce qu'il ait plu aux hommes d'en » ordonner autrement ». Mais comment se reconciliera-t-on jamais avec cette raison si incommode, qui, en attaquant ce que les hommes ont de plus cher, leurs passions et leurs habitudes, voudroit les forcer à ce qui leur coûte le plus, à réflechir et à penser par eux-mêmes ?

En lisant avec attention les Caractères de la Bruyère, il me semble qu'on est moins frappé des pensées que du style; les tournures et les expressions paroissent avoir quelque chose de plus brillant, de plus fin, de plus inattendu, que le fond des choses même; et c'est moins l'homme de génie que le grand écrivain qu'on admire.

Mais le mérite de grand écrivain, s'il ne suppose pas le génie, demande une réunion des dons de l'esprit, aussi rare que le génie.

L'art d'écrire est plus étendu que ne le pensent la plupart des hommes, la plupart même de ceux qui font des livres.

Il ne suffit pas de connoître les propriétés des mots, de les disposer dans un ordre régulier, de donner même aux membres de la phrase une tournure symmétrique et harmonieuse; avec cela on n'est encore qu'un écrivain correct, et tout au plus élégant.

La langue n'est que l'interprète de l'ame; et c'est dans une certaine association des sentimens

et des idées avec les mots qui en sont les signes, qu'il faut chercher le principe de toutes les propriétés du style.

Les langues sont encore bien pauvres et bien imparfaites. Il y a une infinité de nuances de sentimens et d'idées qui n'ont point de signes : aussi ne peut-on jamais exprimer tout ce qu'on sent. D'un autre côté, chaque mot n'exprime pas d'une manière précise et abstraite une idée simple et isolée ; par une association secrète et rapide qui se fait dans l'esprit, un mot réveille encore des idées accessoires à l'idée principale dont il est le signe. Ainsi, par exemple, les mots *cheval* et *coursier*, *aimer* et *chérir*, *bonheur* et *félicité*, peuvent servir à désigner le même objet ou le même sentiment ; mais avec des nuances qui en changent sensiblement l'effet principal.

Il en est des tours, des figures, des liaisons de phrase, comme des mots ; les uns et les autres ne peuvent représenter que des idées, des vues de l'esprit, et ne les représentent qu'imparfaitement.

Les différentes qualités du style, comme la clarté, l'élégance, l'énergie, la couleur, le mouvement, &c. dépendent donc essentiellement de la nature et du choix des idées ; de l'ordre dans lequel l'esprit les dispose ; des rapports sensibles que l'imagination y attache ; des sentimens enfin que l'ame y associe, et du mouvement qu'elle y imprime.

Le grand secret de varier et de faire contraster

les images, les formes et les mouvemens du discours, suppose un goût délicat et éclairé ; l'harmonie, tant des mots que de la phrase, dépend de la sensibilité plus ou moins exercée de l'organe ; la correction ne demande que la connoissance réfléchie de sa langue.

Dans l'art d'écrire, comme dans tous les beaux arts, les germes du talent sont l'œuvre de la nature ; et c'est la réflexion qui les développe et les perfectionne.

Il a pu se rencontrer quelques esprits qu'un heureux instinct semble avoir dispensés de toute étude, et qui, en s'abandonnant, sans art, aux mouvemens de leur imagination et de leur pensée, ont écrit avec grace, avec feu, avec intérêt : mais ces dons naturels sont rares ; ils ont des bornes et des imperfections très-marquées, et ils n'ont jamais suffi pour produire un grand écrivain.

Je ne parle pas des anciens, chez qui l'élocution étoit un art si étendu et si compliqué ; je citerai Despréaux et Racine, Bossuet et Montesquieu, Voltaire et Rousseau : ce n'étoit pas l'instinct qui produisoit sous leur plume ces beautés et ces grands effets auxquels notre langue doit tant de richesses et de perfections : c'étoit le fruit du génie sans doute, mais du génie éclairé par des études et des observations profondes.

Quelque universelle que soit la réputation dont

jouit la Bruyère, il paroîtra peut-être hardi de le placer, comme écrivain, sur la même ligne que les grands hommes qu'on vient de citer; mais ce n'est qu'après avoir étudié, relu, médité ses Caractères, que j'ai été frappé de l'art prodigieux et des beautés sans nombre qui semblent mettre cet ouvrage au rang de ce qu'il y a de plus parfait dans notre langue.

Sans doute la Bruyère n'a ni les élans, ni les traits sublimes de Bossuet, ni le nombre, l'abondance et l'harmonie de Fénelon, ni la grace brillante et abandonnée de Voltaire, ni la sensibilité profonde de Rousseau; mais aucun d'eux ne m'a paru réunir au même degré la variété, la finesse et l'originalité des formes et des tours, qui étonnent dans la Bruyère. Il n'y a peut-être pas une beauté de style propre à notre idiome, dont on ne trouve des exemples et des modèles dans cet écrivain.

Despréaux observoit, à ce qu'on dit, que la Bruyère, en évitant les transitions, s'étoit épargné ce qu'il y a de plus difficile dans un ouvrage. Cette observation ne me paroît pas digne d'un si grand maître. Il savoit trop bien qu'il y a dans l'art d'écrire des secrets plus importans que celui de trouver ces formules qui servent à lier les idées et à unir les parties du discours.

Ce n'est point sans doute pour éviter les transitions, que la Bruyère a écrit son livre par fragmens

et par pensées détachées. Ce plan convenoit mieux à son objet; mais il s'imposoit dans l'exécution une tâche tout autrement difficile que celle dont il s'étoit dispensé.

L'écueil des ouvrages de ce genre est la monotonie. La Bruyère a senti vivement ce danger; on peut en juger par les efforts qu'il a faits pour y échapper. Des portraits, des observations de mœurs, des maximes générales, qui se succèdent sans liaison, voilà les matériaux de son livre. Il sera curieux d'observer toutes les ressources qu'il a trouvées dans son génie, pour varier à l'infini, dans un cercle si borné, ses tours, ses couleurs et ses mouvemens. Cet examen, intéressant pour tout homme de goût, ne sera peut-être pas sans utilité pour les jeunes gens qui cultivent les lettres, et se destinent au grand art de l'éloquence.

Il seroit difficile de définir avec précipitation le caractère distinctif de son esprit: il semble réunir tous les genres d'esprit. Tour-à-tour noble et familier, éloquent et railleur, fin et profond, amer et gai; il change, avec une extrême mobilité, de ton, de personnage et même de sentiment, en parlant cependant des mêmes objets.

Et ne croyez pas que ces mouvemens si divers soient l'explosion naturelle d'une ame très-sensible, qui, se livrant à l'impression qu'elle reçoit des objets dont elle est frappée, s'irrite contre un vice,

s'indigne d'un ridicule, s'enthousiasme pour les mœurs et la vertu. La Bruyère montre par-tout les sentimens d'un honnête homme; mais il n'est ni apôtre, ni misanthrope. Il se passionne, il est vrai, mais c'est comme le poëte dramatique, qui a des caractères opposés à mettre en action. Racine n'est ni Néron, ni Burrhus; mais il se pénètre fortement des idées et des sentimens qui appartiennent au caractère et à la situation de ses personnages, et il trouve dans son imagination échauffée tous les traits dont il a besoin pour les peindre.

Ne cherchons donc dans le style de la Bruyère, ni l'expression de son caractère, ni l'épanchement involontaire de son ame; mais observons les formes diverses qu'il prend tour-à-tour pour nous intéresser ou nous plaire.

Une grande partie de ses pensées ne pouvoient guère se présenter que comme les résultats d'une observation tranquille et réfléchie; mais quelque vérité, quelque finesse, quelque profondeur même qu'il y eût dans les pensées, cette forme froide et monotone auroit bientôt ralenti et fatigué l'attention, si elle eût été trop continuement prolongée.

Le philosophe n'écrit pas seulement pour se faire lire, il veut persuader ce qu'il écrit; et la conviction de l'esprit, ainsi que l'émotion de l'ame, est toujours proportionnée aux degrés d'attention qu'on donne aux paroles.

Quel écrivain a mieux connu l'art de fixer l'attention par la vivacité ou la singularité des tours, et de la réveiller sans cesse par une inépuisable variété ?

Tantôt il se passionne et s'écrie, avec une sorte d'enthousiasme : « Je voudrois qu'il me fût permis » de crier de toute ma force à ces hommes saints, » qui ont été autrefois blessés des femmes : ne les di- » rigez point ; laissez à d'autres le soin de leur salut ».

Tantôt, par un autre mouvement aussi extraordinaire, il entre brusquement en scène : « Fuyez, » retirez-vous, vous n'êtes pas assez loin.... Je suis, » dites-vous, sous l'autre tropique.... Passez sous » le pôle et dans l'autre hémisphère..... M'y » voilà..... Fort bien ; vous êtes en sûreté. Je » découvre sur la terre un homme avide, insatiable, » inexorable, &c. ».

C'est dommage peut-être que la morale qui en résulte n'ait pas une importance proportionnée au mouvement qui la prépare.

Tantôt c'est avec une raillerie amère ou plaisante qu'il apostrophe l'homme vicieux ou ridicule.

« Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse » brillant, ce grand nombre de coquins qui te sui- » vent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses » qu'on t'en estime davantage ; on écarte tout cet » attirail qui t'est étranger pour pénétrer jusqu'à » toi, qui n'es qu'un fat ».

« Vous aimez, dans un combat ou pendant un » siège, à paroître en cent endroits, pour n'être » nulle part; à prévenir les ordres du Général, de » peur de les suivre; et à chercher les occasions, » plutôt que de les attendre et les recevoir : votre » valeur seroit-elle douteuse » ?

Quelquefois une réflexion qui n'est que sensée, est relevée par une image ou un rapport éloigné, qui frappe l'esprit d'une manière inattendue. « Après » l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde » de plus rare, ce sont les diamans et les perles ». Si la Bruyère avoit dit simplement que rien n'est plus rare que l'esprit de discernement, on n'auroit pas trouvé cette réflexion digne d'être écrite.

C'est par des tournures semblables qu'il sait attacher l'esprit sur des observations qui n'ont rien de neuf pour le fond; mais qui deviennent piquantes par un certain air de naïveté, sous lequel il sait déguiser la satyre.

« Il n'est pas absolument impossible qu'une per- » sonne qui se trouve dans une grande faveur, » perde son procès ».

« C'est une grande simplicité que d'apporter à » la Cour la moindre roture, et de n'y être pas » gentilhomme ».

Il emploie la même finesse de tour dans le portrait d'un fat, lorsqu'il dit: « Iphis met du rouge, » mais rarement; il n'en fait pas habitude ».

Il seroit difficile de n'être pas vivement frappé du tour aussi fin qu'énergique qu'il donne à la pensée suivante, malheureusement aussi vraie que profonde.

« Un Grand dit, de Timagène votre ami, qu'il » est un sot, et il se trompe. Je ne demande pas » que vous répliquiez qu'il est homme d'esprit; » osez seulement penser qu'il n'est pas un sot ».

C'est dans les portraits sur-tout que la Bruyère a eu besoin de toutes les ressources de son talent. Théophraste, que la Bruyère a traduit, n'emploie pour peindre ses caractères que la forme d'énumération ou de description. En admirant beaucoup l'écrivain grec, la Bruyère n'a eu garde de l'imiter; ou si quelquefois il procède comme lui par énumération, il sait ranimer cette forme languissante par un art dont on ne trouve ailleurs aucun exemple.

Relisez les portraits du riche et du pauvre: *Giton a le teint frais, le visage plein, la démarche ferme, &c. Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, &c.;* et voyez comment ces mots, *il est riche, il est pauvre*, rejettés à la fin des deux portraits, frappent comme deux coups de lumière, qui, en se réfléchissant sur les traits qui précèdent, y répandent un nouveau jour et leur donnent un effet extraordinaire.

Quelle énergie dans le choix des traits dont il peint ce vieillard presque mourant, qui a la manie

de planter, de bâtir, de faire des projets pour l'avenir qu'il ne verra point! « Il fait bâtir une » maison de pierres de tailles raffermie dans les en- » coignures par des mains de fer, et dont il assure, » en toussant et avec une voix frêle et débile, qu'on » ne verra jamais la fin. Il se promène tous les jours » dans ses atteliers sous les bras d'un valet qui le » soulage; il montre à ses amis ce qu'il a fait, et » leur dit ce qu'il a dessein de faire. Ce n'est pas » pour ses enfans qu'il bâtit, car il n'en a point; » ni pour ses héritiers, personnes viles et qui sont » brouillées avec lui: c'est pour lui seul, et il » mourra demain ».

Ailleurs il nous donne le portrait d'une femme aimable, comme un fragment imparfait trouvé par hasard; et ce portrait est charmant: je ne puis me refuser au plaisir d'en citer un passage. « Loin de s'ap- » pliquer à vous contredire avec esprit, Artenice » s'approprie vos sentimens; elle les croit siens, elle » les étend, elle les embellit: vous êtes content de » vous d'avoir pensé si bien, et d'avoir mieux dit » encore que vous n'aviez cru. Elle est toujours au- » dessus de la vanité, soit qu'elle parle, soit qu'elle » écrive: elle oublie les traits où il faut des raisons; » elle a déjà compris que la simplicité peut être » éloquente ».

Comment donnera-t-il plus de saillie au ridicule d'une femme du monde qui ne s'apperçoit pas

qu'elle vieillit, et qui s'étonne d'éprouver la foiblesse et les incommodités qu'amènent l'âge et une vie molle ? Il en fait un apologue. C'est Irène qui va au temple d'Epidaure consulter Esculape. D'abord elle se plaint qu'elle est fatiguée : « l'oracle pro-» nonce que c'est par la longueur du chemin qu'elle » vient de faire. Elle déclare que le vin lui est nui-» sible; l'oracle lui dit de boire de l'eau. Ma vue » s'affoiblit, dit Irène; prenez des lunettes, dit » Esculape. Je m'affoiblis moi-même, continue-t-elle, » je ne suis ni si forte, ni si saine que je l'ai été; » c'est, dit le dieu, que vous vieillissez. Mais quel » moyen de guérir de cette langueur ? Le plus court, » Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre » mère et votre aïeule ». A ce dialogue, d'une tournure naïve et originale, substituez une simple description à la manière de Théophraste, et vous verrez comment la même pensée peut paroître commune ou piquante, suivant que l'esprit et l'imagination sont plus ou moins intéressés par les idées et les sentimens accessoires dont l'écrivain a su l'embellir.

La Bruyère emploie souvent cette forme d'apologie, et presque toujours avec autant d'esprit que de goût. Il y a peu de chose dans notre langue d'aussi parfait que l'histoire d'Emire. C'est un petit roman plein de finesse, de grace, et même d'intérêt.

Ce n'est pas seulement par la nouveauté et par

la variété des mouvemens et des tours que la Bruyère se fait remarquer, c'est encore par un choix d'expressions vives, figurées, pittoresques. C'est sur-tout par ces heureuses alliances de mots, ressource féconde des grands écrivains, dans une langue qui ne permet pas, comme presque toutes les autres, de créer, ou de composer des mots, ni d'en transplanter d'un idiome étranger.

Tout excellent écrivain est excellent peintre, dit la Bruyère lui-même, et il le prouve dans tout le cours de son livre. Tout vit et s'anime sous son pinceau, tout y parle à l'imagination : « La véri-» table grandeur se laisse *toucher et manier.... ;* elle » se courbe avec bonté vers ses inférieurs, et » *revient* sans effort à son état naturel ».

« Il n'y a rien, dit-il ailleurs, qui ne mette plus » subtilement un homme à la mode, et qui le *sou-» lève* davantage, que le grand jeu ».

Veut-il peindre ces hommes qui n'osent avoir un avis sur un ouvrage, avant de savoir le jugement du public : « Ils ne hasardent point leurs » suffrages ; ils veulent être *portés par la foule*, et » *entraînés* par la multitude ».

La Bruyère veut-il peindre la manie du fleuriste ; il vous le montre *planté* et ayant *pris racine* devant ses tulipes ; il en fait un arbre de son jardin. Cette figure hardie est piquante sur-tout par l'analogie des objets.

« Il

» Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang, comme » d'avoir su éviter une sottise ». C'est une figure bien heureuse que celle qui transforme ainsi en sensation le sentiment qu'on veut exprimer.

L'énergie de l'expression dépend de la force avec laquelle l'écrivain s'est pénétré du sentiment ou de l'idée qu'il a voulu rendre. Ainsi la Bruyère s'élevant contre l'usage des sermens, dit: « Un hon- » nête homme qui dit oui ou non, mérite d'être » cru: son caractère *jure* pour lui ».

Il est d'autres figures de style d'un effet moins frappant, parce que les rapports qu'elles expriment demandent, pour être saisis, plus de finesse et d'attention dans l'esprit: je n'en citerai qu'un exemple.

« Il y a dans quelques femmes un *mérite paisible*, » mais solide, accompagné de mille vertus, qu'elles » ne peuvent *couvrir* de toute leur modestie ».

Ce *mérite paisible* offre à l'esprit une combinaison d'idées très-fines, qui doit, ce me semble, plaire d'autant plus qu'on aura le goût plus délicat et plus exercé.

Mais les grands effets de l'art d'écrire, comme de tous les arts, tiennent sur-tout aux contrastes. Ce sont les rapprochemens ou les oppositions de sentimens et d'idées, de formes et de couleurs, qui faisant ressortir tous les objets les uns par les autres, répandent dans une composition la variété, le mou-

vement et la vie. Aucun écrivain peut-être n'a mieux connu ce secret, et n'en a fait un plus heureux usage que la Bruyère. Il a un grand nombre de pensées qui n'ont d'effet que par le contraste.

« Il s'est trouvé des filles qui avoient de la » vertu, de la santé, de la ferveur, et une bonne » vocation ; mais qui n'étoient pas assez riches » pour faire dans une riche abbaye vœu de pau- » vreté ».

Ce dernier trait, rejetté si heureusement à la fin de la période, pour donner plus de saillie au contraste, n'échappera pas à ceux qui aiment à observer dans les productions des arts les procédés de l'artiste. Mettez à la place, *qui n'étoient pas assez riches pour faire vœu de pauvreté dans une riche abbaye ;* et voyez combien cette légère transposition, quoique peut-être plus favorable à l'harmonie, affoibliroit l'effet de la phrase. Ce sont ces artifices que les anciens recherchoient avec tant d'études, et que les modernes négligent trop : lorsqu'on en trouve des exemples chez nos bons écrivains, il semble que c'est plutôt l'effet de l'instinct que de la réflexion.

On a cité ce beau trait de Florus, lorsqu'il nous montre Scipion, encore enfant, qui croît pour la ruine de l'Afrique : *qui in exitium Africæ crescit.* Ce rapport supposé entre deux faits naturellement indépendans l'un de l'autre, plaît à l'imagination

et attache l'esprit. Je trouve un effet semblable dans cette pensée de la Bruyère.

« Pendant qu'Oronte augmente, avec ses années, » son fonds et ses revenus, une fille naît dans » quelque famille, s'élève, croît, s'embellit, et » entre dans sa seizième année: il se fait prier à » cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spiri- » tuelle. Cet homme, sans naissance, sans esprit » et sans le moindre mérite, est préféré à tous » ses rivaux ».

Si je voulois, par un seul passage, donner à la fois une idée du grand talent de la Bruyère et un exemple frappant de la puissance des contrastes dans le style, je citerois le bel apologue qui contient la plus éloquente satyre du faste insolent et scandaleux des parvenus.

« Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre em- » pire, ni la guerre que vous soutenez virilement » contre une nation puissante, depuis la mort du Roi » votre époux, ne diminuent rien de votre magni- » ficence. Vous avez préféré à toute autre contrée » les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe » édifice; l'air y est sain et tempéré; la situation » en est riante; un bois sacré l'ombrage du côté » du couchant; les Dieux de Syrie, qui habitent » quelquefois la terre, n'y auroient pu choisir une » plus belle demeure. La campagne autour est » couverte d'hommes qui taillent et qui coupent,

» qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui » charient le bois du Liban, l'airain et le por- » phyre; les grues et les machines gémissent dans » l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers » l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers » ce palais achevé, et dans cette splendeur où » vous desirez de le porter avant de l'habiter, » vous et les princes vos enfans. N'y épargnez » rien, grande Reine, employez-y l'or et tout » l'art des plus excellens ouvriers; que les Phi- » dias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute » leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; » tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont » l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas » faits de la main des hommes; épuisez vos trésors » et votre industrie sur cet ouvrage incomparable; » et après que vous y aurez mis, Zénobie, la » dernière main, quelqu'un de ces pâtres, qui » habitent les sables voisins de Palmyre, devenu » riche par les péages de vos rivières, achetera » un jour, à deniers comptans, cette royale maison, » pour l'embellir et la rendre plus digne de lui » et de sa fortune ».

Si on examine avec attention tous les détails de ce beau tableau, on verra que tout y est préparé, disposé, gradué avec un art infini pour produire un grand effet. Quelle noblesse dans le début! quelle importance on donne au projet de ce palais!

Que de circonstances adroitement accumulées pour en relever la magnificence et la beauté ! et, quand l'imagination a été bien pénétrée de la grandeur de l'objet, l'auteur amène *un pâtre, enrichi du péage de vos rivières* qui achète *à deniers comptans cette royale maiſon, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui.*

Il est bien extraordinaire qu'un homme qui a enrichi notre langue de tant de formes nouvelles, et qui avoit fait de l'art d'écrire une étude si approfondie, ait laissé dans son style des négligences et même des fautes qu'on reprocheroit à de médiocres écrivains. Sa phrase est souvent embarrassée; il a des constructions vicieuses, des expressions incorrectes ou qui ont vieilli. On voit qu'il avoit encore plus d'imagination que de goût, et qu'il recherchoit plus la finesse et l'énergie des tours, que l'harmonie de la phrase.

Je ne rapporterai aucun exemple de ces défauts, que tout le monde peut relever aisément; mais il peut être utile de remarquer des fautes d'un autre genre, qui sont plutôt de recherche que de négligence, et sur lesquelles la réputation de l'auteur pourroit en imposer aux personnes qui n'ont pas un goût assez sûr et assez exercé.

N'est-ce pas exprimer, par exemple, une idée peut-être fausse par une image bien forcée et même obscure, que de dire : « Si la pauvreté est

» la mère des crimes, le défaut d'esprit en est le » père » ?

La comparaison suivante ne paroît pas d'un goût bien délicat : « Il faut juger des femmes depuis la » chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement ; à- » peu-près comme on mesure le poisson, entre » la tête et la queue ».

On trouveroit aussi quelques traits d'un style précieux et maniéré. Marivaux auroit pu revendiquer cette pensée : « Personne presque ne s'avise » de lui-même du mérite d'un autre ».

Mais ces taches sont rares dans la Bruyère. On sent que c'étoit l'effet du soin même qu'il prenoit de varier ses tournures et ses images, et elles sont effacées par les beautés sans nombre dont brille son ouvrage.

Je terminerai cette analyse, par observer que cet écrivain, si original, si hardi, si ingénieux et si varié, eut de la peine à être admis à l'Académie Françoise, après avoir publié ses *Caractères*. Il eut besoin de crédit pour vaincre l'opposition de quelques gens de lettres qu'il avoit offensés, et les clameurs de cette foule d'hommes malheureux, qui, dans tous les temps, sont importunés des grands talens et des grands succès ; mais la Bruyère avoit pour lui Bossuet, Racine, Despréaux, et le cri public : il fut reçu. Son discours est un des plus ingénieux qui aient été prononcés dans cette

Académie. Il est le premier qui ait loué des Académiciens vivans. On se rappelle encore les traits heureux dont il caractérisa Bossuet, la Fontaine et Despréaux. Les ennemis de l'auteur affectèrent de regarder ce discours comme une satyre ; ils intriguèrent pour en faire défendre l'impression ; et n'ayant pu y réussir, ils le firent déchirer dans les Journaux, qui dès-lors étoient déjà, pour la plupart, des instrumens de la malignité et de l'envie entre les mains de la bassesse et de la sottise. On vit éclorre une foule d'épigrammes et de chansons, où la rage est égale à la platitude, et qui sont tombées dans le profond oubli qu'elles méritent. On aura peut-être peine à croire que ce soit pour l'auteur des *Caractères* qu'on a fait ce couplet.

Quand la Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier haro ?
Pour faire un nombre de quarante,
Ne falloit-il pas un zéro ?

Cette plaisanterie a été trouvée si bonne, qu'on l'a renouvellée depuis à la réception de plusieurs Académiciens.

Que reste-t-il de cette lutte éternelle de la médiocrité contre le génie ? Les épigrammes et les libelles ont bientôt disparu ; les bons ouvrages restent, et la mémoire des auteurs est honorée et bénie par la postérité.

Cette réflexion devroit consoler les hommes supérieurs, dont l'envie s'efforce de flétrir les succès et les travaux; mais la passion de la gloire, comme toutes les autres, est impatiente de jouir; l'attente est pénible; et il est triste d'avoir besoin d'être consolé.

EXTRAIT

DU DICTIONNAIRE HISTORIQUE

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

Pour servir d'éclaircissement à la vie de la Bruyère.

JEAN DE LA BRUYÈRE naquit en 1644, dans un village proche Dourdan, dans l'Isle de France. Il fut d'abord trésorier de France à Caen, et ensuite placé, en qualité d'homme de lettres, par le grand Bossuet, auprès de M. le Duc, pour lui enseigner l'histoire, avec mille écus de pension. L'Académie Françoise lui ouvrit ses portes en 1693. Trois ans après, en 1696, une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta, à l'âge de cinquante-deux ans.

La Bruyère étoit un philosophe ingénieux, ennemi de l'ambition, content de cultiver en paix ses amis et ses livres, faisant un bon choix des uns et des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste, heureux à la faire naître; poli dans ses manières, sage dans ses discours, évitant toute sorte d'affectation, même celle de montrer de l'esprit. Ses *Caractères de Théophraste, traduits du Grec, avec les mœurs de ce siècle*, ont porté son nom dans toute l'Europe. Molière et lui ont corrigé plus de ridicules, et mis plus

de bienséances dans le monde, que tous les moralistes anciens et modernes. La touche de la Bruyère est aussi forte que celle de Molière, et en même temps plus délicate et plus fine. Peintre hardi et énergique, il montra, par le style nerveux, les expressions vives, les traits de feu et de génie, les tours fins et singuliers de ses portraits, que la langue Françoise avoit plus de force qu'on n'avoit cru jusqu'alors. Malezieux, à qui il montra son manuscrit, lui dit : *Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis.* Ces lecteurs ont un peu diminué, quoique le livre soit excellent. Tant qu'on crut y voir le portrait de gens vivans, on le dévora, pour se nourrir du triste plaisir que donne la satyre personnelle : mais à mesure que les originaux disparurent, on rechercha moins la copie.

On fit dans le dernier siècle des clefs aux Caractères de la Bruyère, à la cour, à Paris et en province. Ces peintures parurent si vraies, quoique chargées quelquefois, qu'on y reconnut les hommes de tous les pays. Ce n'étoit pas sans raison que Boileau, qui estimoit d'ailleurs beaucoup l'ouvrage de la Bruyère, lui reprochoit d'avoir secoué le joug des transitions, et d'avoir pris dans Montaigne et dans Charron, ses maîtres et ses modèles, un style dur et quelquefois obscur. Quoique nous l'ayons comparé à Molière par la

variété des portraits, nous sentons cependant qu'il y a très-loin des talens d'un poëte comique à ceux d'un peintre de caractères, quelque supérieur que ce dernier soit en ce genre.

Accarias de Sérione, traducteur des sentences de Publius Syrus, observe que la Bruyère a répandu dans ses Caractères presque toutes les sentences de ce poëte Latin, et il en rapporte plusieurs exemples, tels que ceux-ci : *Fortuna usu dat multa, mancipio nihil : Levis est Fortuna, citò reposcit quod dedit.* « La Fortune ne donne rien, » elle ne fait que prêter pour un temps; demain » elle redemande à ses favoris, ce qu'elle semble » leur donner pour toujours ». — *Mortem timere credulius est quàm mori.* « La mort n'arrive qu'une » fois, et se fait sentir à tous les momens de la » vie. Il est plus dur de l'appréhender que de la » souffrir ». — *Est vita misero longa, felici brevis.* « La vie est courte pour ceux qui sont dans les » joies du monde; elle ne paroît longue qu'à » ceux qui languissent dans l'affliction ». La ville et les provinces furent inondées de portraits faits à l'imitation de ceux de la Bruyère. Ceux qui se soutinrent pendant quelque temps, parurent à Paris sous ce titre : *Suite des Caractères de Théophraste, et des mœurs de ce siècle*, Paris, 1700, *in*-12. On les joignit à ceux de la Bruyère, en Hollande et en province. Cette continuation étoit

d'un avocat de Rouen, nommé *Aleaume*, auteur médiocre, qui étoit fait pour continuer la Bruyère, comme la Grange pour remplacer Racine.

*

PRÉFACE.

CEUX qui, interrogés sur le discours que je fis à l'Académie Françoise le jour que j'eus l'honneur d'y être reçu, ont dit séchement que j'avois fait des caractères, croyant le blâmer en ont donné l'idée la plus avantageuse que je pouvois moi-même desirer: car le Public ayant approuvé ce genre d'écrire où je me suis appliqué depuis quelques années, c'étoit le prévenir en ma faveur que de faire une telle réponse. Il ne restoit plus que de savoir si je n'aurois pas dû renoncer aux caractères dans le discours dont il s'agissoit, et cette question s'évanouit dès qu'on sait que l'usage a prévalu qu'un nouvel Académicien compose celui qu'il doit prononcer le jour de sa réception, de l'éloge du Roi, de ceux du cardinal de Richelieu, du chancelier Séguier, de la personne à qui il succède, et de l'Académie Françoise: de ces cinq éloges il y en a quatre de personnels: or, je demande à mes censeurs qu'ils me posent si bien la différence qu'il y a des éloges per-

sonnels aux caractères qui louent, que je la puisse sentir, et avouer ma faute. Si, chargé de faire quelque autre harangue, je retombe encore dans des peintures, c'est alors qu'on pourra écouter leur critique, et peut-être me condamner; je dis peut-être, puisque les caractères, ou du moins les images des choses et des personnes sont inévitables dans l'oraison, que tout écrivain est peintre, et tout excellent écrivain, excellent peintre.

J'avoue que j'ai ajouté à ces tableaux qui étoient de commande, les louanges de chacun des hommes illustres qui composent l'Académie Françoise; et ils ont dû me le pardonner, s'ils ont fait attention, qu'autant pour ménager leur pudeur que pour éviter les caractères, je me suis abstenu de toucher à leurs personnes, pour ne parler que de leurs ouvrages, dont j'ai fait des éloges critiques plus ou moins étendus selon que les sujets qu'ils y ont traités pouvoient l'exiger. J'ai loué des Académiciens encore vivans, disent quelques-uns: il est vrai; mais

je les ai loués tous; qui d'entre eux auroit une raison de se plaindre? C'est une conduite toute nouvelle, ajoutent-ils, et qui n'avoit point encore eu d'exemple; je veux en convenir, et que j'ai pris soin de m'écarter des lieux communs et des phrases proverbiales usées depuis si long-temps, pour avoir servi à un nombre infini de pareils discours depuis la naissance de l'Académie Françoise. M'étoit-il donc si difficile de faire entrer Rome et Athènes, le lycée et le portique dans l'éloge de cette savante compagnie? *Être au comble de ses vœux de se voir Académicien; protester que ce jour où l'on jouit pour la première fois d'un si rare bonheur, est le jour le plus beau de sa vie; douter si cet honneur qu'on vient de recevoir est une chose vraie ou qu'on ait songée; espérer de puiser désormais à la source les plus pures eaux de l'éloquence françoise; n'avoir accepté, n'avoir desiré une telle place que pour profiter des lumières de tant de personnes si éclairées; promettre que tout indigne de leur choix qu'on se*

reconnoît, on s'efforcera de s'en rendre digne: cent autres formules de pareils complimens sont-elles si rares et si peu connues que je n'eusse dû les trouver, les placer et en mériter des applaudissemens ?

Parce donc que j'ai cru que quoi que l'envie et l'injustice publient de l'Académie Françoise, quoi qu'elles veuillent dire de son âge d'or et de sa décadence, elle n'a jamais, depuis son établissement, rassemblé un si grand nombre de personnages illustres par toutes sortes de talens et en tout genre d'érudition, qu'il est facile aujourd'hui d'y en remarquer, et que dans cette prévention où je suis, je n'ai pas espéré que cette compagnie pût être une autre fois plus belle à peindre, ni prise dans un jour plus favorable, et que je me suis servi de l'occasion, ai-je rien fait qui doive m'attirer les moindres reproches! Cicéron a pu louer impunément Brutus, César, Pompée, Marcellus, qui étoient vivans, qui étoient présens; il les a loués plusieurs fois, il les a loués seuls, dans le sénat, souvent en présence

présence de leurs ennemis, toujours devant une compagnie jalouse de leur mérite, et qui avoit bien d'autres délicatesses de politique sur la vertu des grands hommes, que n'en sauroit avoir l'Académie françoise. J'ai loué les académiciens, je les ai loués tous, et ce n'a pas été impunément : que me seroit-il arrivé si je les avois blâmés tous ?

Je viens d'entendre, a dit Théobalde, *une grande vilaine harangue qui m'a fait bâiller vingt fois, et qui m'a ennuyé à la mort :* voilà ce qu'il a dit, et voilà ensuite ce qu'il a fait, lui et peu d'autres qui ont cru devoir entrer dans les mêmes intérêts. Ils partirent pour la cour le lendemain de la prononciation de ma harangue, ils allèrent de maison en maison, ils dirent aux personnes auprès de qui ils ont accès que je leur avois balbutié la veille un discours où il n'y avoit ni style, ni sens commun, qui étoit rempli d'extravagances, et une vraie satyre. Revenus à Paris ils se cantonnèrent en divers quartiers, où ils répandirent tant

de venin contre moi, s'acharnèrent si fort à diffamer cette harangue, soit dans leurs conversations, soit dans les lettres qu'ils écrivirent à leurs amis dans les provinces, en dirent tant de mal, et le persuadèrent si fortement à qui ne l'avoit pas entendue, qu'ils crurent pouvoir insinuer au public, ou que les caractères faits de la même main étoient mauvais, ou que s'ils étoient bons, je n'en étois pas l'auteur, mais qu'une femme de mes amies m'avoit fourni ce qu'il y avoit de plus supportable : ils prononcèrent aussi que je n'étois pas capable de faire rien de suivi, pas même la moindre préface, tant ils estimoient impraticable à un homme même qui est dans l'habitude de penser et d'écrire ce qu'il pense, l'art de lier ses pensées et de faire des transitions.

Ils firent plus : violant les loix de l'Académie françoise, qui défendent aux académiciens d'écrire ou de faire écrire contre leurs confrères, ils lâchèrent sur moi deux auteurs associés à une même gazette *. Ils

* Mercure Galant.

les animèrent, non pas à publier contre moi une satyre fine et ingénieuſe, ouvrage trop au-dessous des uns et des autres, *facile à manier, et dont les moindres esprits se trouvent capables*, mais à me dire de ces injures grossières et personnelles, si difficiles à rencontrer, si pénibles à prononcer ou à écrire, sur-tout à des gens à qui je veux croire qu'il reste encore quelque pudeur et quelque soin de leur réputation.

Et en vérité je ne doute point que le public ne soit enfin étourdi et fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui d'un vol libre et d'une plume légère se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits. Ces oiseaux lugubres semblent par leurs cris continuels leur vouloir imputer le décri universel où tombe nécessairement tout ce qu'ils exposent au grand jour de l'impression, comme si on étoit cause qu'ils manquent de force et d'haleine, ou qu'on dût être responsable de cette médiocrité répandue sur leurs ouvrages. S'il s'imprime

un livre des mœurs assez mal digéré pour tomber de soi-même et ne pas exciter leur jalousie, ils le louent volontiers, et plus volontiers encore ils n'en parlent point : mais s'il est tel que le monde en parle, ils l'attaquent avec furie : prose, vers, tout est sujet à leur censure, tout est en proie à une haine implacable qu'ils ont conçue contre ce qui ose paroître dans quelque perfection, et avec des signes d'une approbation publique. On ne sait plus quelle morale leur fournir qui leur agrée; il faudra leur rendre celle de la Serre ou de Desmarets, et s'ils en sont crus, revenir au pédagogue chrétien, et à la cour sainte. Il paroît une nouvelle satyre écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort et d'un style d'airain enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la mollesse, l'ordure et l'hypocrisie, où personne n'est nommé ni désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître; un Bourdaloue en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives ni plus

innocentes ; il n'importe, *c'est médisance, c'est calomnie.* Voilà depuis quelque temps leur unique ton, celui qu'ils emploient contre les ouvrages de mœurs qui réussissent : ils y prennent tout littéralement, ils les lisent comme une histoire, ils n'y entendent ni la poésie ni la figure, ainsi ils les condamnent : ils y trouvent des endroits foibles, il y en a dans Homère, dans Pindare, dans Virgile et dans Horace ; où n'y en a-t-il point ? si ce n'est peut-être dans leurs écrits. Bernin n'a pas manié le marbre, ni traité toutes ses figures d'une égale force, mais on ne laisse pas de voir dans ce qu'il a moins heureusement rencontré, de certains traits si achevés tout proche de quelques autres qui le sont moins, qu'ils découvrent aisément l'excellence de l'ouvrier : si c'est un cheval, les crins sont tournés d'une main hardie, ils voltigent et semblent être le jouet du vent, l'œil est ardent, les nazeaux soufflent le feu et la vie ; un ciseau de maître s'y retrouve en mille endroits ; il n'est pas donné à ses

copistes ni à ses envieux d'arriver à de telles fautes par leurs chefs-d'œuvre ; l'on voit bien que c'est quelque chose de manqué par un habile homme, et une faute de Praxitele.

Mais qui sont ceux qui, si tendres et si scrupuleux, ne peuvent même supporter que, sans blesser et sans nommer les vicieux, on se déclare contre le vice ? sont-ce des chartreux et des solitaires ? sont-ce les Jésuites hommes pieux et éclairés ? sont-ce ces hommes religieux, qui habitent en France les cloîtres et les abbayes ? Tous au contraire lisent ces sortes d'ouvrages, en particulier et en public à leurs récréations ; ils en inspirent la lecture à leurs pensionnaires, à leurs élèves ; ils en dépeuplent les boutiques, ils les conservent dans leurs bibliothèques : n'ont-ils pas les premiers reconnu le plan et l'économie du livre des caractères ? n'ont-ils pas observé que de seize chapitres qui le composent, il y en a quinze qui s'attachent à découvrir le faux et le ridicule qui se

rencontrent dans les objets des passions et des attachemens humains, ne tendent qu'à réunir tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, et qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connoissance de Dieu; qu'ainsi ils ne sont que des préparations au seizième et dernier chapitre, où l'athéïsme est attaqué et peut-être confondu, où les preuves de Dieu, une partie du moins de celles que les foibles hommes sont capables de recevoir dans leur esprit, sont apportées, où la providence de Dieu est défendue contre l'insulte et les plaintes des libertins? Qui sont donc ceux qui osent répéter contre un ouvrage si sérieux et si utile ce continuel refrain, *c'est médisance, c'est calomnie?* il faut les nommer, ce sont des poëtes; mais quels poëtes? des auteurs d'hymnes sacrées ou des traducteurs de pseaumes, des Godeaux ou des Corneilles? Non; mais des faiseurs de stances et d'élégies amoureuses, de ces beaux esprits qui tournent un sonnet sur une absence ou sur un retour, qui font une épigramme sur une belle gorge, un

madrigal sur une jouissance : voilà ceux qui, par délicatesse de conscience, ne souffrent qu'impatiemment, qu'en ménageant les particuliers avec toutes les précautions que la prudence peut suggérer, j'essaie dans mon livre des mœurs de décrier, s'il est possible, tous les vices du cœur et de l'esprit, de rendre l'homme raisonnable et plus proche de devenir chrétien. Tels ont été les Théobaldes ou ceux du moins qui travaillent sous eux et dans leur attelier.

Ils sont encore allés plus loin, car palliant d'une politique zélée le chagrin de ne se sentir pas à leur gré si bien loués et si long-temps que chacun des autres Académiciens, ils ont osé faire des applications délicates et dangereuses de l'endroit de ma harangue, où m'exposant seul à prendre le parti de toute la littérature, contre leurs plus irréconciliables ennemis, gens pécunieux, que l'excès d'argent ou qu'une fortune faite par de certaines voies, jointe à la faveur des grands qu'elle leur attire

nécessairement, mène jusqu'à une froide insolence; je leur fais à la vérité à tous une vive apostrophe, mais qu'il n'est pas permis de détourner de dessus eux pour la rejetter sur un seul, et sur tout autre.

Ainsi en usent à mon égard, excités peut-être par les Théobaldes, ceux qui se persuadent qu'un auteur écrit seulement pour les amuser par la satyre, et point du tout pour les instruire par une saine morale, au lieu de prendre pour eux et de faire servir à la correction de leurs mœurs les divers traits qui sont semés dans un ouvrage, s'appliquent à découvrir, s'ils le peuvent, quels de leurs amis ou de leurs ennemis ces traits peuvent regarder, négligent dans un livre tout ce qui n'est que remarques solides ou sérieuses réflexions, quoiqu'en si grand nombre qu'elles le composent presque tout entier, pour ne s'arrêter qu'aux peintures ou aux caractères; et après les avoir expliqués à leur manière, et en avoir cru trouver les originaux, donnent au public de longues listes, ou,

comme ils les appellent, des clefs, fausses clefs, et qui leur sont aussi inutiles, qu'elles sont injurieuses aux personnes dont les noms s'y voient déchiffrés, et à l'écrivain qui en est la cause, quoiqu'innocente.

J'avois pris la précaution de protester dans une préface contre toutes ces interprétations, que quelque connoissance que j'ai des hommes m'avoit fait prévoir, jusqu'à hésiter quelque temps si je devois rendre mon livre public, et à balancer entre le desir d'être utile à ma patrie par mes écrits, et la crainte de fournir à quelques-uns de quoi exercer leur malignité: mais puisque j'ai eu la foiblesse de publier ces caractères, quelle digue éleverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville, et qui bientôt va gagner la cour? Dirai-je sérieusement, et protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni auteur ni complice de ces clefs qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées; que les personnes les plus accréditées de la

cour ont désespéré d'avoir mon secret? n'est-ce pas la même chose que si je me tourmentois beaucoup à soutenir que je ne suis pas un mal-honnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les gazetiers dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur libelle diffamatoire?

Mais d'ailleurs, comment aurois-je donné ces sortes de clefs, si je n'ai pu moi-même les forger telles qu'elles sont, que je les ai vues? Etant presque toutes différentes entre elles, quel moyen de les faire servir à une même entrée, je veux dire à l'intelligence de mes remarques? Nommant des personnes de la cour et de la ville à qui je n'ai jamais parlé, que je ne connois point, peuvent-elles partir de moi, et être distribuées de ma main? Aurois-je donné celles qui se fabriquent à Romorentin, à Mortaigne et à Belesme, dont les différentes applications sont à la Baillive, à la femme de l'Assesseur, au président de l'Election, au Prevôt de la maréchaussée,

et au Prévôt de la collégiate ? Les noms y sont fort bien marqués, mais ils ne m'aident pas davantage à connoître les personnes. Qu'on me permette ici une vanité sur mon ouvrage : je suis presque disposé à croire qu'il faut que mes peintures expriment bien l'homme en général, puisqu'elles ressemblent à tant de particuliers, et que chacun y croit voir ceux de sa ville ou de sa province. J'ai peint à la vérité d'après nature, mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre des Mœurs. Je ne me suis point loué au public pour faire des portraits qui ne fussent que vrais et ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, et ne parussent feints ou imaginés : me rendant plus difficile je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté et un trait d'un autre ; et de ces divers traits qui pouvoient convenir à une même personne, j'en ai fait des peintures vraisemblables, cherchant moins à réjouir les lecteurs par le caractère, ou, comme le disent les mécontens, par la

satyre de quelqu'un, qu'à leur proposer des défauts à éviter, et des modèles à suivre.

Il me semble donc que je dois être moins blâmé, que plaint de ceux qui par hasard verroient leurs noms écrits dans ces insolentes listes que je désavoue et que je condamne autant qu'elles le méritent. J'ose même attendre d'eux cette justice, que sans s'arrêter à un auteur moral qui n'a eu nulle intention de les offenser par son ouvrage, ils passeront jusqu'aux interprètes dont la noirceur est inexcusable. Je dis en effet ce que je dis, et nullemment ce qu'on assure que j'ai voulu dire, et je réponds encore moins de ce qu'on me fait dire, et que je ne dis point. Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite: j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin, et que le lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avois voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me

serois épargné le travail d'emprunter des noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine et incertaine, de trouver enfin mille tours et mille faux-fuyans pour dépayser ceux qui me lisent, et les dégoûter des applications. Voilà la conduite que j'ai tenue dans la composition des caractères.

Sur ce qui concerne la harangue qui a paru longue et ennuyeuse au chef des mécontens, je ne sais en effet pourquoi j'ai tenté de faire de ce remercîment à l'Académie françoise un discours oratoire qui eût quelque force et quelque étendue: de zélés Académiciens m'avoient déjà frayé ce chemin, mais ils se sont trouvés en petit nombre; et leur zèle, pour l'honneur et pour la réputation de l'Académie, n'a eu que peu d'imitateurs. Je pouvois suivre l'exemple de ceux qui, postulant une place dans cette compagnie sans avoir jamais rien écrit, quoiqu'ils sachent écrire, annoncent dédaigneusement la veille de leur réception, qu'ils n'ont que deux mots à

dire et qu'un moment à parler, quoique capables de parler long-temps et de parler bien.

J'ai pensé au contraire, qu'ainsi que nul artisan n'est agrégé à aucune société, ni n'a ses lettres de maîtrise sans faire son chef-d'œuvre, de même et avec encore plus de bienséance un homme associé à un corps qui ne s'est soutenu, et ne peut jamais se soutenir que par l'éloquence, se trouvoit engagé à faire, en y entrant, un effort en ce genre, qui le fît aux yeux de tous paroître digne du choix dont il venoit de l'honorer. Il me sembloit encore que puisque l'éloquence profane ne paroissoit plus régner au barreau, d'où elle a été bannie par la nécessité de l'expédition, et qu'elle ne devoit plus être admise dans la chaire où elle n'a été que trop soufferte, le seul asyle qui pouvoit lui rester, étoit l'Académie françoise; et qu'il n'y avoit rien de plus naturel, ni qui pût rendre cette Compagnie plus célèbre, que si au sujet des réceptions de nouveaux Académiciens,

elle savoit quelquefois attirer la cour et la ville à ses assemblées par la curiosité d'y entendre des pièces d'éloquence d'une juste étendue, faites de main de maîtres, et dont la profession est d'exceller dans la science de la parole.

Si je n'ai pas atteint mon but, qui étoit de prononcer un discours éloquent, il me paroît du moins que je me suis disculpé de l'avoir fait trop long de quelques minutes : car si d'ailleurs Paris, à qui on l'avoit promis mauvais, satyrique et insensé, s'est plaint qu'on lui avoit manqué de parole; si Marly, où la curiosité de l'entendre s'étoit répandue, n'a point retenti d'applaudissemens que la cour ait donnés à la critique qu'on en avoit faite; s'il a su franchir Chantilly, écueil des mauvais ouvrages; si l'Académie françoise, à qui j'avois appellé comme au juge souverain de ces sortes de pièces, étant assemblée extraordinairement, a adopté celui-ci, l'a fait imprimer par son libraire, l'a mise dans ses archives; si elle n'étoit pas en effet composée *d'un style*

style affecté, dur et interrompu, ni chargée de louanges fades et outrées, telles qu'on les lit dans les *prologues d'opéras*, et dans tant *d'épîtres dédicatoires*, il ne faut plus s'étonner qu'elle ait ennuyé Théobalde. Je vois les temps, le public me permettra de le dire, où ce ne sera pas assez de l'approbation qu'il aura donnée à un ouvrage pour en faire la réputation, et pour y mettre le dernier sceau, il sera nécessaire que de certaines gens le désapprouvent, qu'ils y aient bâillé.

Car voudroient-ils, présentement qu'ils ont reconnu que cette harangue a moins mal réussi dans le public qu'ils ne l'avoient espéré; qu'ils savent que deux Libraires ont plaidé (*) à qui l'imprimeroit, voudroient-ils désavouer leur goût et le jugement qu'ils en ont porté dans les premiers jours qu'elle fut prononcée? Me permettroient-ils de publier ou seulement de soupçonner une toute autre raison de l'âpre censure qu'ils en firent, que la persuasion

(*) L'instance étoit aux requêtes de l'hôtel.

où ils étoient qu'elle la méritoit ? On sait que cet homme, d'un nom et d'un mérite si distingué, avec qui j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie françoise, prié, sollicité, persécuté de consentir à l'impression de sa harangue par ceux même qui vouloient supprimer la mienne, et en éteindre la mémoire, leur résista toujours avec fermeté. Il leur dit : *qu'il ne pouvoit ni ne devoit approuver une distinction si odieuse qu'ils vouloient faire entre lui et moi ; que la préférence qu'ils donnoient à son discours avec cette affectation et cet empressement qu'ils lui marquoient, bien loin de l'obliger, comme ils pouvoient le croire, lui faisoit au contraire une véritable peine ; que deux discours également innocens, prononcés dans le même jour, devoient être imprimés dans le même temps.* Il s'expliqua ensuite obligeamment en public et en particulier sur le violent chagrin qu'il ressentoit de ce que les deux auteurs de la gazette que j'ai cités avoient fait servir les louanges qu'il leur avoit plu de lui donner, à un dessein

formé de médire de moi, de mon discours et de mes Caractères ; et il me fit sur cette satyre injurieuse des explications et des excuses qu'il ne me devoit point. Si donc on vouloit inférer de cette conduite des Théobaldes, qu'ils ont cru faussement avoir besoin de comparaisons et d'une harangue folle et décriée pour relever celle de mon collègue, ils doivent répondre pour se laver de ce soupçon qui les déshonore, qu'ils ne sont ni courtisans ni dévoués à la faveur, ni intéressés, ni adulateurs; qu'au contraire ils sont sincères, et qu'ils ont dit naïvement ce qu'ils pensoient du plan, du style et des expressions de mon remercîment à l'Académie françoise. Mais on ne manquera pas d'insister et de leur dire que le jugement de la cour et de la ville, des grands et du peuple lui a été favorable : qu'importe, ils repliqueront avec constance que le public a son goût, et qu'ils ont le leur : réponse qui me ferme la bouche et qui termine tout différend. Il est vrai qu'elle m'éloigne de plus en plus de vouloir leur

plaire par aucun de mes écrits : car si j'ai un peu de santé avec quelques années de vie, je n'aurai plus d'autre ambition que celle de rendre par des soins assidus et par de bons conseils, mes ouvrages tels qu'ils puissent toujours partager les Théobaldes et le public.

*

DISCOURS

Prononcé dans l'Académie Françoise, le Lundi 15 Juin 1693.

MESSIEURS,

IL seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de vous, d'avoir devant ses yeux l'Académie françoise, d'avoir lu l'histoire de son établissement, sans penser d'abord à celui à qui elle en est redevable, et sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, et qui doive moins vous déplaire, que d'entamer ce tissu de louanges qu'exigent le devoir et la coutume, par quelques traits où ce grand cardinal soit reconnoissable, et qui en renouvellent la mémoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ni d'exprimer par de belles paroles ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le mérite de celui que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu et toute la vivacité de l'oratoire. Suivez le règne de Louis le Juste, c'est la vie du cardinal de Richelieu, c'est son éloge, et celui du prince qui l'a mis en œuvre : que pourrois-je ajouter à des faits encore récens

et si mémorables ? Ouvrez son testament politique, digérez cet ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entière s'y développe, l'on y découvre le secret de sa conduite et de ses actions, l'on y trouve la source et la vraisemblance de tant et de si grands événemens qui ont paru sous son administration : l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement et si juste, a pu agir sûrement et avec succès, et que celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit, ou a dû écrire comme il a fait.

Génie fort et supérieur, il a su tout le fond et tout le mystère du gouvernement ; il a connu le beau et le sublime du ministère ; il a respecté l'étranger, ménagé les couronnes, connu le poids de leur alliance ; il a opposé des alliés à des ennemis ; il a veillé aux intérêts du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens : une vie laborieuse et languissante, souvent exposée, a été le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son maître, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses finances, on ne sauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, Messieurs, cette ame sérieuse et austère, formidable aux ennemis de l'Etat, inexorable aux factieux, plongée dans la négociation, occupée tantôt à affoiblir le parti de l'hérésie, tantôt à déconcerter une ligue, et tantôt à

méditer une conquête, a trouvé le loisir d'être savante, a goûté les belles-lettres et ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui par le succès de vos affaires particulières, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques! qui vous donnez pour des génies heureux et pour de bonnes têtes, qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroître ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de votre fonds: apprenez que le cardinal de Richelieu a su; qu'il a lu; je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de lettres, mais qu'il les a aimés, caressés, favorisés; qu'il leur a ménagé des privilèges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réunis en une compagnie célèbre, qu'il en a fait l'Académie françoise. Oui, hommes riches et ambitieux, contempteurs de la vertu et de toute association qui ne roule pas sur les établissemens et sur l'intérêt! celle-ci est une des pensées de ce grand ministre, né homme d'Etat, dévoué à l'Etat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevés, et qui tendoient au bien public comme à la gloire de la monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fût digne de lui, du prince qu'il servoit, de la

France à qui il avoit consacré ses méditations et ses veilles.

Il savoit quelle est la force et l'utilité de l'éloquence, la puissance de la parole qui aide la raison et la fait valoir, qui insinue aux hommes la justice et la probité, qui porte dans le cœur du soldat l'intrépidité et l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les compagnies entières, ou la multitude : il n'ignoroit pas quels sont les fruits de l'Histoire et de la Poésie, quelle est la nécessité de la Grammaire, la base et le fondement des autres sciences, et que pour conduire ces choses à un degré de perfection qui les rendît avantageuses à la république, il falloit dresser le plan d'une compagnie, où la vertu seule fût admise, le mérite placé, l'esprit et le savoir rassemblés par des suffrages : n'allons pas plus loin ; voilà, Messieurs, vos principes et votre règle, dont je ne suis qu'une exception.

Rappellez en votre mémoire, la comparaison ne vous sera pas injurieuse, rappellez ce grand et premier concile, où les pères qui le composoient, étoient remarquables chacun par quelques membres mutilés, ou par les cicatrices qui leur étoient restées des fureurs de la persécution : ils sembloient tenir de leurs plaies le droit de s'asseoir dans cette assemblée générale de toute l'Eglise : il n'y avoit aucun de vos illustres prédécesseurs

qu'on ne s'empressât de voir, qu'on ne montrât dans les places, qu'on ne désignât par quelque ouvrage fameux qui lui avoit fait un grand nom, et qui lui donnoit rang dans cette académie naissante qu'ils avoient comme fondée : tels étoient ces grands artisans de la parole, ces premiers maîtres de l'éloquence françoise, tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez ni en savoir ni en mérite à nul de ceux qui vous ont précédés.

L'un aussi correct dans sa langue que s'il l'avoit apprise par règles et par principes, aussi élégant dans les langues étrangères que si elles lui étoient naturelles, en quelque idiome qu'il compose, semble toujours parler celui de son pays : il a entrepris, il a fini une pénible traduction que le plus bel esprit pourroit avouer, et que le plus pieux personnage devroit desirer d'avoir faite.

L'autre (Segrais) fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les graces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin, en bannit le prolixe et l'incroyable pour y substituer le vraisemblable et le naturel.

Un autre (la Fontaine), plus égal que Marot et plus poëte que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes; élève les petits sujets jusqu'au sublime, homme unique dans son genre d'écrire, toujours

original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a été au-delà de ses modèles, modèle lui-même difficile à imiter.

Celui-ci (Boileau) passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie ; il a dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les graces de la nouveauté et tout le mérite de l'invention : ses vers forts et harmonieux, faits de génie, quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris : on y remarque une critique sûre, judicieuse, et innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre (Racine) vient après un homme loué, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux et passent en proverbe, qui prime, qui règne sur la scène, qui s'est emparé de tout le théâtre : il ne l'en dépossède pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui, le monde s'accoutume à en voir faire la comparaison : quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille, lui soit préféré, quelques autres qu'il lui soit égalé : ils en appellent à l'autre siècle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans Œdipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que dirai-je de ce personnage (Bossuet) qui a fait parler si long-temps une envieuse critique et qui l'a fait taire; qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de de ses talens, orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire? un défenseur de la religion, une lumière de l'église, parlons d'avance le langage de la postérité, un père de l'église. Que n'est-il point! Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucherai-je aussi votre dernier choix si digne de vous? Quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! je m'en souviens, et après ce que vous avez entendu, comment osai-je parler, comment daignez-vous m'entendre? Avouons-le, on sent la force et l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il prêche de génie et sans préparation, soit qu'il prononce un discours étudié et oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation: toujours maître de l'oreille et du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ni tant d'élévation, ni tant de facilité, de délicatesse, de politesse: on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, et comme il le dit: on doit être content de soi si l'on emporte ses réflexions, et si l'on en profite. Quelle grande acquisition avez-

vous faite en cet homme illustre ! à qui m'associez-vous !

Je voudrois, Messieurs, moins pressé par le temps et par les bienséances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir louer chacun de ceux qui composent cette Académie, par des endroits encore plus marqués et par de plus vives expressions. Toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmi les hommes, se trouvent partagés entre vous. Veut-on des diserts orateurs qui aient semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui, avec une saine morale, aient employé tous les tours et toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solennités, les temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmi vous. Admire-t-on une vaste et profonde littérature qui aille fouiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubli, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes, une mémoire, une méthode, une précision à ne pouvoir, dans ces recherches, s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siècles; cette doctrine admirable vous la possédez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette savante assemblée. Si l'on est curieux du don des langues joint au double talent de savoir avec

exactitude les choses anciennes, et de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité, des qualités si rares ne vous manquent pas, et sont réunies en un même sujet. Si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit et d'expérience, qui par le privilège de leurs emplois fassent parler le prince avec dignité et avec justesse; d'autres qui placent heureusement et avec succès dans les négociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler et de bien écrire; d'autres encore qui prêtent leurs soins et leur vigilance aux affaires publiques, après les avoir employés aux judiciaires, toujours avec une égale réputation; tous se trouvent au milieu de vous, et je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le savoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps; réservez seulement toute votre attention pour celui qui parlera après moi. Que vous manque-t-il enfin? vous avez des écrivains habiles en l'une et l'autre oraison, des poëtes en tout genre de poésies, soit morales, soit chrétiennes, soit héroïques, soit galantes et enjouées, des imitateurs des anciens, des critiques austères, des esprits fins, délicats, subtils, ingénieux, propres à briller dans les conversations et dans les cercles. Encore une fois, à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous!

Mais avec qui daignez-vous aujourd'hui me

recevoir, après qui vous fais-je ce public remercîment ? Il ne doit pas néanmoins, cet homme si louable et si modeste, appréhender que je le loue : si proche de moi, il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre. Je vous demanderai plus volontiers à qui me faites-vous succéder ? à un homme *qui avoit de la vertu.*

Quelquefois, Messieurs, il arrive que ceux qui vous doivent les louanges des illustres morts dont ils remplissent la place hésitent partagés entre plusieurs choses qui méritent également qu'on les relève : vous aviez choisi en M. l'abbé de la Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si louable par le cœur, qui avoit des mœurs si sages et si chrétiennes, qui étoit si touché de religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moindres qualités étoit de bien écrire ; de solides vertus, qu'on voudroit célébrer, font passer légérement sur son érudition ou sur son éloquence ; on estime encore plus sa vie et sa conduite que ses ouvrages ; je préférerois en effet de prononcer le discours funèbre de celui à qui je succède, plutôt que de me borner à un simple éloge de son esprit. Le mérite en lui n'étoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien héréditaire ; si du moins il en faut juger par le choix de celui qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille qui l'avoit

rendue comme votre alliée, puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée et qu'il l'avoit mise avec l'Académie françoise sous sa protection.

Je parle du chancelier Séguier : on s'en souvient comme de l'un des plus grands magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens : il a laissé à douter en quoi il excelloit davantage, ou dans les belles-lettres, ou dans les affaires ; il est vrai du moins, et on convient qu'il surpassoit en l'un et en l'autre tous ceux de son temps : homme grave et familier, profond dans les délibérations, quoique doux et facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, et ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude et par l'affectation, par les mots graves, ou sentencieux, ce qui est plus rare que la science, et peut-être que la probité, je veux dire de la dignité ; il ne la devoit point à l'éminence de son poste, au contraire, il l'a annobli : il a été grand et accrédité sans ministère, et on ne voit pas que ceux qui ont su tout réunir en leurs personnes, l'aient effacé.

Vous le perdîtes il y a quelques années ce grand protecteur, vous jettâtes la vue autour de vous, vous promenâtes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient et qui se trouvoient honorés de vous recevoir : mais le sentiment de votre perte fut tel, que dans les efforts que vous fîtes pour la réparer,

vous osâtes penser à celui qui seul pouvoit vous la faire oublier et la tourner à votre gloire: avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime prince vous a-t-il reçus ! n'en soyons pas surpris, c'est son caractère, le même, Messieurs, que l'on voit éclater dans les actions de sa belle vie ; mais que les surprenantes révolutions arrivées dans un royaume voisin et allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité est la nôtre, pour perdre tout d'un coup le sentiment et la mémoire des choses dont nous nous sommes vus le plus fortement imprimés ! Souvenons-nous de ces jours tristes que nous avons passés dans l'agitation et dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roi, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguste, mais malheureuse, que la piété et la religion avoient poussée jusqu'aux dernières épreuves de l'adversité, hélas ! avoient-ils péri sur la mer ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le savions pas : on s'interrogeoit, on se promettoit réciproquement les premières nouvelles qui viendroient sur un événement si lamentable : ce n'étoit plus une affaire publique, mais domestique ; on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris. Et quand ces personnes royales, à qui l'on prenoit tant d'intérêt, eussent pu échapper à la mer

mer ou à leur patrie, étoit-ce assez ? Ne falloit-il pas une terre étrangère où ils pussent aborder un Roi également bon et puissant, qui pût et qui voulût les recevoir ? Je l'ai vue cette réception, spectacle tendre s'il en fut jamais ! On y versoit des larmes d'admiration et de joie : ce Prince n'a pas plus de grace, lorsqu'à la tête de ses camps et de ses armées il foudroie une ville qui lui résiste, ou qu'il dissipe les troupes ennemies du seul bruit de son approche.

S'il soutient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'est pour nous donner une paix heureuse, c'est pour l'avoir à des conditions qui soient justes et qui fassent honneur à la nation, qui ôtent pour toujours à l'ennemi l'espérance de nous troubler par de nouvelles hostilités. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roi a exécuté, ou par lui-même, ou par ses capitaines durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe est ébranlée, ils ont un sujet vaste et qui les exercera long-temps. Que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette campagne : je ne parle que de son cœur, que de la pureté et de la droiture de ses intentions, elles sont connues, elles lui échappent : on le félicite sur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques grands de son état, que dit-il ? qu'il ne peut être content quand tous ne le sont pas, et qu'il lui est impossible

que tous le soient comme il le voudroit. Il sa't, Messieurs, que la fortune d'un roi est de prendre des villes, de gagner des batailles, de reculer ses frontières, d'être craint de ses ennemis; mais que la gloire du souverain consiste à être aimé de ses peuples, en avoir le cœur, et par le cœur tout ce qu'ils possèdent. Provinces éloignées, provinces voisines! ce prince humain et bienfaisant, que les peintres et les statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres et pleins de douceur; c'est-là son attitude: il veut voir vos habitans, vos bergers danser au son d'une flûte champêtre sous les saules et les peupliers, y mêler leurs voix rustiques, et chanter les louanges de celui qui avec la paix et les fruits de la paix, leur aura rendu la joie et la sérénité.

C'est pour arriver à ce comble de ses souhaits, la félicité commune, qu'il se livre aux travaux et aux fatigues d'une guerre pénible, qu'il essuie l'inclémence du ciel et des saisons, qu'il expose sa personne, qu'il risque une vie heureuse: voilà son secret, et les vues qui le font agir: on les pénètre, on les discerne par les seules qualités de ceux qui sont en place, et qui l'aident de leurs conseils. Je ménage leur modestie, qu'ils me permettent seulement de remarquer, qu'on ne devine point les projets de ce sage prince; qu'on devine au contraire, qu'on nomme les personnes qu'il

va placer, et qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ses ministres. Il ne se décharge pas entiérement sur eux du poids de ses affaires: lui-même, si je l'ose dire, il est son principal ministre; toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni tems de relâche ni heures privilégiées: déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevées aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leurs courses, toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres, nous reposons aussi, tandis que ce Roi, retiré dans son balustre, veille seul sur nous et sur tout l'état: tel est, Messieurs, le protecteur que vous vous êtes procuré, celui de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une compagnie illustrée par une si haute protection; je ne le dissimule pas, j'ai assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur et dans toute son intégrité, je veux dire de la devoir à votre seul choix, et j'ai mis votre choix à tel prix, que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation: j'avois d'ailleurs une juste défiance de moi-même, je sentois de la répugnance à demander d'être préféré à d'autres qui pouvoient être choisis: j'avois cru entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire, que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un

homme rempli de vertus, d'esprit et de connoissances, qui étoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, et qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus : je me sens touché, non de sa déférence, je sais celle que je lui dois, mais de l'amitié qu'il m'a témoignée, jusques à s'oublier en ma faveur. Un père mène son fils à un spectacle, la foule y est grande, la porte est assiégée, il est haut et robuste, il fend la presse, et comme il est prêt d'entrer, il pousse son fils devant lui, qui, sans cette précaution, ou n'entreroit point, ou entreroit tard. Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous, comme il a fait, de détourner vers moi leurs suffrages, qui pouvoient si justement aller à lui, elle est rare, puisque dans ces circonstances elle est unique, et elle ne diminue rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules, toujours libres et arbitraires, donnent une place dans l'Académie françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, et de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois et la veux tenir de votre seule magnificence : il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur qui aient pu vous plier à faire ce choix, je n'ai rien de toutes ces choses, tout me manque : un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité,

et dont les fausses, je dis les fausses et malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables et moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, et que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais d'avoir écrit ?

Admonere voluimus, non mordere: prodesse, non lædere: consulere morbis hominum, non officere.

ERASM.

LES CARACTERES

OU

LES MŒURS

DE CE SIÈCLE.

Je rends au public ce qu'il m'a prêté : j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage ; il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la vérité dont je suis capable, et qu'il mérite de moi, je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature ; et s'il se connoît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, et le succès aussi que l'on doit moins se promettre. Mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de le leur reprocher : ils seroient peut-être pires, s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques ; c'est ce qui fait que l'on prêche et que l'on écrit. L'orateur et l'écrivain ne sauroient vaincre la joie qu'ils ont d'être applaudis ; mais ils devroient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avoient cherché, par leurs discours

ou par leurs écrits, que des éloges : outre que l'approbation la plus sûre et la moins équivoque est le changement de mœurs et la réformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent. On ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction ; et s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire : quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques réflexions qui n'ont ni le feu, ni le tour, ni la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises pour la variété, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus présent et plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familières, instructives, accommodées au simple peuple, qu'il n'est pas permis de négliger, le lecteur peut les condamner, et l'auteur les doit proscrire ; voilà la règle. Il y en a une autre, et que j'ai intérêt que l'on veuille suivre ; qui est de ne pas perdre mon titre de vue, et de penser toujours, et dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caractères ou les mœurs de ce siècle que je décris : car bien que je les tire souvent de la cour de France, et des hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les restraindre à une seule cour, ni les renfermer en un seul pays, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue et de son utilité, ne s'écarte du

plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en général, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres, et dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent. Après cette précaution si nécessaire, et dont on pénètre assez les conséquences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interprétation, toute fausse application et toute censure; contre les froids plaisans et les lecteurs mal intentionnés. Il faut savoir lire, et ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lu, et ni plus ni moins que ce qu'on a lu; et si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire : sans ces conditions qu'un auteur exact et scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique récompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire, s'il préfère du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs et au zèle de la vérité. J'avoue d'ailleurs que j'ai balancé des l'année 1690, et avant la cinquième édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur et une meilleure forme par de nouveaux caractères, et la crainte de faire dire à quelques-uns, ne finiront-ils point ces caractères, et ne verrons-nous jamais autre chose de cet écrivain ? Des gens sages me disoient d'une part, la matière est solide, utile, agréable, inépuisable; vivez long-temps, et traitez-la sans

interruption pendant que vous vivrez ; que pourriez-vous faire de mieux ? il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume : d'autres avec beaucoup de raison me faisoient redouter les caprices de la multitude et la légéreté du public, de qui j'ai néanmoins de si grands sujets d'être content ; et ne manquoient pas de me suggérer que personne presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire, il falloit aux hommes pour les amuser, de nouveaux chapitres et un nouveau titre : que cette indolence avoit rempli les boutiques et peuplé le monde depuis tout ce temps de livres froids et ennuyeux, d'un mauvais style et de nulle ressource, sans règles et sans la moindre justesse, contraires aux mœurs et aux bienséances, écrits avec précipitation, et lus de même, seulement par leur nouveauté, et que si je ne savois qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvois faire, étoit de me reposer. Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposés, et je gardai un tempérament qui les rapprochoit : je ne feignis point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déjà grossi du double la première édition de mon ouvrage : mais afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, et qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avoit seulement envie de

lire, je pris soin de lui désigner cette seconde augmentation par une marque particulière : je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de lui distinguer la première augmentation par une autre marque plus simple, qui servît à lui montrer le progrès de mes caractères, et à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire (*); et comme il pouvoit craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoutois à toutes ces exactitudes une promesse sincère de ne plus rien hasarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole, en insérant dans les trois éditions qui ont suivi un assez grand nombre de nouvelles remarques, il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la suppression entière de ces différences, qui se voient par apostille, j'ai moins pensé à lui faire lire rien de nouveau, qu'à laisser peut-être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fini et plus régulier à la postérité. Ce ne sont point au reste des maximes que j'aie voulu écrire : elles sont comme des loix dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité, ni assez de génie, pour faire le législateur. Je sais même que j'aurois péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises. Quelques-unes de ces remarques le sont,

(*) On a retranché ces marques, devenues actuellement inutiles.

quelques autres sont plus étendues : on pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour aussi tout différent ; par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par une description, par une peinture : de-là procède la longueur ou la briéveté de mes réflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crus : je consens au contraire que l'on dise de moi que je n'ai pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux.

❀

CHAPITRE PREMIER.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

TOUT est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau et le meilleur est enlevé : l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.

Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentimens; c'est une trop grande entreprise.

C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule. Il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un magistrat (*) alloit par son mérite à la première dignité, il etoit homme délié et pratique dans les affaires ; il a fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

Un ouvrage satyrique ou qui contient des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau aux

(*) M. Poncet de la Rivière, mort doyen des conseillers d'état, qui prétendoit être chancelier, et qui avoit fait un mauvais livre des avantages de la vieillesse.

conditions d'être rendu de même, s'il est médiocre, passe pour merveilleux : l'impression est l'écueil.

Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de morale l'avertissement au lecteur, l'épître dédicatoire, la préface, la table, les approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.

Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poëte !

Certains poëtes (*) sont sujets dans le dramatique à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevés, et remplis de grands sentimens. Le peuple écoute avidement, les yeux élevés et la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, et à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage, il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celui de se récrier et d'applaudir.

(*) Corneille le jeune dans sa Bérénice, dont les quatre premiers vers sont un pur galimatias :

Dans les bouillans transports d'une juste colère
Contre un fils criminel excusable est un père ;
Ouvre les yeux..... et moins aveugle voi
Le plus sage conseil l'inspirer à ton Roi.

J'ai cru autrefois et dans ma première jeunesse, que ces endroits étoient clairs et intelligibles pour les acteurs, pour le parterre et l'amphithéâtre que leurs auteurs s'entendoient eux-mêmes; et qu'avec toute l'attention que je donnois à leur récit, j'avois tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

L'on n'a guère vu (*) jusqu'à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homère a fait l'Iliade, Virgile l'Enéïde, Tite-Live ses Décades, et l'Orateur Romain ses Oraisons.

Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature; celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, et qui aime en-deçà ou au-delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement.

Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût sûr et d'une critique judicieuse.

La vie des héros a enrichi l'histoire, et l'histoire a embelli les actions des héros : ainsi je ne sais

(*) Le Dictionnaire de l'Académie françoise qui a paru enfin en 1694, après avoir été attendu pendant plus de quarante ans.

qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'histoire, à ceux qui leur en ont fourni une si noble matière; ou ces grands hommes à leurs historiens.

Amas d'épithètes, mauvaises louanges : ce sont les faits qui louent, et la manière de les raconter.

Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre Moïse (*), Homère, Platon, Virgile, Horace, ne sont au-dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images : il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture. On a entiérement abandonné l'ordre gothique que la barbarie avoit introduit pour les palais et pour les temples, on a rappellé le dorique, l'ionique et le corinthien : ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même on ne sauroit en écrivant rencontrer le parfait, et s'il se peut, surpasser les anciens, que par leur imitation.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes dans les sciences et dans les arts aient

(*) Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit.

pu

pu revenir au goût des anciens, et reprendre enfin le simple et le naturel.

On se nourrit des anciens et des habiles modernes (1), on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages; et quand l'on est auteur, et que l'on croit marcher tout seul, on s'élève contre eux, on les maltraite, semblable à ces enfans drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

Un auteur moderne (2) prouve ordinairement que les anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison et par exemple; il tire la raison de son goût particulier, et l'exemple de ses ouvrages.

Il avoue que les anciens, quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits, il les cite; et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles (3) prononcent en faveur des

(1) De Fontenelle, académicien, auteur des Dialogues des morts, et de quelques autres ouvrages.

(2) M. Charles Perault, de l'Académie françoise, qui a voulu prouver cette proposition par un ouvrage en trois volumes *in*-12, que les modernes étoient au-dessus des anciens.

(3) Despreaux et Racine: le premier, poëte satyrique et historien du Roi: le second, qui a fait des tragédies et des comédies, et qui a aussi travaillé à l'histoire du Roi. Il étoit gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi.

anciens contre les modernes, mais ils sont suspects, et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les récuse.

L'on devroit aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en savent assez pour les corriger et les estimer.

Ne vouloir être ni conseillé ni corrigé sur son ouvrage, est un pédantisme.

Il faut qu'un auteur reçoive avec une égale modestie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages.

Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas toujours en parlant, ou en écrivant. Il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est foible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis long-temps sans la connoître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui étoit la plus simple, la plus naturelle, qui sembloit devoir se présenter d'abord et sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur, sont sujets à retoucher à leurs ouvrages : comme elle n'est pas toujours fixe, et qu'elle varie en eux selon les

occasions, ils se refroidissent bientôt pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimés.

La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues.

Un esprit médiocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

L'on m'a engagé, dit Ariste, à lire mes ouvrages à Zoïle, je l'ai fait; ils l'ont saisi d'abord, et avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a loués modestement en ma présence, et il ne les a pas loués depuis devant personne: je l'excuse et je n'en demande pas davantage à un auteur, je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'auteur, ont ou des passions, ou des besoins qui les distraient et les rendent froids sur les conceptions d'autrui: personne presque, par la disposition de son esprit, de son cœur et de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage.

Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très-belles choses.

Bien des gens (*) vont jusques à sentir le mérite

(*) L'abbé Dangeau, de l'Académie françoise, frère du marquis Dangeau.

d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur, jusques à ce qu'ils aient vu le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles: ils ne hasardent point leurs suffrages, et ils veulent être portés par la foule et entraînés par la multitude. Ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis.

Ces gens laissent échapper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité et des lumières, qu'ils savent juger, trouver bon ce qui est bon, et meilleur ce qui est meilleur. Un bel ouvrage (*) tombe entre leurs mains, c'est un premier ouvrage, l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur: il ne s'agit point de faire sa cour ou de flatter les grands en applaudissant à ses écrits. On ne vous demande pas, Zélotes, de vous récrier, *c'est un chef-d'œuvre de l'esprit: l'humanité ne va pas plus loin: c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever: on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette pièce:* phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'abbaye; nuisibles à cela même qui est louable et qu'on veut louer: que ne disiez-vous seulement,

(*) Le présent livre des Caractères.

voilà un bon livre. Vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les étrangers comme avec vos compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe, et qu'il est traduit en plusieurs langues : il n'est plus temps.

Quelques-uns de ceux qui ont lu un ouvrage, en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, et qu'ils altèrent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur ; et ces traits ainsi corrompus et défigurés, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées et leurs expressions, ils les exposent à la censure, soutiennent qu'ils sont mauvais, et tout le monde convient qu'ils sont mauvais : mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer, et qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire.

Que dites-vous du livre d'Hermodore ? Qu'il est mauvais, répond Anthime : qu'il est mauvais ! Qu'il est tel, continue-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui mérite du moins que le monde en parle. Mais l'avez-vous lu ? Non, dit Anthime. Que n'ajoute-t-il que Fulvie et Mélanie l'ont condamné sans l'avoir lu, et qu'il est ami de Fulvie et de Mélanie ?

Arsène (*) du plus haut de son esprit contemple les hommes, et dans l'éloignement d'où il les voit,

(*) Le marquis de Tréville, ou l'abbé de Choisy.

il est comme effrayé de leur petitesse. Loué, exalté, et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, et qu'il n'aura jamais : occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles : élevé par son caractère au-dessus des jugemens humains, il abandonne aux ames communes le mérite d'une vie suivie et uniforme ; et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent. Eux seuls savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire. Il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, et si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire : incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

Théocrine (*) fait des choses assez inutiles, il a des sentimens toujours singuliers, il est moins profond que méthodique, il n'exerce que sa mémoire ; il est abstrait, dédaigneux, et il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hasard fait que je lui lis mon

(*) L'abbé Dangeau ou de Brie. Ce dernier est auteur d'un petit roman du duc de Guise. Il a traduit quelques odes d'Horace qui ne répondent pas au génie de ce poëte. Ce de Brie est fils d'un chapelier de Paris.

ouvrage, il l'écoute. Est-il lu, il me parle du sien; et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense t-il? Je vous l'ai déjà dit, il me parle du sien.

Il n'y a point d'ouvrage (*) si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur vouloit en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

C'est une expérience faite, que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les réclame: ceux-ci s'écrient: pourquoi supprimer cette pensée? elle est neuve, elle est belle, et le tour en est admirable; et ceux-là affirment au contraire, ou qu'ils auroient négligé cette pensée, ou qu'ils lui auroient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans votre ouvrage, qui est rencontré, et qui peint la chose au naturel: il y a un mot, disent les autres, qui est hasardé, et qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre: et c'est du même trait et du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi: et tous sont connoisseurs et passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent?

(*) Les cartes de l'abbé Dangeau.

Un auteur sérieux (*) n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletés, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, et de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, et encore moins de les supprimer. Il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa manière d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, et que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

Si certains esprits vifs et décisifs étoient crus, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens : il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre. Quelque soin qu'on apporte à être serré et concis, et quelque réputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus. Il faut leur laisser tout à suppléer, et n'écrire que pour eux seuls : ils conçoivent une période par le mot qui la commence, et par une période tout un chapitre : leur avez-vous lu un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait et entendent l'ouvrage. Un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante, et c'est une perte pour eux, que ce style estropié qui les enlève, soit rare, et que peu d'écrivains s'en accommodent. Les

(*) Allusion aux différentes applications que l'on fait des caractères du présent livre.

comparaisons tirées d'un fleuve dont le cours, quoique rapide, est égal et uniforme, ou d'un embrasement qui, poussé par les vents, s'épand au loin dans une forêt où il consume les chênes et les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'éloquence. Montrez-leur un feu grégeois qui les surprenne, ou un éclair qui les éblouisse, ils vous quittent du bon et du beau.

Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou régulier! je ne sais s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui a été celle de l'admiration: il s'est vu plus fort que l'autorité et la politique (*), qui ont tenté vainement de le détruire; il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagés d'opinions et de sentimens, les grands et le peuple: ils s'accordent tous à le savoir de mémoire, et à prévenir au théâtre les acteurs qui le récitent. Le Cid enfin est l'un des plus beaux poëmes que l'on puisse faire; et l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet, est celle du Cid.

(*) Cette pièce excita la jalousie du cardinal de Richelieu, qui obligea l'Académie françoise à la critiquer.

Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentimens nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage, il est bon, et fait de main d'ouvrier.

Capys (1) qui s'érige en juge du beau style, et qui croit écrire comme Bouhours et Rabutin, résiste à la voix du peuple, et dit tout seul que Damis (2) n'est pas un bon auteur. Damis cède à la multitude, et dit ingénument avec le public que Capys est un froid écrivain.

Le devoir du nouvelliste est de dire, il y a un tel livre qui court, et qui est imprimé chez Cramoisy en tel caractère, il est bien relié et en beau papier, il se vend tant: il doit savoir jusques à l'enseigne du Libraire qui le débite: sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, et qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

Le philosophe consume (3) sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les

(1) Bourſault, auteur de la comédie d'Esope, et de quelques autres ouvrages.

(2) Boileau Despreaux.

(3) La Bruyère, auteur du présent livre.

vices et le ridicule : s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur, que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit : mais il leur renvoie tous leurs éloges qu'il n'a pas cherché par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

Les sots lisent un livre et ne l'entendent point : les esprits médiocres croient l'entendre parfaitement : les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier : ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair. Les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, et ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentimens, rien ne leur est nouveau, ils admirent peu, ils approuvent.

Je ne sais si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément, plus de style que l'on en voit dans celles de Balzac et de Voiture. Elles sont vuides de sentimens qui n'ont régné que depuis leur temps, et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire : elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche : elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste, que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté, et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. Elles ont un enchaînement de discours inimitable qui se suit naturellement, et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toujours correctes, j'oserois dire que les lettres de quelques-unes d'entre elles seroient peut-être ce que nous avons dans notre langue de mieux écrit.

Il n'a manqué à Térence que d'être moins froid : quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élégance, quels caractères ! Il n'a manqué à Molière (*) que d'éviter le jargon et le barbarisme,

(*) Jean-Baptiste Poquelin, si connu sous le nom de

et d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images, et quel fléau du ridicule ! mais quel homme on auroit pu faire de ces deux comiques !

J'ai lu Malherbe et Théophile. Ils ont tous deux connu la nature, avec cette différence, que le premier d'un style plein et uniforme montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple : il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails ; il fait une anatomie : tantôt il feint, il exagère, il passe le vrai dans la nature ; il en fait le roman.

Ronsard et Balzac ont eu chacun dans leur genre

Molière, étoit fils d'un valet-de-chambre-tapissier du Roi ; il naquit à Paris environ l'an 1620. Il se mit d'abord dans la troupe des comédiens de MONSIEUR, et parut sur le théâtre au petit Bourbon. Il réussit si mal la première fois qu'il parut à la tragédie d'Héraclius, dont il faisoit le principal personnage, qu'on lui jetta des pommes cuites qui se vendoient à la porte, et il fut obligé de quitter. Depuis ce temps-là, il n'a plus paru au sérieux, et s'est donné tout au comique, où il réussissoit fort bien. Mais comme il ne paroissoit qu'à ses propres pièces, il faisoit toujours un personnage exprès pour lui. Il est mort presque sur le théâtre, à la représentation du Malade imaginaire, le 17 février 1673.

assez de bon et de mauvais pour former après eux de très-grands hommes en vers et en prose.

Marot par son tour et par son style semble avoir écrit depuis Ronsard : il n'y a guère entre ce premier et nous, que la différence de quelques mots.

Ronsard et les auteurs ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi. Ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toujours, et à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de Marot, si naturels et si faciles, n'aient su faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve et d'enthousiasme, un plus grand poëte que Ronsard et que Marot; et au contraire que Belleau, Jodelle, et du Bartas aient été si-tôt suivis d'un Racan et d'un Malherbe; et que notre langue à peine corrompue se soit vue réparée.

Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits: tous deux avoient assez de génie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais sur-tout est incompréhensible. Son livre est un énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable: c'est une chimère, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme: c'est un monstrueux

assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

Deux écrivains (1) dans leurs ouvrages ont blâmé Montaigne, que je ne crois pas, aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme : il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup : l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder des pensées qui sont naturelles.

Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin : on lit Amyot et Coeffeteau : lequel lit-on de leurs contemporains ? Balzac, pour les termes et pour l'expression, est moins vieux que Voiture : mais si ce dernier pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel n'est pas moderne, et ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter ; et que le petit nombre de ceux qui courent après lui, ne peut l'atteindre.

Le Mercure galant (2) est immédiatement au

(1) Le P. Malebranche qui pense trop, et Nicole de Port-Royal, qui ne pense pas assez. Ce dernier est mort au mois de novembre 1695.

(2) Fait par le sieur de Visé.

dessous du rien: il y a bien d'autres ouvrages qui lui ressemblent. Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre, qu'il y a de sottise à l'acheter: c'est ignorer le goût du peuple, que de ne pas hasarder quelquefois de grandes fadaises.

L'on voit bien que l'opéra est l'ébauche d'un grand spectacle: il en donne l'idée.

Je ne sai pas comment l'opéra, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pu réussir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'opéra qui laissent en desirer d'autres. Il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle: c'est faute de théâtre, d'action et de choses qui intéressent.

L'opéra jusques à ce jour n'est pas un poëme, ce sont des vers; ni un spectacle depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'Amphion (*) et de sa race: c'est un concert, ou ce sont des voix soutenues par des instrumens. C'est prendre le change, et cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans, et qui ne convient

(*) Lulli, ou Francine, son gendre. Le premier étoit originairement laquais, ensuite violon. Il a porté la musique à sa dernière perfection, et a donné les plus beaux opéras, dont il a supprimé la plus grande partie des machines, faites par le marquis de Sourdiac de la maison de Rieux en Bretagne. Lulli est mort en 1686.

qu'aux

qu'aux marionnettes : elle augmente et embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changemens aux Bérénices et à Pénélope, il en faut aux opéras : et le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement.

Ils ont fait le théâtre (1) ces empressés, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusqu'à la salle où s'est donné le spectacle, j'entends le toit et les quatre murs dès leurs fondemens : qui doute que la chasse sur l'eau, l'enchantement de la table (2), la merveille (3) du labyrinthe ne soient encore de leur invention ? J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent, et par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succès. Si je me trompe, et qu'ils n'aient contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si long-temps soutenue, et où un seul a suffi pour le projet et pour la dépense, j'admire deux choses, la tranquillité et le flegme de celui

(1) Mansard, architecte du Roi, qui a prétendu avoir donné l'idée de la belle fête donnée à Chantilly.

(2) Rendez-vous de chasse dans la forêt de Chantilly.

(3) Collation très-ingénieuse donnée dans le labyrinthe de Chantilly.

qui a tout remué, comme l'embarras et l'action de ceux qui n'ont rien fait.

Les connoisseurs (*) ou ceux qui se croyant tels, se donnent voix délibérative et décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, et se divisent en des partis contraires, dont chacun, poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain poëme ou une certaine musique, et siffle toute autre. Ils nuisent également par cette chaleur à défendre leurs préventions, et à la faction opposée, et à leur propre cabale : ils découragent par mille contradictions les poëtes et les musiciens, retardent les progrès des sciences et des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation et de la liberté qu'auroient plusieurs excellens maîtres de faire chacun dans leur genre, et selon leur génie, de très-beaux ouvrages.

D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, et que l'on a honte d'y pleurer ? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule ? Est-ce l'altération des traits qui nous retient ? Elle est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amère douleur ; et l'on détourne son visage pour rire comme pour

(*) Quinaut, auditeur des comptes, qui a fait les plus beaux vers de plusieurs opéras.

pleurer en la présence des grands, et de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, et à marquer quelque foiblesse, sur-tout en un sujet faux, et dont il semble que l'on soit la dupe ? Mais sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les pleurs, et qui se les défendent également : qu'attend-on d'une scène tragique ? qu'elle fasse rire ? Et d'ailleurs la vérité n'y règne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique ? L'ame ne va-t-elle pas jusqu'au vrai dans l'un et l'autre genre avant que de s'émouvoir ? est-elle même si aisée à contenter ? ne lui faut-il pas encore le vraisemblable ? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un amphithéâtre un ris universel sur quelque endroit d'une comédie, et que cela suppose au contraire qu'il est plaisant et très-naïvement exécuté : aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes, et le mauvais ris dont on veut les couvrir, prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tout franchement et de concert à la vue l'un de l'autre, et sans autre embarras que d'essuyer ses larmes : outre qu'après être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au théâtre, que de s'y morfondre.

Le poëme tragique (1) vous serre le cœur dès son commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer et le tems de vous remettre; ou s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes et dans de nouvelles alarmes. Il vous conduit à la terreur par la pitié, ou réciproquement à la pitié par le terrible; vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises, et par l'horreur jusqu'à la catastrophe. Ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens, de déclarations tendres, d'entretiens galans, de portraits agréables, de mots doucereux, ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi à la vérité d'une dernière scène où les (2) mutins n'entendent aucune raison, et où pour la bienséance il y a enfin du sang répandu, et quelque malheureux à qui il en coûte la vie.

Ce n'est point assez (3) que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives. Il peut y avoir un ridicule si bas, si grossier, ou même si fade et si indifférent, qu'il n'est ni permis au poëte d'y faire attention, ni possible aux spectateurs de s'en divertir. Le paysan ou l'ivrogne fournit quel-

(1) Il parle contre l'opéra.
(2) Sédition, dénouement vulgaire des tragédies.
(3) Les comédies de Baron.

ques scènes à un farceur, il n'entre qu'à peine dans le vrai comique : comment pourroit-il faire le fonds ou l'action principale de la comédie ? Ces caractères, dit-on, sont naturels : ainsi par cette règle on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garderobe, d'un homme ivre qui dort ou qui vomit : y a-t-il rien de plus naturel ? C'est le propre d'un efféminé (*) de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets et d'y faire réponse : mettez ce rôle sur la scène, plus long-temps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original ; mais plus aussi il sera froid et insipide.

Il semble que le roman et la comédie pourroient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles : l'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse et de désintéressement, de si beaux et de si parfaits caractères, que quand une jeune personne jette de-là sa vue sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes et fort au-dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'é-

(*) L'homme à bonne fortune, comédie de Baron le père, comédien fort célèbre ; laquelle pièce on prétend être le portrait de ses aventures. Il a renoncé au théâtre, et s'est jetté dans la dévotion.

tonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle, il a pour lors un caractère original et inimitable : mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissoient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces il y a des fautes inexcusables contre les mœurs ; un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir ; des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lu ailleurs, de la conduite de son théâtre qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouemens ; car il ne s'est pas toujours assujetti au goût des grecs, et à leur grande simplicité : il a aimé au contraire à charger la scène d'événemens dont il est presque toujours sorti avec succès ; admirable sur-tout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus

à une même chose : mais il est égal, soutenu, toujours le même par-tout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature ; soit pour la versification qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse : exact imitateur des anciens dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action, à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid (*), dans Polieucte et dans les Horaces ? quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus ? Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimoient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme *la terreur* et *la pitié*, ont été connues de ces deux poëtes : Oreste dans l'Andromaque de Racine, et Phèdre du même auteur, comme l'Œdipe et les Horaces de Corneille en font la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourroit parler

(*) Le cardinal de Richelieu se déclara, et s'anima contre Corneille l'aîné, auteur de la tragédie du Cid, comme contre un criminel de lèse-majesté.

ainsi. Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres: celui-là peint les hommes comme ils devroient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, et de ce que l'on doit même imiter; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier; et par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes; et dans celui-ci du goût et des sentimens. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral; Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

Le peuple appelle éloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et long-temps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, et à la force des poumons. Les pédans ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, et de la rondeur des périodes.

Il semble que la logique est l'art de convaincre

de quelque vérité; et l'éloquence un don de l'ame, lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'éloquence peut se trouver dans les entretiens et dans tout genre d'écrire. Elle est rarement où on la cherche, elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'éloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure? naît-il des figures, ou du moins de quelques figures? tout genre d'écrire reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables? peut-il briller autre chose dans l'églogue qu'un beau naturel, et dans les lettres familières comme dans les conversations qu'une grande délicatesse? ou plutôt le naturel et le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection? qu'est-ce que le sublime? où entre le sublime?

Les synonymes font plusieurs dictions, ou plusieurs phrases différentes qui signifient une même chose. L'antithèse est une opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre. La métaphore ou la comparaison emprunte d'une chose étrangère une image sensible et naturelle d'une vérité. L'hyperbole exprime au-delà de la

vérité pour ramener l'esprit à la mieux connoître. Le sublime ne peint que la vérité, mais en un sujet noble, il la peint toute entière, dans sa cause et dans son effet; il est l'expression, ou l'image la plus digne de cette vérité. Les esprits médiocres ne trouvent point l'unique expression, et usent de synonymes. Les jeunes gens sont éblouis de l'éclat de l'antithèse, et s'en servent. Les esprits justes, et qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison et la métaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, et qu'une vaste imagination emporte hors des règles et de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies que les plus élevés qui en soient capables.

Tout écrivain (*) pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur auroit soumis à sa critique, et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

L'on n'écrit que pour être entendu, mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles

(*) Les romans.

choses. L'on doit avoir une diction pure et user de termes qui soient propres, il est vrai : mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, et qui renferment un très-beau sens. C'est faire de la pureté et de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté : que sert aux lecteurs de comprendre aisément et sans peine des choses frivoles et puériles, quelquefois fades et communes, et d'être moins incertains de la pensée d'un auteur, qu'ennuyés de son ouvrage ?

Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits; si l'on affecte une finesse de tour, et quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs.

L'on a cette incommodité (*) à essuyer dans la lecture des livres faits par des gens de parti et de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les faits y sont déguisés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude; et ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs et injurieux que se disent des hommes graves, qui, d'un point de doctrine ou d'un fait contesté, se font une querelle personnelle.

(*) Les jésuites, et les jansénistes.

Ces ouvrages ont cela de particulier, qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps, ni le profond oubli où ils tombent, lorsque le feu et la division venant à s'éteindre, ils deviennent des almanachs de l'autre année.

La gloire ou le mérite de certains hommes est de bien écrire; et de quelques autres de n'écrire point.

L'on écrit (*) réguliérement depuis vingt années: l'on est esclave de la construction: l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoué le joug du latinisme, et réduit le style à la phrase purement françoise: l'on a presque retrouvé le nombre que Malherbe et Balzac avoient les premiers rencontré, et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre. L'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable: cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

Il y a des artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'art et la science qu'ils professent: ils lui rendent avec avantage par le génie et par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle et de ses principes: ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des règles, si elles ne les conduisent pas au grand et au sublime: ils marchent seuls et sans

(*) Le père Bouhours et le père Bourdaloue, tous deux jésuites.

compagnie, mais ils vont fort haut et pénètrent fort loin, toujours sûrs et confirmés par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irrégularité. Les esprits justes, doux, modérés, non-seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point, et voudroient encore moins les imiter. Ils demeurent tranquilles dans l'étendue de leur sphère, vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité et de leurs lumières; ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au-delà : ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, et exceller dans le médiocre.

Il y a des esprits (*), si je l'ose dire, inférieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre, ou le magasin de toutes les productions des autres génies. Ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs: ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé; et comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, et qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses: ils n'ont rien d'original et qui soit à eux : ils ne savent que ce qu'ils ont appris; et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agré-

(*) Ménage.

ment et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnoie qui n'a point de cours. On est tout à la fois étonné de leur lecture et ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les savans, et que les sages renvoient au pédantisme.

La critique souvent n'est pas une science : c'est un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie. Si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture, et qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt et les lecteurs et l'écrivain.

Je conseille (*) à un auteur né copiste, et qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination, ou même de l'érudition : s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche et il se fait lire. Il doit au contraire éviter comme un écueil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes et les figures, et qui tirent, pour ainsi dire, de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le

(*) L'abbé de Villiers, qui a été autrefois jésuite.

papier : dangereux modèles et tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas, et dans le ridicule ceux qui s'ingèrent de les suivre. En effet, je rirois d'un homme qui voudroit sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage.

Un homme né chrétien (1) et françois se trouve contraint dans la satyre : les grands sujets lui sont défendus, il les entame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style.

Il faut éviter le style (2) vain et puérile, de peur de rassembler à Dorillas et Handburg (3). L'on peut au contraire en une sorte d'écrits hasarder de certaines expressions, user de termes transposés et qui peignent vivement ; et plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.

(1) Le Noble, natif de Troyes ; ci-devant procureur général au parlement de Metz, qui a fait quantité d'ouvrages d'esprit et d'érudition, entre autres, l'*esprit de Gerson*, qui a été mis à l'Index à Rome. Il a été détenu plusieurs années en prison, d'où il est enfin sorti, après avoir fait amende honorable.

(2) Varillas et Maimbourg.

(3) Le P. Maimbourg, dit madame de Sévigné, *lett. 116, a ramassé le délicat des mauvaises ruelles.* Ce jugement s'accorde fort bien avec celui que la Bruyère fait ici du style de Handburg.

Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle, songe plus à sa personne qu'à ses écrits. Il faut toujours tendre à la perfection; et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point: c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres. Mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, et d'une manière qui plaise et qui instruise.

Horace ou Despréaux l'a dit avant vous, je le crois sur votre parole, mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi?

CHAPITRE II.

DU MÉRITE PERSONNEL.

Qui peut, avec les plus rares talens et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

De bien des gens il n'y a que le nom qui vale quelque chose. Quand vous les voyez de fort près, c'est moins que rien : de loin ils imposent.

Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de différens emplois, chacun selon son génie et sa profession font bien, je me hasarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connues ou inconnues, que l'on n'emploie pas, qui feroient très-bien; et je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succès de certaines gens que le hasard seul a placés, et de qui jusques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables, et qui avoient de très-beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé? Combien vivent encore dont on ne parle point et dont on ne parlera jamais?

Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui

n'a que beaucoup de mérite pour toute recommandation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en crédit !

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre.

Les hommes sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir le loisir de pénétrer ou de discerner les autres : de-là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie l'on peut être long-temps ignoré.

Le génie et les grands talens manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auroient fait.

Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres, et le mettent à quelque usage.

Il y a plus d'outils que d'ouvriers, et de ces derniers plus de mauvais que d'excellens : que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot, et qui prend sa scie pour raboter ?

Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'achève que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

Que faire d'Egésippe qui demande un emploi ? Le mettra-t-on dans les finances, ou dans les

troupes ? Cela est indifférent, et il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide, car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. Il est propre à tout, disent ses amis, ce qui signifie toujours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement dans un âge plus avancé qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la république soit engagée à les placer, ou à les secourir; et ils profitent rarement de cette leçon très-importante, que les hommes devroient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études et par leur travail, que la république elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumières; qu'ils fussent comme une pièce nécessaire à tout son édifice; et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi : le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soi seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable et d'une

ressource infinie dans la pratique, utile aux foibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos: pernicieuse pour les grands, qui diminueroit leur cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves; qui feroit tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, et les réduiroit presque à leurs entremets et à leurs équipages; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre et à ne pas donner; qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vue et à anéantir le mérite quand il leur arrive de le discerner; qui banniroit des cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flatterie, la fourberie; qui feroit d'une cour orageuse, pleine de mouvemens et d'intrigues, comme une pièce comique ou même tragique, dont les sages ne seroient que les spectateurs; qui remettroit de la dignité dans les différentes conditions des hommes, et de la sérénité sur leur visage; qui étendroit leur liberté; qui réveilleroit en eux avec les talens naturels l'habitude du travail et de l'exercice; qui les exciteroit à l'émulation, au desir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui, au lieu de courtisans vils, inquiets, inutiles, souvent onéreux à la république, en feroit ou de sages économes, ou d'excellens pères de famille, ou des juges intègres,

ou de grands capitaines, ou des orateurs, ou des philosophes; et qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvénient, que celui peut-être de laisser à leurs héritiers moins de trésors que de bons exemples.

Il faut en France beaucoup de fermeté, et une grande étendue d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soi, et à ne rien faire. Personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fond pour remplir le vuide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom; et que méditer, parler, lire, et être tranquille s'appellât travailler.

Un homme de mérite, et qui est en place, n'est jamais incommode par sa vanité; il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, et dont il se croit digne: plus capable d'inquiétude que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne pense qu'à soi-même.

Il coûte à un homme de mérite de faire assidument sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire. Il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs

yeux, et leur montre son visage. Il est plus proche de se persuader qu'il les importune; et il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage et de son devoir pour se résoudre à se montrer. Celui au contraire qui a bonne opinion de soi, et que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir; et il fait sa cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les grands dont il est vu pensent autrement de sa personne, qu'il fait lui-même.

Un honnête homme se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnoissance qui lui manquent quelquefois.

Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales, je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à-peu-près comme le couvreur songe à couvrir : ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ni ne sont détournés par le péril; la mort pour eux est un inconvénient dans le métier, et jamais un obstacle. Le premier aussi n'est guère plus vain d'avoir paru à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles, ou sur la pointe d'un clocher. Ils ne sont tous deux appliqués qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de lui qu'il a bien fait.

La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour eux et sur leur mesure : mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté négligée, mais plus piquante.

Certains hommes contens d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant oui dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contrefont les simples et les naturels ; semblables à ces gens d'une taille médiocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

Votre fils est bègue (1), ne le faites pas monter sur la tribune. Votre fille est née pour le monde, ne l'enfermez pas parmi les Vestales. Xantus (2), votre affranchi, est foible et timide, ne différez pas, retirez-le des légions et de la milice. Je veux l'avancer, dites-vous : comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres et de possessions,

(1) De Harlay, avocat-général, fils de M. le premier président : madame de Harlay, fille de M. le premier président, religieuse à sainte-Elisabeth, où elle a été mise à cause de l'habitude qu'elle avoit avec du Mesnil, musicien de l'opéra.

(2) De Courtenvaux, fils de M. de Louvois.

servez-vous du temps, nous vivons dans un siècle où elles lui feront plus d'honneur que la vertu. Il m'en coûteroit trop, ajoutez-vous : parlez-vous sérieusement, Crassus (1) ? Songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir Xantus que vous aimez, et pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre ?

Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune ; et quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrace, il faut les cultiver hardiment et avec confiance jusques dans leur plus grande prospérité.

S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu ?

S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

Il apparoît (2) de temps en temps sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, et dont les qualités éminentes jettent un éclat prodigieux. Semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on

(1) Louvois et ses enfans.

(2) Le cardinal de Richelieu.

sait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ni aïeuls ni descendans, ils composent seuls toute leur race.

Le bon esprit nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire; et s'il y a du péril, avec péril : il inspire le courage, ou il y supplée.

Quand on excelle dans son art, et qu'on lui donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque manière; et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé. V** (1) est un peintre, C** un musicien, et l'auteur de Pyrame est un poëte : mais Mignard est Mignard, Lully est Lully, et Corneille est Corneille.

Un homme libre, et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au-dessus de sa fortune, se mêler dans le monde, et aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela est moins facile à celui qui est engagé : il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

Après le mérite personnel (2), il faut l'avouer, ce sont les éminentes dignités et les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction et plus d'éclat; et qui ne sait être un Erasme doit penser à

(1) Pradon; Vignon, peintre; Colasse, musicien, qui battoit la mesure sous Lulli, et a composé des opéras.

(2) L'archevêque de Reims, frère de M. de Louvois, élu proviseur de Sorbonne après la mort de M. de Harlay, archevêque de Paris.

être Evêque. Quelques-uns (1), pour étendre leur renommée, entassent sur leurs personnes des pairies, des colliers d'ordre, des primaties, la pourpre, et ils auroient besoin d'une tiare : mais quel besoin a Benigne (2) d'être cardinal ?

L'or éclate, dites-vous, sur les habits de Philémon (3) : il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce ? Mais la broderie et les ornemens y ajoutent encore la magnificence, je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre : la garde de son épée est un onyx (4); il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait : il ne lui manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soi autant pour la vanité que pour l'usage; et il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses :

(1) De Harlay, archevêque de Paris.

(2) Benigne Bossuet, évêque de Meaux.

(3) Le comte d'Aubigni, frère de madame de Maintenon, ou mylord Strafort, anglois d'une grande dépense, mais très-pauvre d'esprit, et qui a toujours un magnifique équipage.

(4) Agathe.

envoyez-moi cet habit et ces bijoux de Philemon, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'est qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut (1) quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent.

Un homme à la cour (2), et souvent à la ville, qui a un long manteau de soie ou de drap de Hollande, une ceinture large et placée haut sur l'estomac, le soulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangés et le teint vermeil, qui avec cela se souvient de quelques distinctions métaphysiques, explique ce que c'est que la lumière de gloire, et sait précisément comment l'on voit

(1) M. de Mennevillette, qui a été receveur général du clergé, où il a gagné son bien. Il a fait son fils président à mortier, qui a épousé madame de Harlay, petite-fille de Boucherat, chancelier. Sa fille a épousé le comte de Tonnerre.

(2) L'abbé Boileau, fameux prédicateur.

Dieu; cela s'appelle un docteur. Une personne humble (1) qui est ensevelie dans le cabinet, qui a médité, cherché, consulté, confronté, lu ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

Chez nous le soldat est brave; et l'homme de robe est savant : nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave; et le soldat étoit savant : un Romain étoit tout ensemble et le soldat et l'homme de robe.

Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre; et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre mis ensemble ne pèsent pas un homme de bien.

Dans la guerre la distinction entre le héros et le grand homme est délicate : toutes les vertus militaires font l'un et l'autre. Il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrépide; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité et par une longue expérience. Peut-être qu'Alexandre n'étoit qu'un héros, et que César étoit un grand homme.

Æmile (2) étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de médi-

(1) Le P. Mabillon, bénédictin, auteur de plusieurs beaux ouvrages.

(2) Le grand Condé.

tation et d'exercice. Il n'a eu dans ses premières années qu'à remplir des talens qui étoient naturels, et qu'à se livrer à son génie. Il a fait, il a agi avant que de savoir, ou plutôt il a su ce qu'il n'avoit jamais appris : dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires ? Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dès sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées, et celles qui n'étoient pas, sa vertu et son étoile les ont fait naître : admirable même et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il auroit pu faire. On l'a regardé (*) comme un homme incapable de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles; comme une ame du premier ordre, pleine de ressources et de lumières, qui voyoit encore où personne ne voyoit plus; comme celui qui à la tête des légions étoit pour elles un présage de la victoire, et qui valoit seul plusieurs légions; qui étoit grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune lui a été contraire : la levée d'un siège, une retraite l'ont plus annobli que ses triomphes; l'on ne met qu'après, les batailles gagnées et les villes prises; qui étoit rempli de gloire et de modestie; on lui a entendu dire, *je fuyois*, avec la même grace qu'il disoit, *nous les battîmes*;

(*) Turenne.

un homme dévoué à l'Etat, à sa famille, au chef de sa famille : sincère pour Dieu et pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il lui eût été moins propre et moins familier : un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

Les enfans des Dieux (*), pour ainsi dire, se tirent des règles de la nature, et en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plutôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés et resserrés dans leur petite sphère, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voient l'agréable, ils en excluent le solide : où ils croient découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la réflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de Socrate qu'il ait dansé.

Il n'y a guère d'homme si accompli et si néces-

(*) Le duc de Chartres, ensuite duc d'Orléans, et Régent du royaume, qui a épousé une des filles du Roi et de madame de Montespan.

saire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

Un homme d'esprit et d'un caractère simple et droit peut tomber dans quelque piège, il ne pense pas que personne veuille lui en dresser, et le choisir pour être sa duppe : cette confiance le rend moins précautionné, et les mauvais plaisans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendroient à une seconde charge : il n'est trompé qu'une fois.

J'éviterai avec soin d'offenser personne, si je suis équitable ; mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

Il n'y a rien de si délié, de si simple et de si imperceptible, où il n'entre des manières qui nous décèlent. Un sot n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

Je connois Mopse (*) d'une visite qu'il m'a rendue sans me connoître. Il prie des gens qu'il ne connoît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu : il écrit à des femmes qu'il connoît de vue : il s'insinue dans un cercle de personnes respectables, et qui ne savent quel il est ; et là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, et souvent, et ridiculement. Il

(*) L'abbé de S. Pierre, de l'Académie françoise.

entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ni à soi-même : on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair : il est là précisément celui dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du roi, il grimpe à la chaire du prédicateur, il regarde le monde indifféremment sans embarras, sans pudeur : il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir.

Celse (*) est d'un rang médiocre, mais des grands le souffrent : il n'est pas savant, il a relation avec des savans : il a peu de mérite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup : il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'est un homme né pour des allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission, et en être désavoué, pour reconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue, pour réussir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite, et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès. Il sait les bruits communs,

(*) Le baron de Breteuil qui a été ambassadeur auprès du duc de Mantoue.

les

les historiettes de la ville : il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste : il sait même le secrèt des familles : il entre dans de plus hauts mystères, il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, et pourquoi on rappelle cet autre : il connoît le fond et les causes de la brouillerie des deux frères (*) et de la rupture

(*) Qui arriva entre M. Pelletier et MM. de Louvois et de Seignelai, au sujet de la protection à donner au roi Jacques, que M. de Louvois, piqué secrètement contre lui pour lui avoir refusé sa nomination au chapeau de cardinal pour l'archevêque de Reims son frère, vouloit abandonner, et ne point charger la France de cette guerre qui ne pouvoit être que très-longue et très-onéreuse. M. de Seignelai, au contraire, soutenoit que le Roi ne pouvoit se dispenser de cette protection qui lui étoit glorieuse et nécessaire : et le Roi approuva cet avis, que M. de Louvois combattoit. Cependant on envoya en Irlande peu de troupes pour le rétablissement de ce Prince, et M. de Cavois pour y passer avec elles : mais ne s'y étant pas trouvé le plus fort, il ne put empêcher que le prince d'Orange ne passât la Boyne, où il y eut un grand combat le 10 juillet 1690, dans lequel le roi Jacques ayant été abandonné par les Anglois et Irlandois, fut obligé de se sauver à Dublin, et de repasser en France. Ce fut dans ce combat que le maréchal de Schomberg fut tué d'un coup de sabre et de pistolet, que deux François, gardes du roi Jacques, qui passèrent exprès les rangs pour l'attaquer, lui donnèrent, lesquels furent tués sur le champ. Le prince d'Orange fut si surpris de cette mort, que la

des deux ministres : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence ? n'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne seroit pas longue ? n'étoit-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites ? n'entra-t-il pas dans une espèce de négociation ? le voulut-on croire ? fut-il écouté ? à qui parlez-vous de ces choses ? qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de cour ? et si cela n'étoit pas ainsi, s'il ne l'avoit du moins ou rêvé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire ? auroit-il l'air important et mystérieux d'un homme revêtu d'une ambassade ?

Ménippe (*) est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui : il ne parle pas, il ne sent pas, il répète des sentimens et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient

tête lui en tourna, et qu'il devint invisible quelques jours, ce qui donna lieu au bruit qui courut de sa mort, dont la nouvelle répandue en France causa pendant trois jours des joies extravagantes, et qui à peine cessèrent par les nouvelles du rétablissement de sa santé et du siége de Limmeric, où il se trouva en personne. Depuis ce temps-là, le roi Jacques n'a pu se rétablir. Il est mort à S. Germain-en-Laie, le 16 septembre 1701.

(*) Le maréchal de Villeroi.

de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnoit, et montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque ; et incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, est tout ce que les hommes en sauroient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à desirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient, et il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans replique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jetter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non ; et pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler.

Celui qui logé chez soi dans un palais avec deux appartemens pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi

par modestie. Cet autre, qui pour conserver une taille fine s'abstient de vin, et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre, ni tempérant: et d'un troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection.

La fausse grandeur (1) est farouche et inaccessible: comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur (2) est libre, douce, familière, populaire. Elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près: plus on la connoît, plus on l'admire. Elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel. Elle s'abandonne quelquefois; se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre, et de les faire valoir: elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec

(1) Le maréchal de Villeroi.

(2) De Turenne, maréchal de France, enterré à S. Denis, et tué en Allemagne d'un coup de canon, le 27 juillet 1674.

liberté et avec retenue. Son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paroissent grands et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même : il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur. Il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses desirs : il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure et toute simple : mais les hommes ne l'accordent guère ; et il s'en passe.

Celui-là est bon qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très-bon : s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître ; et s'il en meurt, sa vertu ne sauroit aller plus loin, elle est héroïque, elle est parfaite.

CHAPITRE III.

DES FEMMES.

Les hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme, leurs intérêts sont trop différens. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes : mille manières qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie.

Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin ; un esprit éblouissant qui impose, et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste et de la démarche, qui a sa source dans le cœur, et qui est comme une suite de leur haute naissance ; un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie ; qui échappent, et qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

J'ai vu souhaiter d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusques à vingt-deux, et après cet âge de devenir un homme.

Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et

combien il leur seroit utile de s'y abandonner. Elles affoiblissent ces dons du ciel si rares et si fragiles par des manières affectées, et par une mauvaise imitation. Leur son de voix, et leur démarche sont empruntées : elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

Chez les femmes, se parer et se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée : c'est plus aussi que le travestissement et la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer : c'est chercher à imposer aux yeux, et vouloir paroître selon l'extérieur contre la vérité ; c'est une espèce de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement, à-peu-près comme on mesure le poisson entre queue et tête.

Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux et se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la manière de s'embellir, dans le choix des ajustemens et de la parure, suivre leur goût et leur caprice : mais si c'est aux hommes qu'elles desirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix, et je leur prononce, de la part de tous les hommes ou de la plus grande partie, que

le blanc et le rouge les rend affreuses et dégoûtantes, que le rouge seul les vieillit et les déguise; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la céruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche et des boules de cire dans les mâchoires; qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides; et que bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait réservé ce dernier et infaillible moyen de guérir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. Elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes: elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre; elle meurt parée et en rubans de couleur.

Lise (*) entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque de se piquer de jeunesse et de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. Lise les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois et ne la vieillissent point. Elle le croit ainsi : et pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que Clarice en effet avec ses mouches et son rouge est ridicule.

Les femmes se préparent pour leurs amans, si elles les attendent ; mais si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent, elles ne se voient plus. Elles ont plus de loisir avec les indifférens, elles sentent le désordre où elles sont, s'ajustent en leur présence, ou disparoissent un moment, et reviennent parées.

Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles ; et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion.

L'on peut être touché de certaines beautés si

(*) La présidente d'Osambray, femme de M. de Bocquemart, président en la seconde des enquêtes du palais.

parfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir et à leur parler.

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, et qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites : il n'échappe presque rien aux hommes ; leurs caresses sont volontaires ; ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, et persuadent moins.

Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté pour être son contre-poison, et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans ce remède.

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette : celle qui a plusieurs galans croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

Un ancien galant tient à si peu de chose qu'il

cède à un nouveau mari ; et celui-ci dure si peu, qu'un nouveau galant qui survient lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival, selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant auprès d'une femme qui l'attache, que le nom de mari : c'est beaucoup ; et il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie. Un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galant. L'homme coquet et la femme galante vont assez de pair.

Il y a peu de galanteries secrètes : bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amans.

Une femme galante veut qu'on l'aime : il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle. Celle-là cherche à engager, celle-ci se contente de plaire. La première passe successivement d'un engagement à un autre, la seconde à plusieurs amusemens tout à la fois. Ce qui domine dans l'une c'est la passion et le plaisir ; et dans l'autre, c'est la vanité et la légéreté. La galanterie est un foible du cœur ou peut-être un vice de la complexion : la coquetterie est un déréglement de l'esprit. La femme galante se fait craindre, et la

coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caractères de quoi en faire un troisième, le pire de tous.

Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute; qui se la reproche à elle-même; dont le cœur combat la raison; qui veut guérir, qui ne guérira point, ou bien tard.

Une femme inconstante est celle qui n'aime plus: une légère celle qui déjà en aime un autre: une volage celle qui ne sait si elle aime et ce qu'elle aime: une indifférente celle qui n'aime rien.

La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne: c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de mettre en œuvre des sermens et des promesses qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidelle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidelle: s'il la croit fidelle, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guérit de la jalousie.

Quelques femmes ont, dans le cours de leur vie, un double engagement à soutenir, également difficile à rompre et à dissimuler: il ne manque à l'un que le contract, et à l'autre que le cœur.

A juger de cette femme (*) par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté, et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un héros qui doive un jour la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

Il y a des femmes déjà flétries, qui, par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

Le rebut de la cour (*) est reçu à la ville dans une ruelle, où il défait le magistrat même en cravatte et en habit gris, ainsi que le bourgeois en baudrier, les écarte, et devient maître de la place : il est écouté, il est aimé : on ne tient guère plus d'un moment contre une écharpe d'or et une plume blanche, contre un homme qui parle au roi et voit les ministres. Il fait des jaloux et des jalouses, on l'admire, il fait envie ; à quatre lieues de là il fait pitié.

(*) Mlle de Luynes, sœur de M. de Luynes, correcteur des comptes ; belle et bien faite, laquelle s'amouracha d'un nommé Thibert, frère du Notaire, qui étoit petit et bossu, et qui en abusa. Elle a épousé depuis le Tellier, frère de le Tellier, conseiller en la cour des Monnoies.

(*) Le baron d'Aubigné.

Un homme de la ville est pour une femme de province ce qu'est pour une femme de ville un homme de la cour.

A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant; qui parle de soi avec confiance, et des autres avec mépris; impétueux, altier, entreprenant; sans mœurs ni probité; de nul jugement et d'une imagination très-libre, il ne lui manque plus pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits et la taille belle.

Est-ce en vue du secret (1), ou par un goût hypocondre que cette femme aime un valet, cette autre un moine, et Dorine (2), son médecin?

Roscius (3) entre sur la scène de bonne grace; oui, Lélie (4); et j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il joue bien, et de longs rôles, et pour déclamer parfaitement il ne lui manque, comme on le dit, que de parler avec la bouche: mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait, et ce qu'il fait, est-ce la chose la plus noble et la plus honnête que l'on puisse faire? Roscius d'ailleurs ne peut être à vous, il est à

(1) Madame de la Ferrière, femme du maître des requêtes, qui aimoit son laquais.

(2) Mlle Foucaut, fille de M. Foucaut, conseiller aux requêtes du palais, qui aimoit Mercanson son médecin.

(3) Baron, comédien.

(4) La fille du président Brisu.

une autre, et quand cela ne seroit pas ainsi, il est retenu : Claudine (1) attend pour l'avoir qu'il se soit dégoûté de Messaline (2). Prenez Bathylle (3), Lélie : où trouverez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des chevaliers que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'élève si haut en dansant et qui fasse mieux la cabriole ? Voudriez-vous le sauteur Cobus (4) qui, jettant ses pieds en avant, tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre ; ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? Pour Bathylle, dites-vous, la presse y est trop grande ; et il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée. Mais vous avez Dracon (5) le joueur de flûte : nul autre de son métier n'enfle plus décemment ses joues en soufflant dans le hautbois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instrumens qu'il fait parler ; plaisant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfans et aux femmelettes : qui mange et qui boit mieux

(1) La duchesse de Bouillon, ou de la Ferté.

(2) Madame d'Olonne.

(3) Pecourt, danseur de l'opéra. Raillerie sur les dames qui s'amourachent de farceurs.

(4) Le Basque, danseur de l'opéra, ou Beauchamp.

(5) Philibert, joueur de la flûte allemande, dont la femme avoit empoisonné son premier mari, afin de l'épouser ; ce qui ayant été découvert, elle fut pendue et brûlée.

que Dracon en un seul repas ? il enivre toute une compagnie, et il se rend le dernier. Vous soupirez, Lélie ; est-ce que Dracon auroit fait un choix, ou que malheureusement on vous auroit prévenu ? Se seroit-il enfin engagé à Césonie (1) qui l'a tant couru, qui lui a sacrifié une grande foule d'amans, je dirai même toute la fleur des romains, à Césonie qui est d'une famille patricienne, qui est si jeune, si belle et si sérieuse ? Je vous plains, Lélie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics et exposés par leur condition à la vue des autres. Que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? Il reste encore Bronte (2) le questionnaire ; le peuple ne parle que de sa force et de son adresse : c'est un jeune homme qui a les épaules

(1) Mlle de Briou, fille du président en la cour des aides. Elle a épousé le marquis de Costantin, qui ne vécut que trois ans avec elle. Depuis son veuvage, elle s'est absolument déclarée pour Philibert, et a fait sur ce chapitre des extravagances fort grandes. Etant fille, elle étoit fort retirée. Ce fut une demoiselle qu'on lui donna qui lui inspira l'envie de se mettre dans le monde, ce qu'elle fit avec beaucoup d'emportement. Elle fréquentoit souvent Mlle Aubri, à présent madame la marquise de Monpipeau.

(2) Le bourreau.

larges

larges et la taille ramassée, un nègre d'ailleurs, un homme noir.

Pour les femmes du monde, un jardinier est un jardinier, et un maçon est un maçon : pour quelques autres plus retirées un maçon est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

Quelques femmes (1) donnent aux couvens et à leurs amans; galantes et bienfaitrices, elles ont jusques dans l'enceinte de l'autel des tribunes et des oratoires où elles lisent des billets tendres, et où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

Qu'est-ce qu'une femme (2) que l'on dirige? est-ce une femme plus complaisante pour son mari, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille et à ses affaires, plus ardente et plus sincère pour ses amis; qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses intérêts, qui aime moins les commodités de la vie; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfans qui sont déjà riches, mais qui, opulente elle-même et accablée du superflu, leur fournisse le nécessaire, et leur rende au moins la justice qu'elle leur doit; qui soit plus exempte d'amour de soi-

(1) La duchesse d'Aumont, fille de madame la maréchale de la Mothe, et madame la maréchale de la Ferté.

(2) Madame la duchesse.

même et d'éloignement pour les autres ; qui soit plus libre de tous attachemens humains ? Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste, et je vous demande qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? Je vous entends, c'est une femme qui a un directeur.

Si le confesseur et le directeur ne conviennent point sur une règle de conduite, qui sera le tiers qu'une femme prendra pour sur-arbitre ?

Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si unimen qu'elle s'en puisse passer.

Si une femme pouvoit dire à son confesseur avec ses autres foiblesses, celle qu'elle a pour son directeur, et le temps qu'elle perd dans son entretien, peut-être lui seroit-il donné pour pénitence d'y renoncer.

Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessés des femmes : fuyez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.

C'est trop contre un mari d'être coquette et dévote : une femme devroit opter.

J'ai différé à le dire, et j'en ai souffert ; mais enfin il m'échappe, et j'espère même que ma franchise sera utile à celles qui, n'ayant pas assez d'un confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun

discernement dans le choix de leurs directeurs. Je ne sors pas d'admiration et d'étonnement à la vue de certains personnages que je ne nomme point. J'ouvre de fort grands yeux sur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille : je m'informe, on me dit des faits, je les recueille ; et je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diamétralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'expérience des affaires du monde, à la connoissance de l'homme, à la science de la religion et des mœurs, présument que Dieu doive renouveller en nos jours la merveille de l'apostolat, et faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples et petits esprits qu'ils sont, du ministère des ames, celui de tous le plus délicat et le plus sublime : et si au contraire ils se croient nés pour un emploi si relevé, si difficile, et accordé à si peu de personnes, et qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talens naturels et suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre nécessaire pour les réconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carrosse dans une grande ville,

et à faire de délicieuses retraites à la campagne ; à voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'intéresser à sa vie et à sa santé, et à ménager pour les autres et pour soi-même tous les intérêts humains : je vois bien, encore une fois, que cela seul a fait imaginer le spécieux et irréprehensible prétexte du soin des ames, et semé dans le monde cette pépinière intarissable de directeurs.

La dévotion vient (*) à quelques-uns, et surtout aux femmes, comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre. Elles comptoient autrefois une semaine par les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade, ou d'un joli sermon. Elles alloient le lundi perdre leur argent chez Ismène, le mardi leur tems chez Climène, et le mercredi leur réputation chez Célimène : elles savoient dès la veille toute la joie qu'elles devoient avoir le jour d'après et le lendemain : elles jouissoient tout à la fois du plaisir présent et de celui qui ne leur pouvoit manquer : elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour. C'étoit alors leur unique inquiétude et tout le sujet de leurs distractions : et si elles se trouvoient quelquefois à l'opéra, elles y regrettoient la comédie.

(*) La duchesse d'Aumont et la duchesse de Lesdiguières.

Autre tems, autres mœurs : elles outrent l'austérité et la retraite, elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage, et, chose incroyable ! elles parlent peu : elles pensent encore, et assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres. Il y a chez elles une émulation de vertu et de réforme, qui tient quelque chose de la jalousie. Elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie, comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût. Elles se perdoient gaîment par la galanterie, par la bonne chère, et par l'oisiveté ; et elles se perdent tristement par la présomption et par l'envie.

Si j'épouse Hermas, une femme avare, elle ne me ruinera point : si une joueuse, elle pourra s'enrichir : si une savante, elle saura m'instruire : si une prude, elle ne sera point emportée : si une emportée, elle exercera ma patience : si une coquette, elle voudra me plaire : si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer : si une dévote(*), répondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, et qui se trompe elle-même ?

Une femme est aisée à gouverner pourvu que ce soit un homme qui s'en donne la peine. Un

(*) Fausse dévote.

seul même en gouverne plusieurs: il cultive leur esprit et leur mémoire, fixe et détermine leur religion, il entreprend même de régler leur cœur. Elles n'approuvent et ne désapprouvent, ne louent et ne condamnent qu'après avoir consulté ses yeux et son visage. Il est le dépositaire de leurs joies et de leurs chagrins, de leurs desirs, de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs amours: il les fait rompre avec leurs galans: il les brouille et les réconcilie avec leurs maris; et il profite des interrègnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès, et voit leurs juges: il leur donne son médecin, son marchand, ses ouvriers: il s'ingère de les loger, de les meubler, et il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carrosses, dans les rues d'une ville et aux promenades, ainsi que dans leur banc à un sermon, et dans leur loge à la comédie. Il fait avec elles les mêmes visites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages: il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans décheoir de son autorité: un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre lui suffit pour la conserver. Les enfans, les héritiers, la bru, la nièce, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer: il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si nécessaire, meurt sans qu'on le pleure; et dix

femmes dont il étoit le tyran, héritent, par sa mort, de la liberté.

Quelques femmes (*) ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie; et tout ce que chacune a pu gagner par une continuelle affectation, et qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soi: on l'auroit prise pour une vestale.

C'est dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette et bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point; et qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications, on ait recours à une toute autre raison de ce commerce, qu'à celle de la convenance des mœurs.

Un comique outre sur la scène ses personnages: un poëte charge ses descriptions: un peintre qui fait d'après nature, force et exagère une passion, un contraste, des attitudes; et celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs et les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original: de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie qui est vanité; une

(*) La duchesse d'Aumont.

fausse gloire qui est légéreté ; une fausse grandeur qui est petitesse ; une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie.

Une femme prude paie de maintien et de paroles ; une femme sage paie de conduite. Celle-là suit son humeur et sa complexion, celle-ci sa raison et son cœur. L'une est sérieuse et austère, l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit. La première cache des foibles sous de plausibles dehors, la seconde couvre un riche fonds sous un air libre et naturel. La pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur, souvent elle les suppose. La sagesse au contraire pallie les défauts du corps, anoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, et la beauté que plus périlleuse.

Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? par quelles loix, par quels édits, par quels rescrits leur a-t-on défendu d'ouvrir les yeux et de lire, de retenir ce qu'elles ont lu, et d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages ? Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir, ou par la foiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légéreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent et le génie

qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses, ou par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer leur mémoire. Mais à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, aient sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme, elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché; c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre, ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège quoique le mieux instruit du monde.

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire; et si vous me dites qu'une femme sage ne songe guère à être savante, ou qu'une femme savante n'est guère sage, vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts: concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces défauts, plus elles seroient sages; et qu'ainsi une femme sage n'en seroit que

plus propre à devenir savante ; ou qu'une femme savante n'étant telle que parce qu'elle auroit pu vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage.

La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies, quoiqu'elles aient rompu pour des intérêts où nous n'avons nulle part, est un point difficile : il faut choisir souvent entre elles, ou les perdre toutes deux.

Il y a telle femme (*) qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amans que son argent.

Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits.

Les femmes sont extrêmes : elles sont meilleures ou pires que les hommes.

La plupart des femmes n'ont guère de principes, elles se conduisent par le cœur, et dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes ; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

(*) Madame la présidente de Bocquemart, qui a conservé son nom d'Osambray.

Il y a du péril à contrefaire. Lise déjà vieille veut rendre une jeune femme ridicule, et elle-même devient difforme, elle me fait peur. Elle use, pour l'imiter, de grimaces et de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque.

On veut à la ville que bien des idiots et des idiotes aient de l'esprit. On veut à la cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup; et entre les personnes de ce dernier genre une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre : une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour, auquel l'intérêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

Il y a un tems où les filles les plus riches doivent prendre parti. Elles n'en laissent guère échapper les premières occasions sans se préparer un long repentir. Il semble que la réputation des biens diminue en elles avec celle de leur beauté. Tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à lui accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

Combien de filles (*) à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune ?

Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraités, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

La plupart des femmes jugent du mérite et de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles; et n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, et le ton dont elle lui parle : il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école !

Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

(*) Mlles Baré, Bolot et Hamelin.

L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas ; et l'on demande s'il ne lui seroit pas plus aisé d'en imposer à celle dont il est aimé, qu'à celle qui ne l'aime point.

Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console : une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, et demeure long-temps inconsolable.

Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse au contraire dans les femmes vives est le présage de l'amour.

Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse ; et que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre, et celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assurer si elle est aimée.

Glycère (*) n'aime pas les femmes, elle hait leur

(*) Madame de la Ferrière, petite-fille de feu M. le président de Novion.

commerce et leurs visites, se fait celer pour elles, et souvent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est sévère, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié: elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, et semble chercher à s'en défaire. Elle est solitaire et farouche dans sa maison, sa porte est mieux gardée, et sa chambre plus inaccessible que celles de Montoron et d'Hémery. Une seule Corinne y est attendue, y est reçue, et à toutes les heures: on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on lui parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soi-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on lui dit toutes choses et on ne lui apprend rien, elle a la confiance de tous les deux. L'on voit Glycère en partie quarrée au bal, au théâtre, dans les jardins publics, sur le chemin de Venouze (1) où l'on mange les premiers fruits; quelquefois seule en litière sur la route du grand fauxbourg où elle a un verger délicieux, ou à la porte de Canidie (2) qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes noces,

(1) Vincenne.

(2) La Voisin, empoisonneuse, qui a été pendue et brûlée.

qui en dit le temps et les circonstances. Elle paroît ordinairement avec une coëffure plate et négligée, en simple déshabillé, sans corps et avec des mules : elle est belle en cet équipage, et il ne lui manque que de la fraîcheur. On remarque néanmoins sur elle une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari : elle le flatte, elle le caresse, elle invente tous les jours pour lui de nouveaux noms, elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher époux, et elle ne veut pas découcher. Le matin elle se partage entre sa toilette et quelques billets qu'il faut écrire. Un affranchi vient lui parler en secret, c'est Parmenon, qui est favori, qu'elle soutient contre l'antipathie du maître et la jalousie des domestiques. Qui à la vérité fait mieux connoître des intentions, et rapporte mieux une réponse que Parmenon ? Qui parle moins de ce qu'il faut taire ? Qui sait ouvrir une porte secrète avec moins de bruit ? Qui conduit plus adroitement par le petit escalier ? Qui fait mieux sortir par où l'on est entré ?

Je ne comprends pas (*) comment un mari qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, et se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement,

(*) Le président de Bocquemare.

brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

Un mari n'a guère un rival qui ne soit de sa main et comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme. Il le loue devant elle de ses belles dents et de sa belle tête : il agrée ses soins, il reçoit ses visites ; et après ce qui lui vient de son crû, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier et les truffes que cet ami lui envoie. Il donne à souper, et il dit aux convives : goûtez-bien cela, il est de Léandre, et il ne me coûte qu'un grand-merci.

Il y a telle femme (*) qui anéantit ou qui enterre son mari, au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore, ne vit-il plus ? on en doute. Il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soumission. Il ne lui est dû ni douaire ni conventions, mais à cela près, et qu'il n'accouche pas, il est la femme et elle le mari. Ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer, il est vrai seulement qu'ils sont

(*) La présidente d'Osambray.

voisins.

Monsieur paie le rôtisseur et le cuisinier, et c'est toujours chez madame qu'on a soupé. Ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit, ni la table, pas même le nom : ils vivent à la romaine ou à la grecque, chacun a le sien ; et ce n'est qu'avec le temps et après qu'on est initié au jargon d'une ville, qu'on sait enfin que M. B.... est publiquement depuis vingt années le mari de madame L....

Telle autre femme à qui le désordre manque pour mortifier son mari, y revient par sa noblesse et ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son mérite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

Il y a peu de femmes si parfaites, qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme, ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

Les douleurs muettes et stupides sont hors d'usage : on pleure, on récite, on répète, on est si touchée de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

Il y avoit à Smyrne une très-belle fille qu'on appelloit Emire, et qui étoit moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité

de ses mœurs, et sur-tout par l'indifférence qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun péril, et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou pour ses frères. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps; et celles qu'elle avoit vues elle-même, elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune et charmante personne à qui elle devoit cette expérience, la lui avoit rendue si douce, qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, et n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance dont elle étoit si contente. Elle ne parloit que d'Euphrosine, c'étoit le nom de cette fidelle amie; et tout Smyrne ne parloit que d'elle et d'Euphrosine, leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux frères qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étoient éprises : il est vrai qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de Jupiter qui avoit accès dans la maison de son père, à qui elle plut, qui osa le lui déclarer, et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui, se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit

cependant ; et c'étoit jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds ; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de Crète, et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devoit venger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard, qui avoit été si malheureux dans ses amours, s'en étoit guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire : il desira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une physionomie agréable, et qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt ; et comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, et desira qu'il en eût eu davantage. Il la vit seul, parla assez, et avec esprit ; mais comme il la regarda peu, et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût

pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il lui dit qu'elle étoit belle; et Emire si indifférente, devenue jalouse, comprit que Ctésiphon étoit persuadé de ce qu'il disoit, et que non-seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie: elle desira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie, et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne lui connoît plus le mérite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation, elle ne l'aime plus: et ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosine se voient tous les jours, et s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville, et l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend et s'en désespère. Elle ressent tout son amour; elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse: il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil, et ne veut plus manger,

elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe, rougit de son égarement : elle retombe bientôt dans de plus grands ; et n'en rougit plus : elle ne les connoît plus. Alors elle craint les hommes, mais trop tard, c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison lui revient, et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie.

CHAPITRE IV.

DU CŒUR.

Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

L'amitié peut subsister entre des gens de différens sexes, exempte même de toute grossiéreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; et réciproquement un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion ni amitié pure : elle fait une classe à part.

L'amour naît brusquement sans autre réflexion, par tempérament ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu-à-peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main !

Le temps qui fortifie les amitiés, affoiblit l'amour.

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire

a besoin de secours : elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre.

Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié ; et celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

L'amour commence par l'amour, et l'on ne sauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

L'on n'aime bien qu'une seule fois : c'est la première. Les amours qui suivent sont moins involontaires.

L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

L'amour qui croît peu-à-peu et par degrés, ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-

même, à qui ferai-je plus de plaisir ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés?

Les hommes souvent veulent aimer, et ne sauroient y réussir : ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer; et, si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuent bientôt chacun de leur part à s'aimer moins, et ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture, il n'est pas aisé de le décider. Les femmes accusent les hommes d'être volages; et les hommes disent qu'elles sont légères.

Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire par tout son procédé d'une personne ingrate, une très-ingrate.

Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, et qui ait été indifférente; quelques importans services qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

Une grande reconnoissance emporte avec soi beaucoup de goût et d'amitié pour la personne qui nous oblige.

Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes ; mais auprès d'eux, tout est égal.

Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié, que de l'antipathie.

Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de révélation ou de confiance, tout lui est ouvert.

L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soi-même.

Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la première faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bizarre, et sans fondement, qu'on ait une fois appellé jalousie ; cette autre jalousie qui est un

sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'expérience, mériteroit un autre nom.

Le tempérament a beaucoup de part à la jalousie, et elle ne suppose pas toujours une grande passion : c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse : l'on souffre de la jalousie, et l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien, et ne nous épargnent nulles occasions de jalousie, ne mériteroient de nous aucune jalousie, si l'on se régloit plus par leurs sentimens et leur conduite que par son cœur.

Les froideurs et les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes : en amour il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimés.

L'on n'est pas plus maître de toujours aimer, qu'on l'a été de ne pas aimer.

Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre.

Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, et que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre foiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoi toujours pleurer, et toujours aimer.

Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amérement, et l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si foible ou si léger, que l'on se console.

Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdument ; car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

L'on est encore long-temps à se voir par habitude, et à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manières disent qu'on ne s'aime plus.

Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions et les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

L'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

Regretter ce que l'on aime est un bien, en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux, et avoir la générosité de recevoir.

Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à lui donner.

Donner, c'est agir; ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ni céder à l'importunité ou à la nécessité de ceux qui nous demandent.

Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer; ou si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine: il est vrai qu'on est dispensé de donner à ses ennemis; mais ne coûte-t-il rien de s'en venger? ou s'il est doux et naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime? ne seroit-il pas dur et pénible de ne leur en point faire?

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

Je ne sais si un bienfait qui tombe sur un ingrat, et ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, et s'il méritoit plus de reconnoissance.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux; pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi et la dureté pour les autres, n'est qu'un seul et même vice.

Un homme dur au travail et à la peine, inexorable à soi-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

Quelque désagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de notre sujétion: de même la joie que l'on reçoit de l'élévation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au-dessus de nous, ou s'égaler à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soi-même, car l'on veut des dépendans, et qu'il n'en coûte rien: l'on veut aussi le bien de ses amis; et s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouir que l'on commence.

On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services: rien ne coûte qu'à tenir parole.

C'est assez pour soi d'un fidèle ami; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré: on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

Quand on a assez fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne

réussit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourroient avoir rang entre nos amis. On doit faire choix d'amis si sûrs et d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être, ils ne veuillent pas abuser de notre confiance, ni se faire craindre comme nos ennemis.

Il est doux de voir ses amis par goût et par estime ; il est pénible de les cultiver par intérêt, c'est solliciter.

Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plutôt que de ceux de qui l'on espère du bien.

On ne vole point des mêmes ailes pour sa fortune, que l'on fait pour des choses frivoles et de fantaisie. Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices ; et tout au contraire de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup et d'y travailler peu : de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se désespérer s'il ne lui arrive pas; et celui au contraire qui desire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès.

Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment et si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

Les choses les plus souhaitées n'arrivent point; ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le temps, ni dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable; puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un!

On ne pourroit se défendre de quelque joie à voir périr un méchant homme; l'on jouiroit alors du fruit de sa haine, et l'on tireroit de lui tout ce qu'on en peut espérer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas

de nous en réjouir : il meurt trop tôt ou trop tard.

Il est pénible à un homme fier de pardonner à celui qui le surprend en faute, et qui se plaint de lui avec raison : sa fierté ne s'adoucit que lorsqu'il reprend ses avantages, et qu'il met l'autre dans son tort.

Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

Il est également difficile d'étouffer dans les commencemens le sentiment des injures, et de le conserver après un certain nombre d'années.

C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi et que l'on songe à s'en venger, et c'est par paresse que l'on s'appaise et qu'on ne se venge point.

Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup et sans autre préparation dans une affaire importante et qui seroit capitale à lui ou aux siens : il sentiroit d'abord l'empire et l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, et il secoueroit le joug par honte ou par caprice. Il faut tenter auprès de lui les petites choses ; et de là le progrès jusqu'aux plus grandes est immanquable. Tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre

de

de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par lui dicter un testament où il réduit son fils à la légitime.

Pour gouverner quelqu'un long-temps et absolument, il faut avoir la main légère, et ne lui faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au-delà sont intraitables et ne se gouvernent plus : on perd tout-à-coup la route de leur cœur et de leur esprit : ni hauteur, ni souplesse, ni force, ni industrie ne les peuvent dompter, avec cette différence que quelques-uns sont ainsi faits par raison et avec fondement, et quelques autres par tempérament et par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ni la raison ni les bons conseils, et qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernés.

D'autres consentent d'être gouvernés par leurs amis en des choses presque indifférentes, et s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves et de conséquence.

Drance (*) veut passer pour gouverner son

(*) Le comte de Tonnerre, premier gentilhomme de la chambre de feu MONSIEUR, de la maison des comtes de Tonnerre-Clermont. Ils portoient autrefois pour armes un soleil au-dessus d'une montagne. Mais, depuis que l'an 1123, un comte de cette maison rétablit le pape

maître, qui n'en croit rien non plus que le public: parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des temps où il convient le moins, lui parler à l'oreille ou en des termes mystérieux, rire jusqu'à éclater en sa présence, lui couper la

Calixte II sur son trône, ce pape a donné pour armes à cette maison deux clefs d'argent en sautoir, qu'elle porte présentement; et quand un comte de cette maison se trouve à Rome lors de quelque couronnement de pape, au lieu que tout le monde lui va baiser les pieds, lui se met à côté, tire son épée, et dit: *Etsi omnes, ego non.* Ceci est une pure fable. Cette maison est fort ancienne, et ceux qui en sont présentement sont très-fiers, et traitent les autres de petite noblesse et de bourgeoisie. L'évêque de Noyon, qui en est, ayant traité sur ce pied la famille de Harlay de bourgeois, et étant allé pour dîner chez M. le premier président, qui l'avoit su, il le refusa, en lui disant qu'il n'appartenoit pas à un petit bourgeois de traiter un homme de sa qualité; et comme cet évêque lui répondit qu'il avoit renvoyé son carrosse, M. le premier président fit mettre les chevaux au sien, et le renvoya ainsi: dont on a bien ri à la cour. Après la mort de M. de Harlay, archevêque de Paris, il a eu le cordon bleu. Depuis, le clergé l'ayant prié d'en vouloir faire l'oraison funèbre aux grands augustins, où l'on devoit faire un service solemnel, il s'en excusa, disant qu'il trouvoit le sujet trop stérile, dont le roi étant averti, le renvoya dans son diocèse. L'abbé de Tonnerre, de la même maison, a été fait évêque de Langres en 1695. C'est un fort bon sujet qui a beaucoup de bonnes qualités, et qui n'a pas les hauteurs de ses frères.

parole, se mettre entre lui et ceux qui lui parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertés, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner, ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule, et toujours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable, et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument, et toujours : je serois sûr de bien faire sans avoir le soin de délibérer, je jouirois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

Toutes les passions sont menteuses ; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui ne s'en aide.

On ouvre un livre de dévotion, et il touche : on en ouvre un autre qui est galant, et il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, et admet les incompatibles ?

Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses et de leur vanité : tel est

ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vue que de la cacher.

Le cas n'arrive guère où l'on puisse dire, j'étois ambitieux; ou on ne l'est point, ou on l'est toujours : mais le temps vient où l'on avoue que l'on a aimé.

Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent dans une assiette plus tranquille que lorsqu'ils meurent.

Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au-dessus de la raison : son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles et élevées, que nous devons moins à la force de notre esprit, qu'à la bonté de notre naturel.

Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance.

Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

Il y a des lieux que l'on admire; il y en a d'autres qui touchent, et où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentimens.

Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviés, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

Quelques-uns se défendent d'aimer et de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il est naturel de desirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu.

CHAPITRE V.

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA CONVERSATION.

UN caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuie : il fait disparoître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

L'on marche sur les mauvais plaisans, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare : à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir long-temps le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire, se fasse estimer.

Il y a beaucoup d'esprits obscènes, encore plus de médisans ou de satyriques, peu de délicats. Pour badiner avec grace, et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de manières, trop de politesse, et même trop de fécondité ; c'est créer que de railler ainsi, et faire quelque chose de rien.

Si l'on faisoit une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puérile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamneroit peut-être à un silence perpétuel, qui seroit une chose pire

dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits ; permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt des princes, le débit des beaux sentimens, et qui reviennent toujours les mêmes : il faut laisser Aronce (1) parler proverbe, et Mélinde parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies.

L'on voit des gens (2) qui dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison, ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, et peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, et qui devient enfin leur idiôme naturel : ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contens

(1) Perrault.

(2) Contre les précieuses.

d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entiérement dénués ; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; et ce qui est pire, on en souffre.

Que dites-vous ? comment ? je n'y suis pas : vous plairoit-il de recommencer ? j'y suis encore moins : je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous, il fait froid : vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites, il pleut, il neige : vous me trouvez bon visage, et vous desirez de m'en féliciter ; dites, je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant ? Qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de Phœbus, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jetter dans l'étonnement ; une chose vous manque, c'est l'esprit : ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit et vous dis à l'oreille, ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez

point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit, peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, et qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre; on entre impunément et sans crainte de les interrompre: ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle: ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure, ils la tiennent de Zamet, de Ruccelay, ou de Conchini (*), qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteroient de monseigneur s'ils leur parloient: ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits: ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, et pour détourner les applications: vous les priez, vous les pressez inutilement, il y a des choses

(*) Sans dire monsieur.

qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauroient nommer, leur parole y est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mystère, outre que vous leur demandez l'impossible; car sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes.

Arrias (*) a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi, c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du nord, il prend la parole, et l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en savent: il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en étoit originaire: il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses loix et de ses coutumes: il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies: Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur; je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original, je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours,

(*) Robert de Châtillon, fils de Robert, procureur du roi au Châtelet, où il étoit lui-même conseiller. Cette avenure lui est arrivée.

que je connois familiérement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance : il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lorsque l'un des conviés lui dit, c'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade.

Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui nous jettant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses; et une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystère que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

Être infatué de soi, et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu : malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage, combien de jolies phrases lui faudra-t-il essuyer ! combien de ces mots aventuriers qui paroissent subitement, durent un temps, et que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire, et de la dire bien ; elle devient

un roman entre ses mains : il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler longtemps : il tombe ensuite en des parenthèses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, et à lui qui vous parle, et à vous qui le supportez : que seroit-ce de vous, et de lui, si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle, et faire oublier la narration ?

J'entends Théodecte (1) de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il approche, le voilà entré : il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre : il n'est pas moins

(*) Le comte d'Aubigné, frère de madame de Maintenon, gouverneur de Berry, fils de d'Aubigné, qui auroit eu la tête coupée, si, par l'intrigue de la fille du geolier, il ne se fût sauvé de la prison. Il se retira avec elle aux îles de l'Amérique, où il l'épousa. Il eut encore une fille. Après sa mort, sa femme revint en France, et maria sa fille dans la suite à M. Scarron cul de jate, si connu par ses ouvrages comiques, lequel étant mort, elle se trouva sans beaucoup de bien ; mais, s'étant insinuée auprès de madame de Colbert qui avoit le soin de l'éducation des enfans que le Roi avoit eus avec madame de Montespan, elle fut placée chez elle comme gouvernante, où elle s'est fait connoître au Roi, et a fait par ce moyen, à l'âge de 55 ans, la plus haute fortune que femme ait jamais faite. Elle est née en 1631.

redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle : il ne s'appaise et il ne revient de ce grand fracas, que pour bredouiller des vanités et des sottises : il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place, les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois : il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés, il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui : est-ce Eutidème qui donne le repas ? il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer : le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd, et il l'offense : les rieurs sont pour lui, il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparois, incapable de souffrir plus long-temps Théodecte, et ceux qui le souffrent.

Troile est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi et de craindre un vol domestique : il les aide dans

leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions, bientôt il les règle et les maîtrise dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis-je, dont on prévient, dont on devine les décisions: il dit de cet esclave, il faut le punir, et on le fouette; et de cet autre, il faut l'affranchir, et on l'affranchit: l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il est congédié: le maître est heureux, si Troile lui laisse sa femme et ses enfans. Si celui-ci est à table, et qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés qui en mangeoient sans réflexion, le trouvent friand, et ne s'en peuvent rassasier: s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre: tous ont les yeux sur lui, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne: c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers, et qu'il remet ses créanciers: il régente, il domine dans une salle, il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par Troile. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui

lui agrée, il ride son front et il détourne sa vue : si on l'aborde, il ne se lève pas : si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne : si on lui parle, il ne répond point : si l'on continue de parler, il passe dans une autre chambre : si on le suit, il gagne l'escalier, il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit (1) par une fenêtre, plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a ou un visage ou un son de voix qu'il désapprouve ; l'un et l'autre sont agréables en Troile, et il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient, avec le temps, au-dessous de ses soins, comme il est au-dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses méditations et de sa taciturnité pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit : bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentimens, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation, ou qu'il souffre votre complaisance.

(1) Un François qui sait sa langue, et a l'esprit cultivé, n'a pas besoin d'être averti qu'il ne doit pas prendre ceci à la lettre, non plus que mille autres pareilles expressions qu'on rencontre dans cet ouvrage, et dans tous les meilleurs écrits, anciens et modernes, en vers, et en prose.

Il faut laisser parler (1) cet inconnu que le hazard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle, et il ne vous coûtera bientôt pour le connoître que de l'avoir écouté : vous saurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son père, la famille dont est sa mère, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison ; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets, et un carrosse.

Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé : il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit ; ils sont comme paîtris de phrases et de petits tours d'expression, concertés dans leur geste et dans tout leur maintien ; ils sont puristes (2), et ne hasardent pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde ; rien d'heureux ne leur échappe, rien ne coule de source et avec liberté : ils parlent proprement et ennuyeusement.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content

(1) L'abbé de Vassé.

(2) Gens qui affectent une grande pureté de langage.

de

de soi et de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits : elle ne produit souvent que des idées vaines et puériles, qui ne servent point à perfectionner le goût, et à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être un effet de notre jugement.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable, ou qu'elle est miraculeuse.

Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifférentes, par de longs et fastidieux sermens. Un honnête homme qui dit oui et non, mérite d'être cru ;

son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles et lui attire toute sorte de confiance.

Celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres lui arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sauroit empêcher par toute sa modestie, qu'on ne dise de lui ce qu'un malhonnête homme fait dire de soi.

Cléon (1) parle peu obligeamment ou peu juste, l'un ou l'autre; mais il ajoute qu'il est fait ainsi, et qu'il dit ce qu'il pense.

Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos: c'est pêcher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublemens, un homme qui n'a ni rentes ni domicile; en un mot de parler de son bonheur devant des misérables. Cette conversation est trop forte pour eux; et la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

Pour vous, dit Eutiphron (2), vous êtes riche,

(1) Monnerot de Sève.

(2) Du Buisson, intendant des finances.

où vous devez l'être; dix mille livres de rente, et en fonds de terre, cela est beau, cela est doux, et l'on est heureux à moins, pendant que lui qui parle ainsi, a cinquante mille livres de revenu, et croit n'avoir que la moitié de ce qu'il mérite; il vous taxe, il vous apprécie, il fixe votre dépense, et s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, et de celle même où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter. Il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si désobligeantes, le monde est plein d'Eutiphrons.

Quelqu'un suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, et par l'habitude qu'il a à la flatterie et à l'exagération, congratule Théodème (1) sur un discours qu'il n'a point entendu, et dont personne n'a pu encore lui rendre compte, il ne laisse pas de lui parler de son génie, de son geste, et sur-tout de la fidélité de sa mémoire; et il est vrai que Théodème est demeuré court.

L'on voit des gens brusques (2), inquiets, suffisans, qui bien qu'oisifs, et sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient, pour ainsi dire, en peu de paroles, et ne songent qu'à se dégager de vous: on leur parle encore qu'ils

(1) L'abbé de Robbe.

(2) M. de Harlay, premier président.

sont partis et ont disparu. Ils ne sont pas moins impertinens que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer, ils sont peut-être moins incommodes.

Parler et offenser (*) pour de certaines gens est précisément la même chose: ils sont piquans et amers: leur style est mêlé de fiel et d'absynthe, la raillerie, l'injure, l'insulte, leur découlent des lèvres comme leur salive. Il leur seroit inutile d'être nés muets ou stupides. Ce qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davantage que ne fait à quelques autres leur sottise. Ils ne se contentent pas toujours de repliquer avec aigreur, ils attaquent souvent avec insolence: ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les présens, sur les absens, ils heurtent de front et de côté comme des béliers: demande-t-on à des béliers qu'ils n'aient pas de cornes? de même n'espère-t-on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles. Ce que l'on peut faire de mieux d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuir de toute sa force et sans regarder derrière soi.

Il y a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractère avec qui il ne faut jamais se com-

(*) C'est la manière de l'abbé de Rubec, neveu de l'évêque de Tournay.

mettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le moins qu'il est possible, et contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle dont l'un a raison et l'autre ne l'a pas, ce que la plupart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un tempérament qui m'a toujours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant et indispensable de fuir à l'orient, quand le fat est à l'occident, pour éviter de partager avec lui le même tort.

Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier ni saluer avant qu'il me salue, sans m'avilir à ses yeux, et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de lui-même. Montagne diroit (*) : « Je veux avoir mes coudées franches, et être » courtois et affable à mon point, sans remords » ne conséquence. Je ne puis du tout estriver » contre mon penchant, et aller au rebours de » mon naturel, qui m'emmene vers celui que je » trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal, et » qu'il ne m'est point ennemi, j'anticipe son bon » accueil, je le questionne sur sa disposition et » santé, je lui fais offre de mes offices sans tant

(*) Imité de Montagne.

» marchander sur le plus ou sur le moins, ne » être, comme disent aucuns, sur le qui vive : » celui-là me déplaît, qui par la connoissance que » j'ai de ses coutumes et façons d'agir me tire de » liberté et franchise : comment me ressouvenir » tout à propos et d'aussi loin que je vois cet » homme, d'emprunter une contenance grave et » importante, et qui l'avertisse que je crois le » valoir bien et au-delà : pour cela de me ramen- » tevoir de mes bonnes qualités et conditions, et » des siennes mauvaises, puis en faire la compa- » raison : c'est trop de travail pour moi, et ne » suis du tout capable de si roide et si subite atten- » tion ; et quand bien elle m'auroit succédé une » première fois, je ne laisserois pas de fléchir et » me démentir à une seconde tache : je ne puis » me forcer et contraindre pour quelconque à être » fier ».

Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite on peut être insupportable. Les manières que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces et polies, préviennent leurs mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude : elle en donne du moins les apparences, et fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être intérieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage et les coutumes reçues : elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes ni dans les différentes conditions : l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation, et que l'on s'y perfectionne. Il y a des tempéramens qui ne sont susceptibles que de la politesse ; et il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens, ou à une vertu solide. Il est vrai que les manières polies donnent cours au mérite, et le rendent agréable ; et qu'il faut avoir de bien éminentes qualités, pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contens de nous et d'eux-mêmes.

C'est une faute contre la politesse que de louer immodérément en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talens ; comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poëte.

Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présens qu'on leur fait, et dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, et faire selon leur goût : le dernier est préférable.

Il y auroit une espèce de férocité à rejetter indifféremment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincérement des choses louables.

Un homme d'esprit, et qui est né fier, ne perd rien de sa fierté et de sa roideur pour se trouver pauvre : si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus sociable, c'est un peu de prospérité.

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère : il faut dans le commerce des pièces d'or, et de la monnoie.

Vivre avec des gens qui sont brouillés, et dont il faut écouter de part et d'autre les plaintes réciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, et entendre du matin au soir plaider et parler procès.

L'on sait des gens (*) qui avoient coulé leurs

(*) MM. Courtin et de Saint-Romain, intimes amis très-long-temps, et enfin devenus ennemis.

jours dans une union étroite : leurs biens étoient en commun, ils n'avoient qu'une même demeure, ils ne se perdoient pas de vue. Ils se sont apperçus à plus de quatre-vingts ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre, et finir leur société : ils n'avoient plus qu'un jour à vivre, et ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble : ils se sont dépêchés de rompre avant que de mourir, ils n'avoient de fonds pour la complaisance que jusques-là. Ils ont trop vécu pour le bon exemple ; un moment plutôt ils mouroient sociables, et laissoient après eux un rare modèle de la persévérance dans l'amitié.

L'intérieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie, pendant que des dehors contens, paisibles et enjoués nous trompent et nous y font supposer une paix qui n'y est point ; il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez, vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que votre retraite pour recommencer.

Dans la société c'est la raison qui plie la première. Les plus sages sont souvent menés par le plus fou et le plus bizarre ; l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode ; l'on évite de le heurter, tout le monde lui cède : la moindre sérénité qui paroît sur son visage, lui attire des éloges : on lui tient compte de n'être

pas toujours insupportable. Il est craint, ménagé, obéi, quelquefois aimé.

Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux, ou qui en ont encore, et dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte.

Cléante (1) est un très-honnête homme, il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde et la plus raisonnable : chacun de sa part fait tout le plaisir et tout l'agrément des sociétés où il se trouve : l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse : ils se quittent demain, et l'acte de leur séparation est tout dressé chez le notaire. Il y a sans mentir (2) de certains

(1) L'Oiseau, ci-devant receveur à Nantes, qui a épousé Mlle de Soleure de Beausse, assez jolie personne, et séparée d'avec lui.

(2) Il me souvient à ce propos d'un passage de Plutarque très-remarquable, pris de la vie de Paulus Æmilius, que je prendrai la liberté de mettre ici dans les propres termes d'Amyot : « Il y a quelquefois de petites hargnes » et riottes souvent répétées, procédantes de quelques » fâcheuses conditions, ou de quelque assimilitude, ou » incompatibilité de nature, que les étrangers ne con- » noissent pas, lesquelles par succession de temps engen- » drent de si grandes aliénations de volontés entre des » personnes, qu'elles ne peuvent plus vivre ni habiter » ensemble ». Tout cela est dit à l'occasion d'un divorce bizarre en apparence, mais fondé en effet sur de bonnes raisons. Voyez la vie de Paulus Æmilius, ch. 3 de la version d'Amyot, tome II, édit. de BASTIEN.

mérites qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire et les conventions, mais foiblement sur les nourritures : elles dépendent d'une union fragile de la belle-mère et de la bru, et qui périt souvent dans l'année du mariage.

Un beau-père aime son gendre, aime sa bru. Une belle-mère aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est réciproque.

Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfans de son mari : plus elle est folle de son mari, plus elle est marâtre.

Les marâtres font déserter les villes et les bourgades, et ne peuplent pas moins la terre de mendians, de vagabonds, de domestiques et d'esclaves, que la pauvreté.

C** et H** (*) sont voisins de campagne, et

(*) Vedeau de Grammont, conseiller de la cour en la seconde des enquêtes, a eu un très-grand procès avec M. Hervé, qui étoit doyen du parlement, au sujet d'une bêche. Ce procès, commencé pour une bagatelle, a donné lieu à une inscription en faux de titre de noblesse dudit Vedeau, et cette affaire a été si loin qu'il a été dégradé publiquement, sa robe déchirée sur lui ; outre cela, condamné à un bannissement perpétuel, depuis converti à une prison à Pierre-Ancise ; ce qui a ruiné absolument ledit Vedeau qui étoit fort riche. Il avoit épousé Mlle Genou, fille de M. Genou, conseiller en la grand-chambre.

leurs terres sont contiguës : ils habitent une contrée déserte et solitaire ; éloignés des villes et de tout commerce, il sembloit que la fuite d'une entière solitude, ou l'amour de la société eût dû les assujettir à une liaison réciproque ; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, et qui perpétuera leurs haines dans leurs descendans. Jamais des parens, et même des frères ne se sont brouillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre qui la possèdent seuls, et qui la partagent toute entre eux deux ; je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

Il est souvent plus court et plus utile de quadrer aux autres, que de faire que les autres s'ajustent à nous.

J'approche d'une petite ville (*), et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte, une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie : elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours et ses clochers : elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis :

(*) La ville de Richelieu.

quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.

Il y a une chose qu'on n'a point vue sous le ciel, et que selon toutes les apparences on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis ; où les familles sont unies, et où les cousins se voient avec confiance ; où un mariage n'engendre point une guerre civile ; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande, l'encens et le pain béni, par les processions et par les obsèques ; d'où l'on a banni les caquets, le mensonge et la médisance ; où l'on voit parler ensemble le bailli et le président, les élus et les assesseurs ; où le doyen vit bien avec ses chanoines, où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains, et où ceux-ci souffrent les chantres.

Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise : il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

On ne prime point avec les grands, ils se défendent par leur grandeur ; ni avec les petits, ils vous repoussent par le qui vive.

Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement; si l'on vouloit être estimé, il faudroit vivre avec des personnes estimables.

Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres, qui le met à couvert de la répartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés, ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots: ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

Vous le croyez votre duppe: s'il feint de l'être, qui est plus duppe de lui ou de vous?

Si vous observez avec soin, qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contens de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux même dont personne n'est content.

Le dédain et le rengorgement dans la société attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, et par quelque différence d'opinions sur

les sciences: par-là ou l'on s'affermit dans ses sentimens, ou l'on s'exerce et l'on s'instruit par la dispute.

L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

Combien de belles et inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille : les choses de dehors qu'on appelle les événemens, sont quelquefois plus fortes que la raison et que la nature. Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre : harangues froides et qui réduisent à l'impossible. Êtes-vous raisonnable de vous tant inquiéter? N'est-ce pas dire, êtes-vous fou d'être malheureux ?

Le conseil si nécessaire pour les affaires, est quelquefois dans la société nuisible à qui le donne, et inutile à celui à qui il est donné : sur les mœurs vous faites remarquer des défauts, ou que l'on n'avoue pas, ou que l'on estime des vertus : sur les ouvrages vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur auteur, où il se complaît davantage, où il croit s'être surpassé lui-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendu ni meilleurs, ni plus habiles.

L'on a vu il n'y a pas long-temps un cercle de personnes (*) des deux sexes, liées ensemble par

(*) Les précieuses.

la conversation et par un commerce d'esprit : ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible : une chose dite entre eux peu clairement en entraînoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissoit par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils appelloient délicatesse, sentimens, tour, et finesse d'expression, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus, et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit pour fournir à ces entretiens ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il falloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part.

Je le sais, Théobalde (*), vous êtes vieilli : mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baissé, que vous n'êtes plus poëte, ni bel esprit, que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage, que méchant auteur, que vous n'avez plus rien de naïf et de délicat dans la conversation ? Votre air libre et présomptueux me rassure et me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais, et peut-être meilleur : car si à votre âge vous êtes si impétueux, quel nom, Théobalde, falloit-il vous donner dans votre jeunesse, et

(*) Boursault.

lorsque

lorsque vous étiez la *coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juroient que par vous et sur votre parole, qui disoient, *cela est délicieux: qu'a-t-il dit?*

L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention: tout occupé du desir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autrui; l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sortes de conversations et les écrire, feroit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

Il a régné pendant quelque temps une sorte de conversation fade et puérile, qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient relation au cœur, et à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques romans les avoit introduites parmi les plus honnêtes gens de la ville et de la cour: ils s'en sont défaits, et la bourgeoisie les a reçues avec les équivoques.

Quelques femmes de la ville ont la délicatesse de ne pas savoir, ou de n'oser dire le nom des rues, des places et de quelques endroits publics, qu'elles ne croient pas assez nobles pour être

connus. Elles disent le Louvre, la Place royale; mais elles usent de tours et de phrases plutôt que de prononcer de certains noms; et s'ils leur échappent, c'est du moins avec quelque altération du mot, et après quelques façons qui les rassurent: en cela moins naturelles que les femmes de la cour, qui, ayant besoin dans le discours des halles, du châtelet, ou de choses semblables, disent les halles, le châtelet.

Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, et si l'on affecte de les corrompre en le prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

L'on dit par belle humeur, et dans la liberté de la conversation de ces choses froides, qu'à la vérité l'on donne pour telles, et que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles sont extrêmement mauvaises. Cette manière basse de plaisanter a passé du peuple, à qui elle appartient, jusques dans une grande partie de la jeunesse de la cour qu'elle a déjà infectée. Il est vrai qu'il y entre trop de fadeur et de grossiéreté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, et qu'elle fasse de plus grands progrès dans un pays qui est le centre du bon goût et de la politesse: l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent; car bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place

dans leur esprit et dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

Entre dire de mauvaises choses ou en dire de bonnes que tout le monde sait, et les donner pour nouvelles, je n'ai pas à choisir.

Lucain a dit une jolie chose: il y a un bon mot de Claudien: il y a cet endroit de Senèque: et là-dessus une longue suite de latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas, qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens et de l'esprit: car ou l'on se passeroit des anciens, ou après les avoir lus avec soin, l'on sauroit encore choisir les meilleurs, et les citer à propos.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie: il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême: ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre, il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini: combats, sièges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géans, il en raconte le progrès et les moindres détails, rien ne lui échappe. Il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien: il connoît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles: il ne le verra point: il a presque vu la tour de Babel: il en compte les degrés, il sait combien d'archi-

tectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit (*) Henri IV, fils d'Henri III? Il néglige du moins de rien connoître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière: quelles minuties, dit-il! pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié: mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, étoit valétudinaire, et qu'il tenoit cette complexion de son aïeul Alipharmutosis. Que ne sait-il point? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Sémiramis, ou selon quelques-uns, Sérimaris, parloit comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguoit pas à la parole; si c'étoit parce que la mère avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère; il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot étoit gaucher, et Sésostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appellé Longuemain, parce que les bras lui tomboient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il

(*) Henri le Grand.

avoit une main plus longue que l'autre : et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Eschine foulon, et Cydias (*) bel-esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un attelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous sauroit rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à Trosichée qui l'a engagé à faire une élégie : une idylle est sur le métier, c'est pour Crantor qui le presse et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation ou sur une absence, il les entreprendra, prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long-temps à un certain monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquise conversation ; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de

(*) Perrault, de l'académie, qui a fait le poëme des Arts. Il s'étoit opposé à la Bruyère pour être reçu académicien ; ce qui fait qu'il le drappe par-tout où il le rencontre.

luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnemens sophistiques. Différent de ceux qui, convenant de principes, et connoissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire; *il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites, ou je ne saurois être de votre opinion;* ou bien, *ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre; mais.... il y a trois choses*, ajoute-t-il, *à considérer.....* et il en ajoute une quatrième: fade discoureur qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions; car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule, il évite uniquement de donner dans le sens des autres, et d'être de l'avis de quelqu'un: aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans replique. Cydias

s'égale à Lucien et à Senèque (*), se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poëtes modernes: il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est en un mot un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'apperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique. Celui qui ne sait rien, croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre lui-même; celui qui sait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifféremment.

Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement, elles se gâtent par l'emphase; il faut dire noblement les plus petites, elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière.

Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

(*) Philosophe, et poëte tragique.

Il n'y a guère qu'une naissance honnête, ou qu'une bonne éducation, qui rende les hommes capables de secret.

Toute confiance est dangereuse si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

Des gens vous promettent le secret, et ils le révèlent eux-mêmes, et à leur insu : ils ne remuent pas les lèvres et on les entend : on lit sur leur front et dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparens : d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même : enfin quelques-uns méprisent votre secret, de quelque conséquence qu'il puisse être : *c'est un mystère, un tel m'en a fait part, et m'a défendu de le dire*, et ils le disent.

Toute révélation d'un secret est la faute de celui qui l'a confié.

Nicandre s'entretient avec Elise de la manière douce et complaisante dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort : il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfans, et il le répète : il

parle des maisons qu'il a à la ville, et bientôt d'une terre qu'il a à la campagne: il calcule le revenu qu'elle lui rapporte, il fait le plan des bâtimens, en décrit la situation, exagère la commodité des appartemens, ainsi que la richesse et la propreté des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chère, les équipages: il se plaint que sa femme n'aimoit point assez le jeu et la société. Vous êtes si riche, lui disoit l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge? pourquoi ne pas faire cette acquisition qui étendroit votre domaine?

On me croit, ajoute-t-il, plus de bien que je n'en possède. Il n'oublie pas son extraction et ses alliances: *M. le surintendant qui est mon cousin, madame la chancelière qui est ma parente:* voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches, et de ceux même qui sont ses héritiers: ai-je tort, dit-il à Elise? ai-je grand sujet de leur vouloir du bien? et il l'en fait juge. Il insinue ensuite qu'il a une santé foible et languissante; il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant: on annonce, au moment qu'il parle, un cavalier, qui de sa seule présence démonte la batterie de

l'homme de ville : il se lève déconcerté et chagrin, et va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

Le sage quelquefois évite le monde, de peur d'être ennuyé.

CHAPITRE VI.

DES BIENS DE FORTUNE.

UN homme fort riche (*) peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcoves, jouir d'un palais à la campagne, et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un duc dans sa famille, et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort. Mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contens.

Une grande naissance ou une grande fortune annonce le mérite et le fait plutôt remarquer.

Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition, est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de lui trouver un mérite qu'il n'a jamais eu, et aussi grand qu'il croit l'avoir.

A mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, et qui y étoit sans que personne s'en apperçût.

Si l'on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pièces de monnoie met entre les hommes ?

(*) De Louvois ou Fremont.

Ce plus ou ce moins détermine à l'épée, à la robe, ou à l'église : il n'y a presque point d'autre vocation.

Deux marchands (1) étoient voisins et faisoient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute différente. Ils avoient chacun une fille unique : elles ont été nourries ensemble, et ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge et une même condition : l'une des deux pour se tirer d'une extrême misère cherche à se placer, elle entre au service d'une fort grande dame et l'une des premières de la cour, chez sa compagne.

Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui, c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru : s'il réussit, ils lui demandent sa fille.

Quelques-uns (2) ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre, et fort différent, le reste de leur vie.

Un homme est laid (3), de petite taille, et a peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille, il a cinquante mille livres de rente : cela le concerne tout seul,

(1) Un marchand à Paris qui avoit pour enseigne *les Rats* (je crois qu'il se nommoit *Brillon*), qui a marié sa fille à M. d'Armenonville.

(2) Les partisans.

(3) Le duc de Ventadour.

et il ne m'en sera ni pis ni mieux : si je commence à le regarder avec d'autres yeux, et si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise !

Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule : les rieurs sont de son côté.

N** avec un portier rustre (1), farouche, tirant sur le suisse, avec un vestibule et une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un et se morfondre : qu'il paroisse enfin avec une mine grave et une démarche mesurée, qu'il écoute un peu et ne reconduise point, quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de lui-même quelque chose qui approche de la considération.

Je vais, Clitiphon (2), à votre porte, le besoin

(1) De S. Pouanges.

(2) Le Camus, le lieutenant-civil, le premier président de la cour des aides, le cardinal le Camus, et le Camus, maître des comptes, sont petits-fils de Nicolas le Camus, marchand dans la rue S. Denis, qui avoit pour enseigne *le Pélican*, que ces messieurs ont pris pour leurs armes ; ce qui a fait dire à M. le Noble dans sa comédie du Fourbe :

Va-t-on chercher si loin d'où les gens sont venus ?
Et ne voyons-nous pas les fils du vieux Camus,
Etaler à nos yeux sur un char magnifique
L'enseigne que leur père avoit à sa boutique ?
S'informer tant qui fut leur aïeul grand Colas, &c.

que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plût aux dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière : je reviens avant le tems qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? Vous enfilez quelques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez ; je n'avois qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui ou non. Voulez-vous être rare ? rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davan-

Ce Nicolas le Camus avoit été garçon de boutique. Après la mort du maître, il épousa la veuve, et continua le commerce. Cette veuve morte, il épousa une Colbert de Troye, grande tante de M. Colbert, contrôleur-général. Ce second mariage ne lui fut pas heureux ; il fit banqueroute, et se retira en Italie, où il se fit commissaire des marchands François, dans lequel poste il amassa du bien. Pendant son séjour en Italie, il s'appliqua aussi à l'architecture, où il réussit beaucoup, ensorte que de retour en France avec sa famille, il s'y adonna, et fut un des principaux entrepreneurs de la place royale où il s'enrichit. Il se fit secrétaire du Roi ; et le Roi, pour le récompenser du succès de cette entreprise, lui accorda de porter une fleur de lys dans ses armes.

tage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices! venez dans la solitude de mon cabinet, le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour! Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter: j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connoissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes: mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à moi sans me faire avertir: vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger: parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne sauroit apprivoiser, on ne le voit dans sa loge qu'avec peine, que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres au contraire est trivial comme une borne au coin des places; il est vu de tous, et à toute

heure, et en tous états, à table, au lit, nud, habillé, sain ou malade : il ne peut être important, et il ne le veut point être.

N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onéreux, et qui ne nous accommoderoit point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir : cela est trop cher ; et il n'y a rien à gagner à un tel marché.

Les partisans nous font sentir toutes les passions l'une après l'autre. L'on commence par le mépris à cause de leur obscurité. On les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, et on les respecte. L'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

Sosie (1) de la livrée a passé par une petite recette à une sous-ferme ; et par les concussions, la violence et l'abus qu'il a fait de ses pouvoirs, il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade : devenu noble par une charge, il ne lui manquoit que d'être homme de bien : une place de marguillier a fait ce prodige.

Arfure (2) cheminoit seule et à pied vers le

(1) Delpêche, ou Berier, fermier-général et économe de l'abbaye de S. Denis. Il a fait son fils conseiller de la cour, et un autre avocat-général en la cour des aides, qui est Delpêche.

(2) Madame Belisany, ou de Courchamp.

grand

grand portique de Saint **, entendoit de loin le sermon d'un carme ou d'un docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement, et dont elle perdoit bien des paroles. Sa vertu étoit obscure, et sa dévotion connue comme sa personne. Son mari est entré dans le *huitième denier;* quelle monstrueuse fortune en moins de six années! Elle n'arrive à l'église que dans un char, on lui porte une lourde queue, l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place, elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ni le moindre geste : il y a une brigue entre les prêtres pour la confesser, tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte.

L'on porte Crésus (1) au cimetière : de toutes ses immenses richesses que le vol et la concussion lui avoient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et par la bonne chère, il ne lui est pas demeuré de quoi se faire enterrer : il est mort insolvable, sans biens, et ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vu chez lui ni julep, ni cordiaux, ni médecins, ni le moindre docteur qui l'ait assuré de son salut.

(*) De Guénégaud, fameux partisan du temps de Fouquet, que l'on tenoit riche de plus de quatre millions. Il a été taxé à la chambre de justice en 1666, et enfin est mort malheureux dans un grenier. Il avoit bâti l'hôtel Salé, au Marais.

Champagne (1) au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôteroit le pain à toute une province si l'on n'y remédioit : il est excusable ; quel moyen de comprendre dans la première heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

Sylvain (2) de ses deniers a acquis de la naissance et un autre nom. Il est seigneur de la paroisse où ses aïeux payoient la taille : il n'auroit pu autrefois entrer page chez Cléobule, et il est son gendre.

Dorus (3) passe en litière par la voie appienne, précédé de ses affranchis et de ses esclaves, qui

(1) Monnerot, fameux partisan, dont le fils étoit conseiller au châtelet et grand donneur d'avis à M. de Ponchartrain. Ledit Monnerot est mort prisonnier au petit-châtelet, et n'a pas voulu payer la taxe de 2000000 liv. à quoi il avoit été condamné par la chambre de justice en 1666. Comme il avoit son bien en argent comptant, il en jouissoit, et faisoit grosse dépense au petit-châtelet. Il a laissé de grands biens à ses enfans, qu'ils cachent encore.

(2) George, fameux partisan, qui a acheté le marquisat d'Antragues, dont il a pris le nom. Il est natif de Nantes, et a fait fortune sous Fouquet, et enfin a épousé Mlle de Valancé, fille du marquis de ce nom.

(3) De Guénégaud.

détournent le peuple et font faire place : il ne lui manque que des licteurs. Il entre à Rome avec ce cortège, où il semble triompher de la bassesse et de la pauvreté de son père Sanga.

On ne peut mieux user de sa fortune que fait Périandre (*) : elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité : déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même, *un homme de ma sorte ;* il passe à dire, *un homme de ma qualité :* il se donne pour tel, et il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe, un dorique règne dans tous ses dehors, ce n'est pas une porte, c'est un portique : est-ce la maison d'un particulier, est-ce un temple ? le peuple s'y trompe. Il est le seigneur dominant de tout le quartier : c'est lui que l'on envie et dont on voudroit voir la chûte, c'est lui dont la femme par son collier de perles s'est fait des ennemies de toutes les dames du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son père si vieux et si caduc n'est-il mort il y a vingt ans et

(*) De Langlée, qui a gagné beaucoup de bien au jeu. Il est maréchal des camps et armées du Roi : ou Puffort, conseiller d'état, oncle de Colbert.

avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Périandre ? Comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes (1) qui déchiffrent les conditions, et qui souvent font rougir la veuve et les héritiers ? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques ? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son père un noble homme, et peut-être un honorable homme, lui qui est messire ?

Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts et avancés que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits où ils ne les ont point vu croître, et qui ne connoissent ni leurs commencemens, ni leurs progrès !

Si certains morts (2) revenoient au monde, et s'ils voyoient leurs grands noms portés, et leurs terres les mieux titrées, avec leurs châteaux et leurs maisons antiques, possédés par des gens dont les pères étoient peut-être leurs métayers, quelle opinion pourroient-ils avoir de notre siècle ?

Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandon-

(1) Billets d'enterremens.

(2) Laugeois, fils de Laugeois, receveur des consignations du châtelet, qui a acheté la seigneurie d'Imbercourt dont il porte le nom.

nant les richesses, l'argent, les grands établissemens et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

Si vous entrez dans les cuisines, où l'on voit réduit en art et en méthode, le secret de flatter votre goût et de vous faire manger au-delà du nécessaire ; si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prépare ; si vous regardez par quelles mains elles passent, et toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis, et d'arriver à cette propreté et à cette élégance qui charment vos yeux, vous font hésiter sur le choix et prendre le parti d'essayer de tout ; si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletés, quel dégoût ! Si vous allez derrière un théâtre, et si vous nombrez les poids, les roues, les cordages qui font les vols et les machines ; si vous considérez combien de gens entrent dans l'exécution de ces mouvemens, quelle force de bras, et quelle extension de nerfs ils y emploient, vous direz, sont-ce là les principes et les ressorts de ce spectacle si beau, si naturel, qui paroît animé et agir de soi-même ? vous vous récrierez, quels efforts ! quelle violence ! de même n'approfondissez pas la fortune des partisans.

Ce garçon si frais (1), si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices : tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain : leur pauvreté est extrême et honteuse : quel partage ! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ?

Chrysippe (2), homme nouveau et le premier noble de sa race, aspiroit il y a trente années à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien, c'étoit-là le comble de ses souhaits et sa plus haute ambition ; il l'a dit ainsi, et on s'en souvient. Il arrive, je ne sais par quels chemins, jusqu'à donner en revenu à l'une de ses filles pour sa dot, ce qu'il desiroit lui-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie : une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir ; et il a un grand nombre d'enfans : ce n'est qu'en avancement

(1) Le Tellier, archevêque de Reims.

(2) Laugeois, fermier-général, dont le fils a épousé la fille du président Cousin, cousine de M. de Pontchartrain ; et la fille, le fils de M. le maréchal de Tourville, qui étoit devenu amoureux de sa belle-sœur, et fut un jour obligé de se sauver de sa chambre par la fenêtre.

d'hoirie, il y a d'autres biens à espérer après sa mort : il vit encore, quoiqu'assez avancé en âge, et il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

Laissez faire Ergaste (*), et il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la rivière, ou qui marchent sur la terre ferme. Il fait convertir en or jusqu'aux roseaux, aux joncs et à l'ortie : il écoute tous les avis, et propose tous ceux qu'il a écoutés. Le prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'Ergaste, et ne leur fait de graces que celles qui lui étoient dues ; c'est une faim insatiable d'avoir et de posséder : il trafiqueroit des arts et des sciences, et mettroit en parti jusqu'à l'harmonie. Il faudroit, s'il en étoit cru, que le peuple, pour

(*) Le baron de Bauvais, grand donneur d'avis, a épousé Mlle de Berthelot, fille de Berthelot des Poudres, fermier-général. Sa naissance est assez équivoque. On veut qu'il y ait de la pourpre et des lys mêlés ; d'autres disent qu'il n'y a rien que de l'ordinaire. Sa mère étoit de la confidence de la reine-mère, et le bruit est, que ce fut elle qui fut la première à assurer la Reine, que le Roi, qui, dans sa jeunesse, paroissoit fort indifférent pour les dames, étoit très-sûrement propre au mariage. L'on veut que madame de Richelieu soit de la même famille. Son père étoit marchand de rubans au palais, et sa mère s'appelloit Cateau la Borgnesie, qui, par ses libéralités, a fait M. Fromenteau, ou de la Vauguyon, cordon bleu.

avoir le plaisir de le voir riche, de lui voir une meute et une écurie, pût perdre le souvenir de la musique d'Orphée, et se contenter de la sienne.

Ne traitez pas avec Criton (1), il n'est touché que de ses seuls avantages. Le piège est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre, ou ce qu'il possède, feront envie : il vous imposera des conditions extravagantes. Il n'y a nul ménagement et nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses intérêts et si ennemi des vôtres : il lui faut une dupe.

Brontin (2), dit le peuple, fait des retraites, et s'enferme huit jours avec des saints : ils ont leurs méditations, et il a les siennes.

Le peuple souvent a le plaisir de la tragédie : il voit périr sur le théâtre du monde les personnages

(1) Berrier. Il étoit du pays du Mans, simple sergent de bois. Il se fit connoître à Colbert du tems de la réforme des forêts de Normandie, et il s'en fit si bien écouter, qu'il gagna sa confidence ; dont il se servit pour lui donner une infinité d'avis, qui lui ont fait acquérir de grands biens. Il a laissé plusieurs enfans, dont un est maître des requêtes, appellé de la Ferière, qui a épousé la petite-fille de feu M. de Novion, premier président, qui, pour consentir à cette alliance, a reçu 100000 livres. Ce mariage avoit été fort traversé, et la jeune dame en a bien fait accroire à son mari.

(2) De Pontchartrain à l'institution des pères de l'Oratoire, ou Berrier, dont on a fait courir les méditations.

les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scènes, et qu'il a le plus haïs.

Si l'on partage la vie des partisans en deux portions égales; la première, vive et agissante, est toute occupée à vou'oir affliger le peuple; et la seconde, voisine de la mort, à se déceler et à se ruiner les uns et les autres.

Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pu soutenir la sienne, ni assurer avant sa mo rt, celle de sa femme et de ses enfans : ils vivent cachés et malheureux : quelque bien instruit que vous soyez de la misère de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet, vous tenez table, vous bâtissez; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de votre bienfaiteur, qui a passé à la vérité du cabinet à l'antichambre : quels égards! il pouvoit aller au garde-meuble.

Il y a une dureté (1) de complexion : il y en a une autre de condition et d'état. L'on tire de celle-ci comme de la première de quoi s'endurcir sur la misère des autres, dirai-je même, de quoi ne pas plaindre les malheurs de sa famille : un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfans.

Fuyez (2), retirez-vous; vous n'êtes pas assez

(1) Pelletier de Sousy.
(2) De Ponchartrain.

loin : je suis, dites-vous, sous l'autre tropique : passez sous le pole, et dans l'autre hémisphère : montez aux étoiles si vous le pouvez : m'y voilà : fort bien, vous êtes en sûreté. Je découvre sur la terre un homme avide (*), insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin et à sa rencontre, et quoi qu'il en puisse coûter aux autres, pouvoir à lui seul, grossir sa fortune, et regorger de bien.

Faire fortune est une si belle phrase, et qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel. On la connoît dans toutes les langues : elle plaît aux étrangers et aux barbares, elle règne à la cour et à la ville, elle a percé les cloîtres et franchi les murs des abbayes de l'un et de l'autre sexe : il n'y a point de lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude où elle soit inconnue.

A force de faire de nouveaux contrats, ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête, et presque capable de gouverner.

Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, et sur-tout une grande fortune. Ce n'est ni le bon ni le bel esprit, ni le grand ni le sublime, ni le fort, ni le délicat : je ne sais précisément lequel c'est ; j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

(*) De Louvois.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'expérience pour faire sa fortune : l'on y songe trop tard, et quand enfin l'on s'en avise, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toujours le loisir de réparer : de-là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit génie (*) peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer. Il a commencé de bonne heure et dès son adolescence à se mettre dans les voies de la fortune : s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, et va à droite et à gauche, selon qu'il y voit de jour et d'apparence, et si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté. Il est déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures ; son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talens et une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, et s'il est plein et embarrassé, prendre la terre, et aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche et accrédité ?

(*) Thomé de Lisse et Tirman.

Il y a même des stupides (*), et j'ose dire des imbécilles qui se placent en de beaux postes, et qui savent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle manière d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie: quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hasard seul les y a fait rencontrer: on leur a dit, voulez-vous de l'eau? puisez; et ils ont puisé.

Quand on est jeune, souvent on est pauvre: ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions, ou les successions ne sont pas échues. L'on devient riche et vieux en même temps, tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages: et si cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoi leur porter envie: ils ont assez à perdre par la mort, pour mériter d'être plaints.

Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante: l'on bâtit dans sa

(*) Nicolas d'Orville, fils de madame Nicolle, qui étoit de la confidence des amours du Roi et de Mlle de la Valière. Il étoit trésorier de France à Orléans, de si peu d'esprit, qu'un jour étant interrogé qui étoit le premier empereur Romain, il répondit que c'étoit Vespasien. Il n'a pas laissé que d'amasser du bien à deux filles qui ont été mariées; l'une à Salomon de Gueneuf, trésorier de France à Orléans; l'autre, au sieur Bailli de Montorond. Ce d'Orville étoit receveur des gabelles à Orléans.

vieillesse, et l'on meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers.

Quel est le fruit (1) d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail et de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, et de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité?

L'on ouvre (2) et l'on étale tous les matins pour tromper son monde; et l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

Le marchand (3) fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire: il a le cati et les faux jours afin d'en cacher les défauts, et qu'elle paroisse bonne: il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut: il a des marques fausses et mystérieuses, afin qu'on croie n'en donner que son prix, un mauvais aunage pour en livrer le moins qu'il se peut; et il a un trébuchet, afin que celui à qui il l'a livrée, la lui paie en or qui soit de poids.

Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien; et l'opulent n'est

(1) Boucherat, chancelier de France.

(2) Les marchands.

(3) Boutet, à la tête noire, rue des Bourdonnois. Son père a acheté le marquisat de Franconville-sans-pareil, qui lui a attiré une infinité de procès pour les droits honorifiques, et qui s'est ruiné à les soutenir.

guère éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusques aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir dans quelque art, ou dans quelque commerce que ce soit, par l'ostentation d'une certaine probité.

De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court et le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

Les hommes pressés (*) par les besoins de la vie, et quelquefois par le desir du gain ou de la gloire, cultivent des talens profanes, ou s'engagent dans des professions équivoques, et dont ils se cachent long-temps à eux-mêmes le péril et les conséquences. Ils les quittent ensuite par une dévotion indiscrète qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récolte, et qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens, ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces, l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités, je ne

(*) Racine.

veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux : je me jette et me refugie dans la médiocrité.

On sait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, et que personne ne les soulage : mais s'il est vrai que les riches soient colères, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur résister.

Celui-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consume : celui-là est pauvre dont la dépense excède la recette.

Tel avec deux millions (1) de rente peut être pauvre chaque année de cinq cents mille livres.

Il n'y a rien (2) qui se soutienne plus longtemps qu'une médiocre fortune : il n'y a rien dont on voie mieux la fin qu'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on desire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

Les passions tyrannisent l'homme, et l'ambition suspend en lui les autres passions, et lui donne

(1) De Seignelay.

(2) Le Noir, André, le Vieux, Doublet.

pour un temps les apparences de toutes les vertus. Ce Triphon qui a tous les vices, je l'ai cru sobre, chaste, libéral, humble, et même dévot: je le croirois encore, s'il n'eût enfin fait sa fortune.

L'on ne se rend point sur le desir de posséder et de s'agrandir: la bile gagne, et la mort approche, qu'avec un visage flétri, et des jambes déjà foibles, l'on dit, *ma fortune*, *mon établissement*.

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.

Les traits découvrent la complexion et les mœurs, mais la mine désigne les biens de fortune: le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

Chrysante, homme opulent et impertinent, ne veut pas être vu avec Eugène qui est homme de mérite, mais pauvre: il croiroit en être déshonoré. Eugène est pour Chrysante, dans les mêmes dispositions: ils ne courent pas risque de se heurter.

Quand je vois de certaines gens qui me prévenoient autrefois par leurs civilités, attendre au contraire que je les salue, et en être avec moi sur le plus ou sur le moins, je dis en moi-même, fort bien, j'en suis ravi: tant mieux pour eux: vous verrez que cet homme-ci est mieux logé, mieux meublé et mieux nourri qu'à l'ordinaire, qu'il

qu'il sera entré depuis quelques mois dans quelque affaire, où il aura déjà fait un gain raisonnable: Dieu veuille qu'il en vienne dans peu de temps jusqu'à me mépriser!

Si les pensées, les livres et leurs auteurs dépendoient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription! Il n'y auroit plus de rappel: quel ton, quel ascendant ne prennent-ils pas sur les savans! quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes chétifs, que leur mérite n'a ni placés ni enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement! Il faut l'avouer, le présent est pour les riches, et l'avenir pour les vertueux et les habiles. Homère est encore, et sera toujours: les receveurs de droits, les publicains ne sont plus, ont-ils été? Leur patrie, leurs noms sont-ils connus? y a-t-il eu dans la Grèce des partisans? que sont devenus ces importans personnages qui méprisoient Homère, qui ne songeoient dans la place qu'à l'éviter, qui ne lui rendoient pas le salut, ou qui le saluoient par son nom, qui ne daignoient pas l'associer à leur table, qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche, et qui faisoit un livre? que deviendront les Fauconnets (*)?

(*) Il y a un bail des fermes sous ce nom. Les Berthelot et autres s'y enrichirent.

iront-ils aussi loin dans la postérité que Descartes né François et mort en Suède ?

Du même fond d'orgueil dont l'on s'élève fièrement au-dessus de ses inférieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au-dessus de soi. C'est le propre de ce vice qui n'est fondé ni sur le mérite personnel, ni sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le crédit, et sur de vaines sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, et à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

Il y a des ames sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles ames le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre : curieuses et avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais, ou sur le décri des monnoies, enfoncées, et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De tels gens ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

Commençons par excepter ces ames nobles et courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingénieuses à faire du bien, que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices ne

peuvent séparer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis ; et après cette précaution, disons hardiment une chose triste et douloureuse à imaginer : il n'y a personne au monde si bien liée avec nous de société et de bienveillance, qui nous aime, qui nous goûte, qui nous fait mille offres de services, et qui nous sert quelquefois ; qui n'ait en soi par l'attachement à son intérêt des dispositions très-proches à rompre avec nous, et à devenir notre ennemi.

Pendant qu'Oronte (1) augmente avec ses années son fonds et ses revenus, une fille naît dans quelque famille, s'élève, croît, s'embellit, et entre dans sa seizième année : il se fait prier à cinquante ans pour l'épouser, jeune, belle, spirituelle : cet homme sans naissance, sans esprit, et sans le moindre mérite est préféré à tous ses rivaux.

Le mariage (2) qui devroit être à l'homme une source de tous les biens, lui est souvent, par la disposition de sa fortune, un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une femme et des enfans sont une violente tentation à la fraude,

(*) De la Ravoie, maître des comptes, homme de fortune, qui a épousé Mlle Valière, fille d'un intéressé, très-jolie personne.

(2) Doujat, Hervé, de Grammont.

au mensonge, et aux gains illicites : il se trouve entre la friponnerie et l'indigence; étrange situation !

Epouser une veuve (1), en bon françois signifie faire sa fortune; il n'opère pas toujours ce qu'il signifie.

Celui qui n'a de partage avec ses frères que pour vivre à l'aise bon praticien, veut être officier; le simple officier se fait magistrat; et le magistrat veut présider : et ainsi de toutes les conditions, où les hommes languissent serrés et indigens, après avoir tenté au-delà de leur fortune, et forcé, pour ainsi dire, leur destinée, incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches et de demeurer riches.

Dîne bien, Cléarque (2), soupe le soir, mets du bois au feu, achète un manteau, tapisse ta chambre, tu n'aimes point ton héritier, tu ne le connois point, tu n'en as point.

Jeune on conserve pour sa vieillesse : vieux on épargne pour la mort. L'héritier prodigue paie de superbes funérailles, et dévore le reste.

L'avare (3) dépense plus mort en un seul jour,

(1) Le duc d'Atry, le comte de Marsan.

(2) Du Buisson.

(3) Morstein, qui avoit été grand trésorier de Pologne, et qui s'étoit venu établir à Paris, où il est mort. Il étoit fort avare.

qu'il ne faisoit vivant en dix années ; et son héritier plus en dix mois, qu'il n'a su faire lui-même en toute sa vie.

Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son héritier : ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même. Le milieu est justice pour soi et pour les autres.

Les enfans peut-être seroient plus chers à leurs pères ; et réciproquement les pères à leurs enfans, sans le titre d'héritiers.

Triste condition (*) de l'homme et qui dégoûte de la vie : il faut suer, veiller, fléchir, dépendre pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'agonie de nos proches : celui qui s'empêche de souhaiter que son père y passe bientôt, est homme de bien.

Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un, rentre dans celui du complaisant : nous ne sommes point mieux flattés, mieux obéis, plus suivis, plus entourés, plus cultivés, plus ménagés, plus caressés de personne pendant notre vie, que de celui qui croit gagner à notre mort, et qui desire qu'elle arrive.

Tous les hommes par les postes différens, par les titres et par les successions se regardent comme héritiers les uns des autres, et cultivent par cet

(*) Banse le fils.

intérêt pendant tout le cours de leur vie un desir secret et enveloppé de la mort d'autrui : le plus heureux dans chaque condition, est celui qui a le plus de choses à perdre par sa mort et à laisser à son successeur.

L'on dit du jeu qu'il égale les conditions; mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, et il y a entre telle et telle condition un abîme d'intervalle si immense et si profond, que les yeux souffrent de voir de telles extrémités se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne, ce sont comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent et qui offensent l'oreille, comme de ces bruits ou de ces sons qui font frémir : c'est, en un mot, un renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'occident, je réponds que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, et que les orientaux qui viennent jusqu'à nous, remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessés de leur zombaye (*) et de leurs autres prosternations.

Une tenue d'états, ou les chambres assemblées pour une affaire très-capitale, n'offrent point aux

(*) Voyez les relations du royaume de Siam.

yeux rien de si grave et de si sérieux, qu'une table de gens qui jouent un grand jeu : une triste sévérité règne sur leurs visages : implacables l'un pour l'autre et irréconciliables ennemis pendant que la séance dure, ils ne reconnoissent plus ni liaisons, ni alliance, ni naissance, ni distinctions. Le hasard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle, et y décide souverainement : ils l'honorent tous par un silence profond, et par une attention dont ils sont par-tout ailleurs fort incapables : toutes les passions comme suspendues cèdent à une seule : le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévot.

L'on ne reconnoît plus (*) en ceux que le jeu et le gain ont illustrés, la moindre trace de leur première condition. Ils perdent de vue leurs égaux, et atteignent les plus grands seigneurs. Il est vrai que la fortune du dé ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris.

(*) De Courcillon de Dangeau, de simple gentilhomme de Beausse, s'est fait, par le jeu, gouverneur de Touraine, cordon bleu, et vicaire général de l'ordre de S. Lazare. Ensuite, il a été fait conseiller d'état d'épée. Ou Morin, qui avoit fait en Angleterre une grande fortune au jeu, d'où il est revenu avec plus de douze cents mille livres, qu'il a perdu depuis, et est à présent fort petit compagnon, au lieu que dans sa fortune il fréquentoit tous les plus grands seigneurs.

Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics, comme autant de pièges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe et se précipite sans retour, comme d'affreux écueils où les joueurs viennent se briser et se perdre; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour savoir à heure marquée, qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procès d'où on lui a compté une grosse somme, qui a reçu un don, qui a fait au jeu un gain considérable, quel fils de famille vient de recueillir une riche succession, ou quel commis imprudent veut hasarder sur une carte les deniers de sa caisse. C'est un sale et indigne métier, il est vrai, que de tromper, mais c'est un métier, qui est ancien, connu, pratiqué de tout temps par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers. L'enseigne est à leur porte, on y liroit presque: *Ici l'on trompe de bonne-foi*; car se voudroient-ils donner pour irréprochables? Qui ne sait pas qu'entrer et perdre dans ces maisons est une même chose? Qu'ils trouvent donc sous leur main autant de duppes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe.

Mille gens (*) se ruinent au jeu, et vous disent

(*) Le président des comptes, Robert, qui avoit apporté beaucoup d'argent de son intendance de Flandres, qu'il a presque tout perdu au jeu, ensorte qu'il étoit fort

froidement qu'ils ne sauroient se passer de jouer : quelle excuse ! Y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage ? seroit-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter ? Un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vue que la ruine totale de son adversaire, où l'on est transporté du desir du gain, désespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé, la sienne propre, celle de sa femme et de ses enfans, est-ce une chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer ? Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque, poussé par le jeu jusqu'à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits et de nourriture, et de les fournir à sa famille ?

Je ne permets à personne d'être fripon, mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu : je le défends à un honnête homme. C'est une trop grande puérilité que de s'exposer à une grande perte.

Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte des biens : le temps qui adoucit

mal dans ses affaires, il a été obligé de réformer sa table, la dépense qu'il faisoit, et se réduire au petit pied. Encore ne pouvoit-il se passer de jouer.

toutes les autres aigrit celle-ci. Nous sentons à tous momens pendant le cours de notre vie, où le bien que nous avons perdu, nous manque.

Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes, ou à faire des contrats, pourvu que l'on ne soit ni ses enfans, ni sa femme.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du Roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice, l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant, les dieux de Syrie qui habitent quelquefois la terre n'y auroient pu choisir une plus belle demeure : la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charient le bois du Liban, l'airain et le porphyre : les gruës et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous desirez de le porter, avant de l'habiter vous et les princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande Reine : employez-y l'or et tout l'art des plus excellens

ouvriers : que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris : tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes : épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres (1) qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achetera un jour à deniers comptans cette royale maison, pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui, et de sa fortune.

Ce palais (2), ces meubles, ces jardins, ces belles eaux vous enchantent, et vous font récrier d'une première vue sur une maison si délicieuse, et sur l'extrême bonheur du maître qui la possède. Il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement ni si tranquillement que vous : il n'y a jamais eu un jour serein, ni une nuit tranquille : il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit : ses créanciers l'en ont chassé :

(1) De Gourville, intendant de M. le Prince, qui non content du château de S. Maur, quelque beau qu'il fût, et dont M. le Prince s'étoit contenté, a fait beaucoup de dépense pour l'embellir.

(2) Bordier de Rainci.

il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une dernière fois; et il est mort de saisissement.

L'on ne sauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hasard ou les jeux de la fortune : il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles, qu'elles n'étoient point. Le ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur : les biens, les honneurs, les dignités fondent sur elles à plusieurs reprises, elles nagent dans la prospérité. Eumolpe (1), l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-pères, a eu un père du moins qui s'étoit élevé si haut, que tout ce qu'il a pu souhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre, et il l'a atteint. Etoit-ce dans ces deux personnages éminence d'esprit, profonde capacité, étoit-ce les conjonctures ? La fortune enfin ne leur rit plus, elle se joue ailleurs, et traite leur postérité comme leurs ancêtres.

La cause la plus immédiate de la ruine et de la déroute des personnes des deux conditions, de la robe et de l'épée, est que l'état seul, et non le bien, règle la dépense.

Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune, quel travail ! Si vous avez négligé la moindre chose, quel repentir !

Giton (2) a le teint frais, le visage plein et

(1) De Seignelay.

(2) Barbesieux.

les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit : il crache fort loin, et il éternue fort haut : il dort le jour, il dort la nuit, et profondément, il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre, il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher, et l'on marche, tous se règlent sur lui : il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talens et de l'esprit : il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu et d'un sommeil fort léger : il est abstrait, rêveur, et il

a avec de l'esprit l'air d'un stupide: il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événemens qui lui sont connus; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte briévement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire: il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services: il est complaisant, flatteur, empressé: il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur, il est superstitieux, scrupuleux, timide: il marche doucement et légérement, il semble craindre de fouler la terre: il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau: il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être apperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège: il parle bas dans la conversation, et il articule mal: libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle,

médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment : il est pauvre.

CHAPITRE VII.

DE LA VILLE.

L'ON se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au cours ou aux Tuileries, pour se regarder au visage et se désapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, et dont on se moque.

L'on s'attend au passage (1) réciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revue l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échappe aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé, et selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

Tout le monde connoît cette longue levée (2) qui borne et qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule, on les voit de fort près se jetter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement : quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore; et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus.

(1) Vincennes.

(2) Le fauxbourg ou la porte S. Bernard.

Dans

Dans ces lieux (*) d'un concours général, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe, et pour recueillir le fruit de leur toilette, on ne se promène pas avec une compagne par la nécessité de la conversation, on se joint ensemble pour se rassurer sur le théâtre, s'apprivoiser avec le public, et se raffermir contre la critique: c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passans, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule et l'on badine, l'on panche négligemment la tête, l'on passe et l'on repasse.

La ville est partagée en diverses sociétés, qui sont comme autant de petites républiques, qui ont leurs loix, leurs usages, leur jargon et leurs mots pour rire: tant que cet assemblage est dans sa force, et que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait, que ce qui part des siens, et l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs: cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mystères. L'homme du monde d'un meilleur esprit, que le hasard a porté au milieu d'eux, leur est étranger. Il se trouve là comme dans un pays lointain, dont il ne connoît ni les routes, ni la langue, ni les mœurs, ni la coutume: il voit

(*) Les Tuileries.

un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, et qui retombe ensuite dans un morne silence : il y perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, et n'a pas même de quoi écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, et qui est comme le héros de la société : celui-ci s'est chargé de la joie des autres, et fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sache point rire des choses qu'elle n'entend point, et paroisse insensible à des fadaises qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites : ils ne lui pardonnent ni son ton de voix, ni son silence, ni sa taille, ni son visage, ni son habillement, ni son entrée, ni la manière dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même coterie. Il y a toujours dès la première année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre. L'intérêt de la beauté, les incidens du jeu, l'extravagance des repas, qui, modestes au commencement, dégénèrent bientôt en pyramides de viandes et en banquets somptueux, dérangent la république, et lui portent enfin le coup mortel : il n'est en fort peu de temps non plus parlé de cette nation que des mouches de l'année passée.

Il y a dans la ville (1) la grande et la petite robe ; et la première se venge sur l'autre des dédains de la cour, et des petites humiliations qu'elle y essuie : de savoir quelles sont leurs limites, où la grande finit, et où la petite commence, ce n'est pas une chose facile. Il se trouve même un corps considérable qui refuse d'être du second ordre, et à qui l'on conteste le premier (2) : il ne se rend pas néanmoins, il cherche au contraire par la gravité et par la dépense à s'égaler à la magistrature, on ne lui cède qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son emploi, l'indépendance de sa profession, le talent de la parole et le mérite personnel balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du partisan ou du banquier a su payer pour son office.

Vous moquez-vous (3) de rêver en carrosse, ou peut-être de vous y reposer ? Vîte, prenez votre livre, ou vos papiers, lisez, ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage : ils vous en croiront plus occupé, ils diront, cet homme est laborieux, infatigable, il lit, il travaille jusques dans les rues ou sur la route : apprenez

(1) Les officiers, les conseillers, les avocats et les procureurs.

(2) Robert, avocat.

(3) De S. Pouange, ou de la Briffe, procureur-général.

du moindre avocat qu'il faut paroître accablé d'affaires, froncer le sourcil, et rêver à rien très-profondément; savoir à propos perdre le boire et le manger, ne faire qu'apparoir dans sa maison, s'évanouir et se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet; se cacher au public, éviter le théâtre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux Gomons, aux Duhamels.

Il y a un certain nombre (*) de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la cour de *petits-maîtres :* ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la robe, et se croient dispensés par leur âge et par leur fortune d'être sages et modérés. Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire, ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices leur étoient dus; et affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin, selon leurs

(*) De Mesme, fils du président à mortier, et ensuite premier président, a épousé en 1695, la fille de M. Fédeau de Brou, président au grand-conseil, dont il a eu trois cents cinquante mille livres. On veut que la mère lui ait encore assuré deux cents mille livres après sa mort. La demoiselle étoit petite, un peu boiteuse, passablement belle, et toute jeune.

souhaits, des copies fidelles de très-méchans originaux.

Un homme de robe (1) à la ville, et le même à la cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soi il reprend ses mœurs, sa taille et son visage qu'il y avoit laissés : il n'est plus ni si embarrassé, ni si honnête.

Les Crispins (2) se cotisent et rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour alonger un équipage, qui avec un essaim de gens de livrées où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au cours ou à Vincennes, et aller de pair avec les nouvelles mariées, avec Jason qui se ruine, et avec Thrason qui veut se marier, et qui a consigné (3).

J'entends dire des Sannions (4) même nom,

(1) Le premier président, ou M. Talon.

(2) MM. Malo, ou M. Charpentier. Les premiers sont trois frères.

(3) Déposé son argent au trésor public pour une grande charge.

(4) MM. de Lesseville, descendus d'un Tanneur de Meulan, mort fort riche, et qui a laissé deux enfans ; l'un conseiller aux requêtes du palais, et l'autre au grand-conseil, dont il est mort doyen, et qui ne voulut pas se rendre à Mantes en 1652, quand le grand-conseil s'y rendit du temps de la Fronde, de crainte que l'on n'approfondît dans son voisinage son extraction. De ces deux

mêmes armes ; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche ; ceux-là portent les armes pleines, ceux-ci brisent d'un lambel, et les autres d'une bordure dentelée. Ils ont avec les Bourbons sur une même couleur, un même métal, ils portent comme eux, deux et une : ce ne sont pas des fleurs-de-lys, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pièces

branches sont venus MM. de Lesseville, qui sont presque dans toutes les cours souveraines, y en ayant un maître des requêtes, un autre conseiller au parlement, l'autre au grand-conseil, et l'autre en la chambre des comptes. Ils vivent tous de fort bonne intelligence, portant les mêmes livrées, qu'ils renouvellent tous ensemble. Ils ont pour armes trois croissans d'or en champ d'azur. La branche cadette a chargé son écu d'un lambel. M. le Clerc de la Neuville est de cette famille. L'on veut qu'après la bataille d'Ivry en 1590, Henri IV s'étant retiré du côté de Mantes, et manquant d'argent, ayant appris que ledit le Clerc et Pelletier, qui étoient deux riches Tanneurs, le dernier de Mantes, pouvoient lui en prêter, les manda à cet effet, et tira d'eux vingt mille écus, dont il voulut leur donner son billet ; mais que le Pelletier lui ayant représenté qu'il falloit donc créer un huissier exprès pour faire payer le Roi, ils se contentèrent de sa parole. Il leur donna ensuite des lettres de noblesse, dont s'est servi depuis le Pelletier, ayant quitté son métier de Tanneur, et non le Clerc. Le Pelletier est aïeul de M. Pelletier d'aujourd'hui, dont il y en a eu un premier président, et son fils est président à mortier.

aussi honorables, et ils les ont communes avec de grands seigneurs qui en sont contens. On les voit sur les litres et sur les vitrages, sur la porte de leur château, sur le pilier de leur haute-justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui méritoit le bannissement : elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles et sur les serrures, elles sont semées sur les carrosses : leurs livrées ne déshonorent point leurs armoiries. Je dirois volontiers aux Sannions : votre folie est prématurée, attendez du moins que le siècle s'achève sur votre race : ceux qui ont vu votre grand-père, qui lui ont parlé, sont vieux, et ne sauroient plus vivre long-temps : qui pourra dire comme eux, là il étaloit et vendoit très-cher ?

Les Sannions et les Crispins veulent encore davantage que l'on dise d'eux qu'ils font une grande dépense, qu'ils n'aiment à la faire : ils font un récit long et ennuyeux d'une fête ou d'un repas qu'ils ont donné, ils disent l'argent qu'ils ont perdu au jeu, et ils plaignent fort haut celui qu'ils n'ont pas songé à perdre. Ils parlent jargon et mystère sur de certaines femmes, *ils ont* réciproquement *cent choses plaisantes à se conter, ils ont fait depuis peu des découvertes*, ils se passent les uns aux autres qu'ils sont gens à belles aventures. L'un d'eux qui s'est couché tard à la campagne, et qui voudroit dormir, se lève matin, chausse des guêtres,

endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fourniment, renoue ses cheveux, prend un fusil, le voilà chasseur s'il tiroit bien : il revient de nuit mouillé et recru sans avoir tué : il retourne à la chasse le lendemain, et il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre (*), avec quelques mauvais chiens, auroit envie de dire, *ma meute*, il sait un rendez-

(*) Le feu président le Coigneux, qui aimoit fort la chasse, dont il avoit un fort gros équipage à sa terre de Mort-Fontaine, où il alloit quand le palais le lui pouvoit permettre. Il n'étoit pas riche. Son aïeul étoit procureur au parlement. L'on trouve encore des expéditions de lui. Il épousa en secondes noces la veuve de Galand, fameux partisan, qui lui apporta de grands biens, dont il a depuis subsisté. Il ne s'étoit pas même mis en dépense d'une robe-de-chambre pour ce mariage, ensorte qu'étant obligé, selon l'usage de Paris, de se rendre à la toilette de sa nouvelle femme, qu'il apprit être des plus magnifiques, il fut obligé, par l'avis de son valet-de-chambre, d'y aller en robe de palais, et en robe rouge fourrée, supposant qu'il ne pouvoit rien montrer de plus agréable aux yeux de cette dame, qui ne l'avoit épousé que pour sa dignité, que la robe, qui en faisoit la marque ; ce qui fit rire l'assemblée. Il a épousé en troisième noces Mlle de Navaille, dont il a eu un fils, qui, bien qu'unique, ne devoit pas être riche : Ou Jacquier, sieur de Rieux Montirel, conseiller de la cour, fils de Jacquier des Vivres, fort entêté de la chasse.

vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser courre, il entre dans le fort, se mêle avec les piqueurs, il a un cor. Il ne dit pas comme Ménalippe (1), *ai-je du plaisir?* il croit en avoir, il oublie loix et procédure, c'est un Hyppolite: Ménandre qui le vit hier sur un procès qui est en ses mains, ne reconnoîtroit pas aujourd'hui son rapporteur: le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave et capitale, il se fait entourer de ses confrères, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étoient en défaut, ou après ceux des chasseurs qui prenoient le change, qu'il a vu donner les six chiens; l'heure presse, il achève de leur parler des abois et de la curée, et il court s'asseoir avec les autres pour juger.

Quel est l'égarement (2) de certains particuliers, qui, riches du négoce de leurs pères dont ils viennent de recueillir la succession, se moulent sur les princes pour leur garderobe et pour leur équipage, excitent, par une dépense excessive et par un faste ridicule, les traits et la raillerie de toute une ville qu'ils croient éblouir, et se ruinent ainsi à se faire moquer de soi?

(1) De Nouveau, surintendant des postes.

(2) Le président Gilbert.

Quelques-uns (1) n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent, c'est le seul théâtre de leur vanité. L'on ne sait point dans l'île qu'André brille au Marais, et qu'il y dissipe son patrimoine : du moins s'il étoit connu dans toute la ville et dans ses fauxbourgs, il seroit difficile qu'entre un si grand nombre de citoyens qui ne savent pas tous juger sainement de toutes choses, il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de lui, *il est magnifique*, et qui lui tiendroit compte des régals qu'il fait à Xante et à Ariston, et des fêtes qu'il donne à Elamire : mais il se ruine obscurément. Ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point, qu'il court à l'indigence ; et qu'aujourd'hui en carrosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

Narcisse (2) se lève le matin pour se coucher

(1) Noblet, fils du sieur Noblet, commis de Jeannin de Castille, qui a mangé plus de 30000 écus en dépenses sourdes et sottes au Marais, auprès de Mlle Gurot de Boival, laquelle étoit en même temps maîtresse des sieurs le Fevre et Masure, qui en ont profité. Ce Noblet étoit maître d'hôtel chez MONSIEUR. Il a vendu sa charge, et pour lui donner de quoi vivre, sa mère a été obligée de lui substituer son bien : Ou Peinville.

(1) Garnier, seigneur de Montereau, frère de madame de Brancas, président à mortier au parlement de Metz,

le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort réguliérement à la belle messe aux Feuillans ou aux Minimes: il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur lui au quartier de ** pour un tiers ou pour un cinquième à l'ombre ou au reversis: là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez Aricie, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la gazette de Hollande et le mercure galant: il a lu Cyrano de Bergerac, S. Sorlin, Lesclache, les historiettes de Barbin, et quelques recueils de poésies. Il se promène avec des femmes à la plaine ou au cours; et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier; et il meurt ainsi après avoir vécu.

Voilà un homme (*), dites-vous, que j'ai vu quelque part, de savoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres; et je vais, s'il se peut, aider votre mémoire: est-ce au boulevard sur un strapontin, ou aux Tuileries dans la grande allée, ou dans le balcon à la comédie? Est-ce au sermon, au bal, à

fils de Garnier, trésorier des parties casuelles, qui avoit laissé huit enfans qui héritèrent chacun d'un million. Ils furent tous taxés à la chambre de justice à cent mille écus chacun qu'ils payèrent.

(*) Le prince de Mecklembourg.

Rambouillet ? où pourriez-vous ne l'avoir point vu ? où n'est-il point ? S'il y a dans la place une fameuse exécution, ou un feu de joie, il paroît à une fenêtre de l'hôtel-de-ville : si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échafaud : s'il se fait un carrousel, le voilà entré, et placé sur l'amphithéâtre : si le Roi reçoit des ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haie quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux sermens des ligues Suisses, que celle du chancelier et des ligues même. C'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une Saint Hubert, le voilà à cheval : on parle d'un camp et d'une revue, il est à Ouilles, il est à Achères, il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de près, et jusques au fort de Bernardi. Chanley sait les marches, Jacquier les vivres, du Metz l'artillerie : celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession : il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir ; mais il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir, il n'aura point regret de mourir : quelle perte alors pour toute la ville ! Qui dira après lui, le cours est fermé, on ne s'y promène point, le bourbier de Vincennes est desséché et relevé, on n'y versera plus ? qui annoncera

un concert, un beau salut, un prestige de la foire ? qui vous avertira que Beaumanielle mourut hier, que Rochois est enrhumée et ne chantera de huit jours ? qui connoîtra comme lui un bourgeois à ses armes et à ses livrées ? qui dira, Scapin (1) porte des fleurs de lys, et qui en sera plus édifié ? qui prononcera avec plus de vanité et d'emphase le nom d'une simple bourgeoise ? qui sera mieux fourni de vaudevilles ? qui prêtera aux femmes les annales galantes, et le journal amoureux ? qui saura comme lui chanter à table tout un dialogue de l'opéra et les fureurs de Roland dans une ruelle ? enfin puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort sottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir ?

Théramène (2) étoit riche et avoit du mérite, il a hérité, il est donc très-riche et d'un très-grand

(1) D'Halogni, maréchal de Rochefort, porte trois fleurs-de-lys d'argent en champ de gueules. Le comte d'Hastaing porte trois fleurs-de-lys d'or dans un champ d'azur au chef d'or. Le sieur de S. Mesmin à Orléans porte quatre fleurs-de-lys d'or en champ d'azur, et de Goulaine de Bretagne mi-pair de France et d'Angleterre ; ce qui fut accordé à un de cette race, pour avoir négocié l'accommodement des deux couronnes à la satisfaction des deux Rois, qui lui donnèrent pour récompense chacun la moitié de leurs écus, dont il composa ses armes.

(2) Terrat, chancelier de MONSIEUR.

mérite : voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, et toutes les filles pour épouseur. Il va de maisons en maisons faire espérer aux mères qu'il épousera ; est-il assis, elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, et à Théramène de faire ses déclarations. Il tient ici contre le mortier, là il efface le cavalier ou le gentilhomme : un jeune homme fleuri, vif, enjoué, spirituel n'est pas souhaité plus ardemment ni mieux reçu : on se l'arrache des mains, on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec lui dans une même visite : combien de galans va-t-il mettre en déroute ? quels bons partis ne fera-t-il pas manquer ? pourra-t-il suffire à tant d'héritières qui le recherchent ? Ce n'est pas seulement la terreur des maris, c'est l'épouvantail de tous ceux qui ont envie de l'être, et qui attendent d'un mariage à remplir le vuide de leur consignation. On devroit proscrire de tels personnages si heureux, si pécunieux, d'une ville bien policée ; ou condamner le sexe, sous peine de folie ou d'indignité, à ne les traiter pas mieux que s'ils n'avoient que du mérite.

Paris, pour l'ordinaire le singe de la cour, ne sait pas toujours la contrefaire : il ne l'imite en aucune manière dans ces dehors agréables et caressans, que quelques courtisans et sur-tout les femmes y ont naturellement pour un homme de mérite,

et qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ni de ses contrats ni de ses ancêtres, elles le trouvent à la cour, cela leur suffit, elles le souffrent, elles l'estiment : elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre ou un équipage : comme elles regorgent de train, de splendeur et de dignité, elles se délassent volontiers avec la philosophie ou la vertu. Une femme de ville entend-elle le bruissement d'un carrosse qui s'arrête à sa porte, elle pétille de goût et de complaisance pour quiconque est dedans sans le connoître : mais si elle a vu de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, et que plusieurs rangs de clous parfaitement dorés l'aient éblouie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déjà dans sa chambre le cavalier ou le magistrat! quelle charmante réception ne lui fera-t-elle point! ôtera-t-elle les yeux de dessus lui! Il ne perd rien auprès d'elle, on lui tient compte des doubles soupantes, et des ressorts qui le font rouler plus mollement, elle l'en estime davantage, elle l'en aime mieux.

Cette fatuité de quelques femmes de la ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la cour, est quelque chose de pire que la grossièreté des femmes du peuple, et que la rusticité des villageoises : elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

La subtile invention de faire de magnifiques présens de noces qui ne coûtent rien, et qui doivent être rendus en espèces !

L'utile et la louable pratique, de perdre en frais de noces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas et l'entassement de choses superflues, et de prendre déjà sur son fonds de quoi payer Gaultier, les meubles et la toilette !

Le bel et le judicieux usage (*), que celui qui, préférant une sorte d'effronterie aux bienséances et à la pudeur, expose une femme, d'une seule nuit, sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire pendant quelque jours un ridicule personnage, et la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un et de l'autre sexe, qui, connus ou inconnus, accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure ! Que manque-t-il à une telle coutume pour être entiérement bizarre et incompréhensible, que d'être lue dans quelque relation de la Mingrélie ?

Pénible coutume, asservissement incommode !

(*) C'est un usage à Paris que les nouvelles mariées reçoivent les trois premiers jours leurs visites, sur un lit, où elles sont magnifiquement parées, en compagnie de quelques demoiselles de leurs amies, et tout le monde les va voir, et examine leur fermeté et leur contenance sur une infinité de questions et de quolibets, qu'on leur dit dans cette occasion.

se

se chercher incessamment les uns les autres avec l'impatience de ne se point rencontrer ; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruits, et dont il importe peu que l'on soit instruits ; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir ; ne sortir de chez soi l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaits d'avoir vu en cinq petites heures trois suisses, une femme que l'on connoît à peine, et une autre que l'on n'aime guère ! Qui considéreroit bien le prix du temps, et combien sa perte est irréparable, pleureroit amérement sur de si grandes misères.

On s'élève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres ; on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, et le bled froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le méteil : on se contente de se nourrir et de s'habiller. Ne parlez pas à un grand nombre de bourgeois, ni de guérets, ni de baliveaux, ni de provins, ni de regains, si vous voulez être entendu ; ces termes pour eux ne sont pas françois : parlez aux uns d'aunage, de tarif ou de sol pour livre, et aux autres de voie d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoissent le monde, et encore par ce qu'il a de moins beau et de moins

spécieux; ils ignorent la nature, ses progrès, ses dons et ses largesses : leur ignorance souvent est volontaire, et fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession et pour leurs talens. Il n'y a si vil praticien qui au fond de son étude sombre et enfumée, et l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, et qui fait de riches moissons; et s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches, de leur vie champêtre et de leur économie, il s'étonne qu'on ait pu vivre en de tels temps, où il n'y avoit encore ni offices, ni commissions, ni présidens, ni procureurs : il ne comprend pas qu'on ait jamais pu se passer du greffe, du parquet et de la buvette.

Les Empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément, ni si sûrement même contre le vent, la pluie, la poudre et le soleil, que le bourgeois sait à Paris se faire mener par toute la ville : quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres ! Ils ne savoient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu, ni préférer le faste aux choses utiles : on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies et se chauffer à un petit feu : la cire étoit pour l'autel et pour le Louvre. Ils ne sortoient point d'un mauvais dîner, pour monter dans leur

carrosse : ils se persuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher, et ils marchoient. Ils se conservoient propres quand il faisoit sec, et dans un temps humide ils gâtoient leur chaussure, aussi peu embarrassés de franchir les rues et les carrefours, que le chasseur de traverser un guéret, ou le soldat de se mouiller dans une tranchée : on n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une litière ; il y avoit même plusieurs magistrats qui alloient à pied à la chambre, ou aux enquêtes d'aussi bonne grace qu'Auguste autrefois alloit de son pied au capitole. L'étain dans ce temps brilloit sur les tables et sur les buffets, comme le fer et le cuivre dans les foyers : l'argent et l'or étoient dans les coffres. Les femmes se faisoient servir par des femmes; on mettoit celles-ci jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de gouverneurs et de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos pères, ils savoient à qui l'on confioit les enfans des Rois et des plus grands princes : mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans, contens de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes : leur dépense étoit proportionnée à leur recette : leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la ville et de la campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes et sur leur condition. Il y avoit entre

eux des distinctions extérieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du praticien pour celle du magistrat, et le roturier ou le simple valet pour le gentilhomme. Moins appliqués à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissoient en entier à leurs héritiers, et passoient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disoient point, *le siècle est dur, la misère est grande, l'argent est rare :* ils en avoient moins que nous, et en avoient assez, plus riches par leur économie et par leur modestie, que de leurs revenus et de leurs domaines. Enfin l'on étoit alors pénétré de cette maxime, que ce qui est dans les Grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier.

CHAPITRE VIII.

DE LA COUR.

Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour : il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

Un homme qui sait la cour, est maître de son geste, de ses yeux et de son visage, il est profond, impénétrable : il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentimens. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité, et la vertu.

Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ; de même qui peut définir la cour ?

Se dérober à la cour un seul moment, c'est y renoncer : le courtisan qui l'a vue le matin, la voit le soir, pour la reconnoître le lendemain ; ou afin que lui-même y soit connu.

L'on est petit à la cour, et quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel : mais le mal est commun, et les grands mêmes y sont petits.

La province est l'endroit d'où la cour, comme dans son point de vue, paroît une chose admirable: si l'on s'en approche, ses agrémens diminuent comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près.

L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours ou sur l'escalier.

La cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la cour: il découvre en y entrant, comme un nouveau monde qui lui étoit inconnu, où il voit régner également le vice et la politesse, et où tout lui est utile, le bon et le mauvais.

La cour est comme un édifice bâti de marbre, je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

L'on va quelquefois à la cour pour en revenir, et se faire par-là respecter du noble de sa province, ou de son diocésain.

Le brodeur et le confiseur seroient superflus et ne feroient qu'une montre inutile, si l'on étoit modeste et sobre: les cours seroient désertes, et les Rois presque seuls, si l'on étoit guéri de la vanité et de l'intérêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, et puiser là de quoi dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros aux

premiers de la cour l'air de hauteur, de fierté et de commandement, afin qu'ils le distribuent en détail dans les provinces : ils font précisément comme on leur fait, vrais singes de la royauté.

Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme la présence du prince, à peine les puis-je reconnoître à leurs visages, leurs traits sont altérés, et leur contenance est avilie. Les gens fiers et superbes sont les plus defaits, car ils perdent plus du leur : celui qui est honnête et modeste s'y soutient mieux, il n'a rien à réformer.

L'air de cour est contagieux, il se prend à Versailles, comme l'accent normand à Rouen ou à Falaise : on l'entrevoit en des fourriers, en de petits contrôleurs, et en des chefs de fruiterie : l'on peut avec une portée d'esprit fort médiocre y faire de grands progrès. Un homme d'un génie élevé et d'un mérite solide ne fait pas assez de cas de cette espèce de talent pour faire son capital de l'étudier et de se le rendre propre : il l'acquiert sans réflexion, et il ne pense point à s'en défaire.

N** (*) arrive avec grand bruit, il écarte le monde, se fait faire place, il gratte, il heurte presque, il se nomme : on respire, et il n'entre qu'avec la foule.

(*) D'Aubigny, frère de madame de Maintenon.

Il y a dans les cours (*) des apparitions de gens aventuriers et hardis, d'un caractère libre et familier; qui se produisent eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, et qui sont crus sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté: ils percent la foule, et parviennent jusqu'à l'oreille du Prince, à qui le courtisan les voit parler, pendant qu'il se trouve heureux d'en être vu. Ils ont cela de commode pour les grands, qu'ils en sont soufferts sans conséquence, et congédiés de même: alors ils disparoissent tout à la fois riches et décrédités; et le monde qu'ils viennent de tromper, est encore prêt d'être trompé par d'autres.

Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que légérement, qui marchent des épaules, et qui se rengorgent comme une femme: ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé, et qui marque qu'ils se sentent au-dessus de ceux qui se trouvent présens. Ils s'arrêtent, et on les entoure: ils ont la parole, président au cercle, et persistent dans cette hauteur ridicule et contrefaite, jusqu'à ce qu'il survienne un grand, qui, la faisant tomber tout d'un coup par sa pré-

(*) Le marquis de Caretti, médecin empirique.

sence, les réduise à leur naturel, qui est moins mauvais.

Les cours ne sauroient se passer d'une certaine espèce de courtisans (*), hommes flatteurs, complaisans, insinuans, dévoués aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les foibles, et flattent toutes les passions : ils leur souffient à l'oreille des grossiéretés, leur parlent de leurs maris et de leurs amans dans les termes convenables, devinent leurs chagrins, leurs maladies, et fixent leurs couches : ils font les modes, raffinent sur le luxe et sur la dépense, et apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits, en meubles et en équipages : ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention et la richesse, et ils n'habitent d'anciens palais qu'après les avoir renouvellés et embellis. Ils mangent délicatement et avec réflexion, il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essaient, et dont ils ne puissent rendre compte. Ils doivent à eux-mêmes leur fortune, et ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée : dédaigneux et fiers ils n'abordent plus leurs pareils, ils ne les saluent plus : ils parlent où tous les autres se taisent, entrent, pénètrent en des endroits et à des heures où les grands n'osent se faire voir : ceux-ci avec de longs services, bien

(*) De Langlée.

des plaies sur le corps, de beaux emplois ou de grandes dignités, ne montrent pas un visage si assuré, ni une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des plus grands princes, sont de tous leurs plaisirs et de toutes leurs fêtes, ne sortent pas du Louvre ou du château, où ils marchent et agissent comme chez eux et dans leur domestique, semblent se multiplier en mille endroits, et sont toujours les premiers visages qui frappent les nouveaux venus à une cour: ils embrassent, ils sont embrassés: ils rient, ils éclatent, ils sont plaisans, ils font des contes: personnes commodes, agréables, riches, qui prêtent, et qui sont sans conséquence.

Ne croiroit-on pas de Cimon et de Clitandre, qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'Etat, et que seuls aussi ils en doivent répondre? l'un a du moins les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourroit les représenter exprimeroit l'empressement, l'inquiétude, la curiosité, l'activité, sauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vu assis, jamais fixes et arrêtés: qui même les a vu marcher? On les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part: ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine: ne leur faites pas de

questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et long-temps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les satellites de Jupiter, je veux dire ceux qui pressent et qui entourent le Prince, mais ils l'annoncent et le précèdent, ils se lancent impétueusement dans la foule des courtisans, tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril : leur profession est d'être vus et revus ; et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux et si utile à la république. Ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, et ils savent à la cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés et alertes sur tout ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenans, légers et précipités, le dirai-je? ils portent au vent, attelés tous deux au char de la fortune, et tous deux fort éloignés de s'y voir assis.

Un homme de la cour (1) qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter, il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre, comme

(*) Le duc de Bouillon : son château est à Sedan.

sa maison de toutes les maisons la plus ancienne : il doit tenir (*) aux princes Lorrains, aux Rohan, aux Foix, aux Châtillon, aux Montmorenci, et s'il se peut, aux princes du sang ; ne parler que de ducs, de cardinaux et de ministres ; faire entrer dans toutes les conversations ses aïeux paternels et maternels, et y trouver place pour l'oriflamme et pour les croisades, avoir des salles parées d'arbres généalogiques, d'écussons chargés de seize quartiers, et de tableaux de ses ancêtres et des alliés de ses ancêtres ; se piquer d'avoir un ancien château à tourelles, à créneaux et à machecoulis ; dire en toute rencontre *ma race*, *ma branche*, *mon nom* et *mes armes :* dire de celui-ci qu'il n'est pas homme de qualité ; de celle-là, qu'elle n'est pas demoiselle, ou si on lui dit qu'Hyacinthe a eu le gros lot, demander s'il est gentilhomme. Quelques-uns riront de ces contre-temps, mais il les laissera rire : d'autres en feront des contes, et il leur permettra de conter : il dira toujours qu'il marche après la maison régnante, et à force de le dire, il sera cru.

C'est une grande simplicité que d'apporter à la cour la moindre roture, et de n'y être pas gentilhomme.

L'on se couche à la cour et l'on se lève sur

(*) De Tonnerre, évêque de Noyon.

l'intérêt : c'est ce que l'on digère le matin et le soir, le jour et la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit ; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns et qu'on néglige les autres, que l'on monte et que l'on descend ; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris. Quelques pas que quelques-uns fassent par vertu vers la modération et la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmène avec les plus avares, les plus violens dans leurs desirs et les plus ambitieux : quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remue, et de ne pas courir où les autres courent ? On croit même être responsable à soi-même de son élévation et de sa fortune : celui qui ne l'a point faite à la cour, est censé ne l'avoir pas dû faire ; on n'en appelle pas. Cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans graces et sans récompenses ? question si épineuse, si embarrassée, et d'une si pénible décision, qu'un nombre infini de courtisans vieillissent sur le oui et sur le non, et meurent dans le doute.

Il n'y a rien à la cour de si méprisable et de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer.

Celui qui voit loin derrière soi un homme de son temps et de sa condition, avec qui il est venu à la cour la première fois, s'il croit avoir une raison solide d'être prévenu de son propre mérite, et de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin, ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensoit de soi-même, et de ceux qui l'avoient dévancé.

C'est beaucoup tirer de notre ami, si ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de notre connoissance.

Si celui qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle lui échappe, s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin, s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vaque, poste, abbaye, pour les demander et les obtenir, et qu'il soit muni de pensions, de brevets et de survivances, vous lui reprochez son avidité et son ambition, vous dites que tout le tente, que tout lui est propre, aux siens, à ses créatures, et que par le nombre et la diversité des graces dont il se trouve comblé, lui seul a fait plusieurs fortunes. Cependant qu'a-t-il dû faire ? Si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est précisément ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parce

que l'on désespère par la médiocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux, et de s'attirer ce reproche. Si l'on étoit à portée de leur succéder, l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort, et l'on seroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

Il ne faut rien exagérer, ni dire des cours le mal qui n'y est point: l'on n'y attente rien de pis contre le vrai mérite, que de le laisser quelquefois sans récompense, on ne l'y méprise pas toujours: quand on a pu une fois le discerner, on l'oublie; et c'est là où l'on sait parfaitement ne faire rien, ou faire très-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

Il est difficile à la cour, que de toutes les pièces que l'on emploie à l'édifice de sa fortune, il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux: l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point, l'autre parle mollement: il échappe à un troisième de parler contre mes intérêts et contre ses intentions: à celui-là manque la bonne volonté, à celui-ci l'habileté et la prudence: tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement lui a coûté à faire, ainsi que des secours qui lui en ont frayé le chemin: on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçu des uns,

par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit aux autres, si le premier et l'unique soin qu'on a après sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soi.

Les courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse et de finesse pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leur secours, mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire; et ils se persuadent d'être quittes par-là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

Personne à la cour ne veut entamer, on s'offre d'appuyer; parce que jugeant des autres par soi-même, on espère que nul n'entamera, et qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer: c'est une manière douce et polie de refuser son crédit, ses offices et sa médiation à qui en a besoin.

Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier, vous aiment et vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public, et qui au lever ou à la messe évitent vos yeux et votre rencontre. Il n'y a qu'un petit nombre de courtisans qui par grandeur, ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes, osent honorer devant le monde le mérite qui est seul, et dénué de grands établissemens.

Je

Je vois un homme entouré et suivi, mais il est en place : j'en vois un autre que tout le monde aborde, mais il est en faveur : celui-ci est embrassé et caressé, même des grands, mais il est riche : celui-là est regardé de tous avec curiosité, on le montre du doigt, mais il est savant et éloquent : j'en découvre un que personne n'oublie de saluer, mais il est méchant : je veux un homme qui soit bon, qui ne soit rien davantage, et qui soit recherché.

Vient-on de placer quelqu'un (*) dans un nouveau poste, c'est un débordement de louanges en sa faveur qui inonde les cours et la chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la galerie, tout l'appartement : on en a au-dessus des yeux, on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage, l'envie, la jalousie, parlent comme l'adulation : tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les force de dire d'un homme ce qu'ils en pensent ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de louer souvent celui qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit, de mérite ou de valeur devient en un instant un génie du premier ordre, un héros, un demi-dieu. Il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures

(*) Cela est arrivé à M. de Luxembourg, quand il entra dans le commandement des armées.

que l'on fait de lui, qu'il paroît difforme près de ses portraits : il lui est impossible d'arriver jamais jusqu'où la bassesse et la complaisance viennent de le porter, il rougit de sa propre réputation. Commence-t-il à chanceler dans ce poste où on l'avoit mis, tout le monde passe facilement à un autre avis : en est-il entiérement déchu, les machines qui l'avoient guindé si haut par l'applaudissement et les éloges, sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, et qui en disent plus de mal, que ceux qui s'étoient comme dévoués à la fureur d'en dire du bien.

Je crois pouvoir dire d'un poste éminent et délicat, qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter.

Il y a dans les cours deux manières de ce que l'on appelle congédier son monde ou se défaire des gens : se fâcher contre eux, ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous et s'en dégoûtent.

L'on dit à la cour du bien de quelqu'un pour deux raisons, la première afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui; la seconde afin qu'il en dise de nous.

Il est aussi dangereux à la cour de faire les avances, qu'il est embarrassant de ne les point faire.

Il y a des gens à qui ne connoître point le nom et le visage d'un homme, est un titre pour en rire et le mépriser. Ils demandent qui est cet homme; ce n'est ni Rousseau, ni un Fabri (1), ni la Couture (2); ils ne pourroient le méconnoître.

L'on me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun, qui éteigne celui des autres.

Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître et à votre devoir: vous êtes perdu.

On n'est point effronté par choix, mais par complexion: c'est un vice de l'être, mais naturel. Celui qui n'est pas né tel, est modeste, et ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre: c'est une leçon assez inutile que de lui dire, soyez

(1) Il fut brûlé.

(2) La Couture étoit tailleur d'habits de madame la Dauphine, lequel étoit devenu fou, et qui, sur ce pied, demeuroit à la cour, où il faisoit des contes fort extravagans. Il alloit souvent à la toilette de madame la Dauphine.

effronté, et vous réussirez : une mauvaise imitation ne lui profiteroit pas, et le feroit échouer. Il ne faut rien de moins dans les cours qu'une vraie et naïve impudence pour réussir.

On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé, on demande et on obtient, mais, dit-on, sans l'avoir demandé, et dans le temps que l'on n'y pensoit pas, et que l'on songeoit même à toute autre chose : vieux style, menterie innocente, et qui ne trompe personne.

On fait sa brigue (1) pour parvenir à un grand poste, on prépare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, et l'on doit être servi selon ses souhaits : les uns doivent entamer, les autres appuyer : l'amorce est déjà conduite, et la mine prête à jouer : alors on s'éloigne de la cour. Qui oseroit soupçonner d'Artemon (2) qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place, lorsqu'on le tire de sa terre ou de son gouvernement pour l'y faire asseoir ? Artifice grossier, finesses usées, et dont le courtisan s'est servi tant de fois, que si je voulois donner le change à tout le public, et lui

(1) Le marquis de Vardes, revenu de son exil de vingt années, avoit fait une grosse brigue pour être gouverneur de monseigneur le duc de Bourgogne, à quoi il auroit réussi, s'il ne fût pas mort.

(2) Le duc de Beauvilliers.

dérober mon ambition, je me trouverois sous l'œil et sous la main du prince, pour recevoir de lui la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement.

Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vues qu'ils ont sur leur fortune, ni que l'on pénètre qu'ils pensent à une telle dignité, parce que s'ils ne l'obtiennent point, il y a de la honte, se persuadent-ils, à être refusés; et s'ils y parviennent, il y a plus de gloire pour eux d'en être crus dignes par celui qui la leur accorde, que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues et par leurs cabales : ils se trouvent parés tout à la fois de leur dignité et de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t-il d'être refusé d'un poste que l'on mérite, ou d'y être placé sans le mériter?

Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la cour, il est encore plus âpre et plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soi, pourquoi a-t-il obtenu ce poste, qu'à faire demander, pourquoi ne l'a-t-il pas obtenu?

L'on se présente encore pour les charges de ville, l'on postule une place dans l'Académie Françoise; l'on demandoit le consulat : quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premières années de

sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, et de demander ensuite sans nul mystère et sans nulle intrigue, mais ouvertement et avec confiance, d'y servir sa patrie, son prince, la république ?

Je ne vois aucun courtisan à qui le prince vienne d'accorder un bon gouvernement, une place éminente, ou une forte pension, qui n'assure par vanité, ou pour marquer son désintéressement, qu'il est bien moins content du don, que de la manière dont il lui a été fait : ce qu'il y a en cela de sûr et d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace : le plus fort et le plus pénible est de donner, que coûte-t-il d'y ajouter un sourire ?

Il faut avouer (*) néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement que d'autres ne savoient donner ; qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisoient si long-temps prier, qu'ils donnoient si séchement, et chargeoient une grace qu'on leur arrachoit de conditions si désagréables, qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensés de rien recevoir.

(*) Différente manière d'agir du cardinal de Richelieu et du cardinal Mazarin. Le premier savoit refuser sans déplaire ; le second faisoit plaisir de mauvaise grace.

L'on remarque dans les cours (1) des hommes avides, qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages: gouvernement, charge, bénéfice, tout leur convient: ils se sont si bien ajustés, que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces, ils sont amphibies: ils vivent de l'église et de l'épée, et auront le secret d'y joindre la robe. Si vous demandez que font ces gens à la cour? ils reçoivent, et envient tous ceux à qui l'on donne.

Mille gens à la cour y traînent leur vie à embrasser, serrer et congratuler ceux qui reçoivent, jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

Ménophile (2) emprunte ses mœurs d'une profession, et d'une autre son habit: il masque toute l'année, quoiqu'à visage découvert: il paroît à la cour, à la ville, ailleurs, toujours sous un certain nom et sous le même déguisement. On le reconnoît, et on sait quel il est à son visage.

Il y a, pour arriver aux dignités, ce qu'on appelle la grande voie ou le chemin battu: il y a le chemin détourné ou de traverse, qui est le plus court.

(1) M. de Villeroi, archevêque de Lyon, qui en étoit aussi gouverneur, ou le chevalier Hautefeuille, ambassadeur de Malte.

(2) Le père la Chaise, jésuite et confesseur du Roi.

L'on court les malheureux pour les envisager, l'on se range en haie, ou l'on se place aux fenêtres pour observer les traits et la contenance d'un homme qui est condamné, et qui sait qu'il va mourir : vaine, maligne, inhumaine curiosité ! Si les hommes étoient sages, la place publique seroit abandonnée, et il seroit établi qu'il y auroit de l'ignominie seulement à voir de tels spectacles. Si vous êtes si touchés de curiosité, exercez-la du moins en un sujet noble : voyez un heureux (*), contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste, et qu'il en reçoit les complimens : lisez dans ses yeux et au travers d'un calme étudié et d'une feinte modestie, combien il est content et pénétré de soi-même : voyez quelle sérénité cet accomplissement de ses desirs répand dans son cœur et sur son visage ; comme il ne songe plus qu'à vivre et à avoir de la santé ; comme ensuite sa joie lui échappe et ne peut plus se dissimuler ; comme il plie sous le poids de son bonheur, quel air froid et sérieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux, il ne leur répond pas, il ne les voit pas : les embrassemens et les caresses des grands qu'il ne voit plus de si loin, achèvent de lui nuire, il se déconcerte, il s'étourdit, c'est une courte aliénation.

(*) Le chancelier Boucherat.

Vous voulez être heureux, vous desirez des graces, que de choses pour vous à éviter !

Un homme qui vient (1) d'être placé, ne se sert plus de sa raison et de son esprit pour régler sa conduite et ses dehors à l'égard des autres : il emprunte sa règle de son poste et de son état : de-là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

Théonas, abbé depuis trente ans, se lassoit de l'être. On a moins d'ardeur et d'impatience de se voir habillé de pourpre, qu'il en avoit de porter une croix d'or sur sa poitrine. Et parce que les grandes fêtes se passoient toujours sans rien changer à sa fortune, il murmuroit contre le temps présent, trouvoit l'Etat mal gouverné, et n'en prédisoit rien que de sinistre : convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris son parti et renoncé à la prélature, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un évêché : rempli de joie et de confiance sur une nouvelle si peu attendue, vous verrez, dit-il, que je n'en demeurerai pas là, et qu'ils me feront archevêque.

Il faut des frippons (2) à la cour, auprès des grands, et des ministres, même les mieux inten-

(1) De Pontchartrain.

(2) Berrier, Des-Chiens, Brunet, Monnerot, Salaberi.

tionnés; mais l'usage en est délicat, et il faut savoir les mettre en œuvre: il y a des temps et des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualités toujours respectables, souvent inutiles: que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien?

Un vieil auteur, et dont j'ose rapporter ici les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction, dit que « s'eslongner des petits, » voire de ses pareils, et iceulx vilainer et des-» priser, s'accointer de grands et puissans en tous » biens et chevances, et en cette leur cointise et » privauté estre de tous ébats, gabs, mommeries, » et vilaines besoignes; estre eshonté, saffrannier » et sans point de vergogne; endurer brocards et » gausseries de tous chacuns, sans pour ce feindre » de cheminer en avant, et à tout son entregent, » engendre heur et fortune ».

Jeunesse du prince, source des belles fortunes.

Timante (*) toujours le même, et sans rien perdre de ce mérite qui lui a attiré la première fois de la réputation et des récompenses, ne laissoit

(*) De Pompone, disgracié depuis la paix de Nimègue, et privé de sa charge de secrétaire d'état, qu'on lui a rendue depuis; ou M. de Luxembourg, disgracié lors de la recherche des poisons, et revenu depuis en faveur. Il est mort en 1694.

pas de dégénérer dans l'esprit des courtisans : ils étoient las de l'estimer, ils le saluoient froidement, ils ne lui sourioient plus ; ils commençoient à ne le plus joindre, ils ne l'embrassoient plus, ils ne le tiroient plus à l'écart pour lui parler mystérieusement d'une chose indifférente, ils n'avoient plus rien à lui dire. Il lui falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré pour faire revivre ses vertus à demi effacées de leur mémoire, et en rafraîchir l'idée : ils lui font comme dans les commencemens, et encore mieux.

Que d'amis (*), que de parens naissent en une

(*) Le maréchal de Villeroi, lors de l'élévation de M. Pelletier au contrôle général, s'écria qu'il en étoit ravi, parce qu'ils étoient parens, bien que cela ne fût pas vrai. Ce maréchal étoit fils du duc de Villeroi, gouverneur de Louis XIV, qui l'étoit de M. Daluceau, gouverneur de Lyon, fils de M. de Villeroi, secrétaire d'état de la Ligue, dans lequel poste ayant menagé les intérêts d'Henri IV, il fut conservé par ce prince, après la Ligue éteinte. Il étoit fils d'un nommé le Gendre, qui ayant acheté la terre de Neufville, en prit le nom et les armes, et la transmit à sa famille. Depuis trente ans, un des descendans du frère dudit le Gendre, qui avoit fait fortune, étant mort, M. de Villeroi s'en porta héritier, et justifia sa généalogie. Il a été mis à la tête des troupes, après la mort de M. de Luxembourg, et a laissé reprendre Namur en 1695, quoiqu'il eût une armée de cent mille hommes. Il commanda en 1701, avec le maréchal de Catinat,

nuit au nouveau ministre ! Les uns font valoir leurs anciennes liaisons, leur société d'études, les droits du voisinage : les autres feuillettent leur généalogie, remontent jusqu'à un trisaïeul, rappellent le côté paternel et le maternel, l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit, et l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient, on l'imprimeroit volontiers, *c'est mon ami, et je suis fort aise de son élévation, j'y dois prendre part, il m'est assez proche.* Hommes vains et dévoués à la fortune, fades courtisans, parliez-vous ainsi il y a huit jours ? Est-il devenu depuis ce temps plus homme de bien, plus digne du choix que le prince en vient de faire ? Attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connoître ?

Ce qui me soutient et me rassure contre les petits dédains que j'essuie quelquefois des grands et de mes égaux, c'est que je me dis à moi-même, ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, et ils ont raison, elle est bien petite. Ils m'adoreroient, sans doute, si j'étois ministre.

Dois-je bientôt être en place, le sait-il, est-ce en lui un pressentiment ? il me prévient, il me salue.

les armées du Roi en Italie, fut pris à Crémone en 1702, par le prince Eugène, et battu à Ramilli en 1706, par mylord Marlborough. Il fut ensuite chef des conseillers du Roi à la place de M. de Beauvilliers, mort en 1714, qui avoit l'honneur de posséder cette place.

Celui qui dit, *je dînai hier à Tibur* (*Meudon*), ou *j'y soupe ce soir*, qui le répète, qui fait entrer dix fois le nom de Plancus dans les moindres conversations, qui dit, *Plancus* (1) *me demandoit.... je disois à Plancus.....* celui-là même apprend dans ce moment que son héros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire : il part de la maison, il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son consulat, lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde, ne lui passe point une mémoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme sévère et laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'empire un ennemi.

Un homme de mérite se donne, je crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, ni d'esprit pour connoître et pour juger ; qui n'est recommandable que par de certaines livrées, que même il ne porte plus.

Théodote (2) avec un habit austère a un visage comique et d'un homme qui entre sur la scène :

(1) De Louvois, mort subitement en 1691.

(2) L'abbé de Choisy.

sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage: il est fin, cauteleux, doucereux, mystérieux, il s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille: *voilà un beau temps, voilà un beau dégel.* S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte ou à se saisir d'un papillon, c'est celle de Théodote pour une affaire de rien, et qui ne mérite pas qu'on s'en remue, il la traite sérieusement et comme quelque chose qui est capital, il agit, il s'empresse, il la fait réussir: le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison, elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur: ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit: ils montent l'escalier d'un ministre et ils en descendent, ils sortent de son antichambre et ils y rentrent, ils n'ont rien à lui dire et ils lui parlent; ils lui parlent une seconde fois, les voilà contens, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption: vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ne vous connoissent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné: c'est à leurs parens à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur, et que le monde

n'en souffre. Théodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdument, mais sa passion a moins d'éclat : il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement : il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur : ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnoissance. Si la place d'un Cassini devenoit vacante, et que le suisse ou le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuieroit sa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capable d'observer et de calculer, de parler de parelies et de parallaxes. Si vous demandiez de Théodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerois ses ouvrages, et je vous dirois, lisez et jugez : mais s'il est dévot ou courtisan, qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire ? Je prononcerois plus hardiment sur son étoile : oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance, vous serez placé, et bientôt ; ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de service, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et

qui secrètement veut sa fortune. Le reconnoissez-vous à son visage, à ses entretiens? Il ne nomme plus chaque chose par son nom: il n'y a plus pour lui de frippons, de fourbes, de sots et d'impertinens. Celui dont il lui échapperoit de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui venant à le savoir, l'empêcheroit de cheminer. Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit; la vérité blesse son oreille; il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan; et parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable. Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes: il a une profusion, le dirai-je, des torrens de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique: il a des formules de complimens différens pour l'entrée et pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité;

et

et il n'y a personne de ceux qui se paient de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures : il est médiateur, confident, entremetteur, il veut gouverner : il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour : il sait où il faut se placer pour être vu : il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires ; et pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet ; ou s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance ; il pleure d'un œil, et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée : il se tait au contraire, et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

Il y a un pays (*) où les joies sont visibles, mais fausses, et les chagrins cachés, mais réels. Qui croiroit que l'empressement pour les spectacles, que les éclats et les applaudissemens aux théâtres de Molière et d'Arlequin, les repas,

(*) La cour.

la chasse, les ballets, les carrousels, couvrissent tant d'inquiétudes, de soins et de divers intérêts, tant de craintes et d'espérances, des passions si vives, et des affaires si sérieuses ?

La vie de la cour est un jeu sérieux, mélancolique, qui applique : il faut arranger ses pièces et ses batteries, avoir un dessein, le suivre, parer celui de son adversaire, hasarder quelquefois, et jouer de caprice ; et après toutes ses rêveries et toutes ses mesures on est échec, quelquefois mat. Souvent avec des pions qu'on ménage bien, on va à dame, et l'on gagne la partie : le plus habile l'emporte, ou le plus heureux.

Les roues, les ressorts, les mouvemens sont cachés, rien ne paroît d'une montre que son éguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour : image du courtisan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient au même point d'où il est parti.

Les deux tiers de ma vie sont écoulés, pourquoi tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste ? La plus brillante fortune ne mérite point ni le tourment que je me donne, ni les petitesses où je me surprends, ni les humiliations, ni les hontes que j'essuie : trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête ; nous disparoîtrons, moi qui suis si peu de chose, et ceux que je contemplois si avidement,

et de qui j'espérois toute ma grandeur : le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite, et un endroit qui soit son domaine. N** a pensé cela dans sa disgrace, et l'a oublié dans la prospérité.

Un noble, s'il vit chez lui dans sa province, il vit libre, mais sans appui : s'il vit à la cour, il est protégé, mais il est esclave, cela se compense.

Xantippe (*) au fond de sa province, sous un vieux toit, et dans un mauvais lit, a rêvé pendant la nuit qu'il voyoit le Prince, qu'il lui parloit, et qu'il en ressentoit une extrême joie : il a été triste à son réveil : il a conté son songe, et il a dit, quelles chimères ne tombent point dans l'esprit des hommes pendant qu'ils dorment ! Xantippe a continué de vivre, il est venu à la cour, il a vu le Prince, il lui a parlé ; et il a été plus loin que son songe, il est favori.

Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu ?

(*) Bontems, concierge, valet-de-chambre du Roi, gouverneur de Versailles. Son fils étoit gouverneur de Vannes, et sa fille avoit épousé le fils de M. Lambert de Torigni, président de la chambre des comptes, à qui elle donna tant de chagrin, qu'elle lui fit tourner la tête. Le duc d'Elbeuf en fut fort amoureux, et elle de lui. Il lui mangea toutes ses pierreries ; ce qui commença ses chagrins.

L'esclave n'a qu'un maître : l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vus du Prince qui n'en sauroit voir mille à la fois ; et s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier et qu'il verra demain, combien de malheureux !

De tous ceux qui s'empressent auprès des grands et qui leur font la cour, un petit nombre les recherche par des vues d'ambition et d'intérêt, un plus grand nombre par une ridicule vanité, ou par une sotte impatience de se faire voir.

Il y a de certaines familles qui, par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienséance, doivent être irréconciliables : les voilà réunies ; et où la religion a échoué quand elle a voulu l'entreprendre, l'intérêt s'en joue, et le fait sans peine.

L'on parle d'une région (*) où les vieillards sont galans, polis et civils, les jeunes gens au contraire durs, féroces, sans mœurs ni politesse, ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir : ils leur préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop

(*) La cour.

fréquent qu'ils en ont fait, le leur a rendu insipide. Ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes: il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles: leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils, et leurs épaules qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels, et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu et leur Roi : les grands de la nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un temple qu'ils nomment église. Il y a au fond de ce temple un autel (*) consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables. Les grands forment un vaste cercle au pied de cet

(*) La messe du Roi.

autel, et paroissent debout, le dos tourné directement aux prêtres et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur Roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination ; car ce peuple paroît adorer le Prince, et le Prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment Versailles ; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pole, et à plus d'onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons.

Qui considérera que le visage du Prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le bonheur des saints.

Les grands seigneurs sont pleins d'égards pour les Princes ; c'est leur affaire, ils ont des inférieurs : les petits courtisans se relâchent sur ces devoirs, font les familiers, et vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

Que manque-t-il de nos jours à la jeunesse ? elle peut, et elle sait : ou du moins quand elle sauroit autant qu'elle peut, elle ne seroit pas plus décisive.

Foibles hommes ! un grand dit de Timagène, votre ami, qu'il est un sot, et il se trompe : je ne demande pas que vous repliquiez qu'il est

homme d'esprit : osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même il prononce d'Iphicrate qu'il manque de cœur : vous lui avez vu faire une belle action, rassurez-vous, je vous dispense de la raconter, pourvu qu'après ce que vous venez d'entendre, vous vous souveniez encore de la lui avoir vu faire.

Qui sait parler aux Rois, c'est peut-être où se termine toute la prudence et toute la souplesse du courtisan. Une parole échappe et elle tombe de l'oreille du Prince, bien avant dans sa mémoire, et quelquefois jusques dans son cœur; il est impossible de la ravoir : tous les soins que l'on prend et toute l'adresse dont on use pour l'expliquer ou pour l'affoiblir, servent à la graver plus profondément et à l'enfoncer davantage : si ce n'est que contre nous-mêmes que nous ayions parlé; outre que ce malheur n'est pas ordinaire, il y a encore un prompt remède, qui est de nous instruire par notre faute, et de souffrir la peine de notre légéreté : mais si c'est contre quelque autre, quel abattement, quel repentir! Y a-t-il une règle plus utile contre un si dangereux inconvénient, que de parler des autres au Souverain, de leurs personnes, de leurs ouvrages, de leurs actions, de leurs mœurs, ou de leur conduite, du moins avec l'attention, les précautions et les mesures dont on parle de soi?

Diseurs de bons mots, mauvais caractère, je le dirois, s'il n'avoit été dit. Ceux qui nuisent à la réputation, ou à la fortune des autres, plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante : cela n'a pas été dit, et je l'ose dire.

Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magasin, et dont l'on se sert pour se féliciter les uns les autres sur les événemens. Bien qu'elles se disent souvent sans affectation, et qu'elles soient reçues sans reconnoissance, il n'est pas permis avec cela de les omettre, parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur, qui est l'amitié, et que les hommes ne pouvant guère compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entre eux de se contenter des apparences.

Avec cinq ou six termes de l'art, et rien de plus, l'on se donne pour connoisseur en musique, en tableaux, en bâtimens, et en bonne chère : l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir et à manger : l'on impose à ses semblables, et l'on se trompe soi-même.

La cour (*) n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens, en qui l'usage du monde, la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit, et

(*) Bontems, ou le marquis de Dangeau.

suppléent au mérite. Ils savent entrer et sortir, ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point, ils plaisent à force de se taire, et se rendent importans par un silence long-temps soutenu, ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils paient de mines, d'une inflexion de voix, d'un geste et d'un sourire : ils n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur, si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf.

Il y a des gens (*) à qui la faveur arrive comme un accident, ils en sont les premiers surpris et consternés : ils se reconnoissent enfin et se trouvent dignes de leur étoile ; et comme si la stupidité et la fortune étoient deux choses incompatibles, ou qu'il fût impossible d'être heureux et sot tout à la fois, ils se croient de l'esprit, ils hasardent, que dis-je, ils ont la confiance de parler en toute rencontre, et sur quelque matière qui puisse s'offrir, et sans nul discernement des personnes qui les écoutent : ajouterai-je qu'ils épouvantent, ou qu'ils donnent le dernier dégoût par leur fatuité et par leurs fadaises, il est vrai du moins qu'ils déshonorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hasard de leur élévation.

Comment nommerai-je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les sots ? je sais du moins

(*) Le comte d'Aubigni.

que les habiles les confondent avec ceux qu'ils savent tromper.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soi, que l'on n'est que médiocrement fin.

La finesse n'est ni une trop bonne, ni une trop mauvaise qualité : elle flotte entre le vice et la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, et peut-être où elle ne doive être suppléée par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie, de l'une à l'autre le pas est glissant : le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout, et parlent peu, parlez encore moins ; ou si vous parlez beaucoup, dites peu de chose.

Vous dépendez dans une affaire qui est juste et importante, du consentement de deux personnes. L'un vous dit, j'y donne les mains, pourvu qu'un tel y condescende, et ce tel y condescend, et ne desire plus que d'être assuré des intentions de l'autre : cependant rien n'avance, les mois, les années s'écoulent inutilement. Je m'y perds, dites-vous, et je n'y comprends rien, il ne s'agit que de faire qu'ils s'abouchent, et qu'ils se parlent : je vous dis, moi, que j'y vois clair, et que j'y comprends tout : ils se sont parlé.

Il me semble que qui sollicite pour les autres a la confiance d'un homme qui demande justice, et qu'en parlant ou en agissant pour soi-même, on a l'embarras et la pudeur de celui qui demande grace.

Si l'on ne se précautionne à la cour contre les piéges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné, avec tout son esprit, de se trouver la duppe de plus sots que soi.

Il y a quelques rencontres dans la vie, où la vérité et la simplicité sont le meilleur manège du monde.

Êtes-vous en faveur, tout manège est bon, vous ne faites point de fautes, tous les chemins vous mènent au terme : autrement tout est faute, rien n'est utile, il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain temps, ne peut plus s'en passer : toute autre vie pour lui est languissante.

Il faut avoir de l'esprit pour être homme de cabale : l'on peut cependant en avoir à un certain point, que l'on est au-dessus de l'intrigue et de la cabale, et que l'on ne sauroit s'y assujettir ; l'on va alors à une grande fortune, ou à une haute réputation par d'autres chemins.

Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toutes épreuves, et un mérite

très-accompli, n'appréhendez pas, ô Aristide (1), de tomber à la cour, ou de perdre la faveur des grands, pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous.

Qu'un favori s'observe de fort près, car s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert, s'il fronce moins le sourcil, s'il m'écoute plus volontiers, et s'il me reconduit un peu plus loin, je penserai qu'il commence à tomber, et je penserai vrai.

L'homme a bien peu de ressource dans soi-même, puisqu'il lui faut une disgrace ou une mortification pour le rendre plus humain, plus traitable, moins féroce, plus honnête homme.

L'on contemple dans les cours de certaines gens, et l'on voit bien à leurs discours et à toute leur conduite, qu'ils ne songent ni à leurs grands-pères, ni à leurs petits-fils: le présent est pour eux; ils n'en jouissent pas, ils en abusent.

Straton (2) est né sous deux étoiles: malheu-

(1) Le cardinal d'Estrées, ou M. de Pompone.

(2) Le duc de Lauzun, qui a été favori du Roi, puis disgracié et envoyé en prison à Pignerol, où il a été pendant dix ans; ensuite revenu et rentré dans les bonnes graces de Mlle de Montpensier, qui lui a donné S. Fargeau, et 30000 livres de rente sur les gabelles du Languedoc; depuis brouillé avec elle, et enfin exclus de la cour. Il a été fait duc et cordon bleu, à la sollicitation

reux, heureux dans le même degré. Sa vie est un roman: non, il lui manque le vraisemblable. Il n'a point eu d'aventures, il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais; que dis-je, on ne rêve point comme il a vécu. Personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait: l'extrême et le médiocre lui sont connus: il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune: rien ne lui est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assuroit fort sérieusement

de la Reine d'Angleterre, qui étoit sortie d'Angleterre avec le prince de Galles en 1688. Il étoit cadet de la maison de Nompar de Caumont, neveu du maréchal de Grammont, qui l'attira à Paris, où il lui donna retraite chez lui, et par reconnoissance il débaucha sa fille, mariée depuis au prince de Monaco. Ce fut au sujet de cette intrigue, dont il avoit fait confidence au Roi, qu'il se brouilla avec lui, avec des emportemens étranges, dont le Roi l'excusa, reconnoissant généreusement qu'il avoit trahi la confidence qu'il lui en avoit faite. Il fut cependant mis à la Bastille pour le manque de respect; mais seulement pendant vingt-quatre heures, et rentra dans les bonnes graces du Roi, qu'il a perdues entiérement depuis par l'attachement qu'il prit avec Mlle de Montpensier. Il passa en Irlande avec le Roi Jacques, où il ne fit rien qui vaille, s'en étant enfui des premiers au combat de la Boyne. Il avoit, dans un âge assez avancé, épousé la seconde fille du maréchal de Lorge, en 1695. L'aînée avoit épousé le jeune duc de S. Simon. La mère étoit fille du sieur Fremont, fameux homme d'affaires, et enfin garde du trésor royal.

qui étoient en lui : il a dit de soi, *j'ai de l'esprit, j'ai du courage*, et tous ont dit après lui, *il a de l'esprit, il a du courage.* Il a exercé dans l'une et dans l'autre fortune le génie du courtisan, qui a dit de lui plus de bien peut-être et plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joli, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque ont été employés à son éloge ; et tout le contraire a servi depuis pour le ravaler : caractère équivoque, mêlé, enveloppé : une énigme, une question presque indécise.

La faveur (1) met l'homme au-dessus de ses égaux ; et sa chûte, au-dessous.

Celui qui un beau jour sait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, et quelquefois de bien des crimes.

Dans cent ans le monde subsistera encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations, ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grace reçue, ou ce qui s'attriste et se désespère sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes (2) qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles, ils s'éva-

(1) Pelletier, le ministre.

(2) MM. de Pontchartrain, Chamillard et de Chanlais.

nouiront à leur tour, et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs ont pris leur place : quel fonds à faire sur un personnage de comédie !

Qui a vu la cour, a vu du monde ce qui est le plus beau, le plus spécieux et le plus orné : qui méprise la cour après l'avoir vue, méprise le monde.

La ville dégoûte de la province : la cour détrompe de la ville, et guérit de la cour.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.

CHAPITRE IX.

DES GRANDS.

La prévention du peuple en faveur des Grands est si aveugle, et l'entêtement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix et leurs manières si général, que s'ils s'avisoient d'être bons, cela iroit à l'idolâtrie.

Si vous êtes né vicieux, ô Théagène (*), je vous plains : si vous le devenez par foiblesse pour ceux qui ont intérêt que vous le soyez, qui ont juré entre eux de vous corrompre, et qui se vantent déjà de pouvoir y réussir, souffrez que je vous méprise. Mais si vous êtes sage, tempérant, modeste, civil, généreux, reconnoissant, laborieux, d'un rang d'ailleurs et d'une naissance à donner des exemples plutôt qu'à les prendre d'autrui, et à faire les règles plutôt qu'à les recevoir, convenez avec cette sorte de gens de suivre par complaisance leurs déréglemens, leurs vices et leur folie, quand ils auront, par la déférence qu'ils vous doivent, exercé toutes les vertus que vous chérissez : ironie forte, mais utile, très-propre à mettre vos mœurs en sûreté, à renverser tous leurs projets, et à les jetter dans le parti de continuer d'être ce qu'ils sont, et de vous laisser tel que vous êtes.

(*) Le Grand-Prieur.

L'avantage

L'avantage des Grands sur les autres hommes est immense par un endroit. Je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous, et leurs flatteurs : mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et qui les passent quelquefois.

Les Grands se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joie, de prévenir d'extrêmes besoins, ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusques-là.

On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange, ou une espèce de compensation de bien et de mal, qui établiroit entre elles l'égalité, ou qui feroit du moins que l'une ne seroit guère plus desirable que l'autre. Celui qui est puissant, riche, et à qui il ne manque rien, peut former cette question, mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Il ne laisse pas d'y avoir comme un charme attaché à chacune des différentes conditions, et qui y demeure, jusques à ce que la misère l'en ait

ôté. Ainsi les Grands se plaisent dans l'excès, et les Petits aiment la modération : ceux-là ont le goût de dominer et de commander, et ceux-ci sentent du plaisir, et même de la vanité à les servir et à leur obéir : les Grands sont entourés, salués, respectés : les Petits entourent, saluent, se prosternent ; et tous sont contens.

Il coûte si peu aux Grands à ne donner que des paroles, et leur condition les dispense si fort de tenir les belles promesses qu'ils vous ont faites, que c'est modestie à eux de ne promettre pas encore plus largement.

Il est vieux et usé (*), dit un Grand, il s'est crevé à me suivre, qu'en faire ? un autre plus jeune enlève ses espérances, et obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux, que parce qu'il l'a trop mérité.

Je ne sais, dites-vous avec un air froid et dédaigneux, Philante a du mérite, de l'esprit, de l'agrément, de l'exactitude sur son devoir, de la fidélité et de l'attachement pour son maître, et il en est médiocrement considéré, il ne plaît pas, il n'est pas goûté : expliquez-vous, est-ce Philante, ou le Grand qu'il sert, que vous condamnez ?

Il est souvent plus utile de quitter les Grands que de s'en plaindre.

(*) De S. Pouanges.

Qui peut dire pourquoi quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des Grands?

Les Grands sont si heureux, qu'ils n'essuient pas même dans toute leur vie l'inconvénient de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, ou des personnes illustres (1) dans leur genre, et dont ils ont tiré le plus de plaisir et le plus d'utilité. La première chose que la flatterie sait faire après la mort de ces hommes uniques, et qui ne se réparent point, est de leur supposer des endroits foibles, dont elle prétend que ceux qui leur succèdent (2) sont très-exempts: elle assure que l'un avec toute la capacité et toutes les lumières de l'autre dont il prend la place, n'en a point les défauts, et ce style sert aux princes à se consoler du grand et de l'excellent par le médiocre.

Les Grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit: les gens d'esprit méprisent les Grands qui n'ont que de la grandeur: les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

Quand je vois d'une part auprès des Grands, à leur table, et quelquefois dans leur familiarité, de ces hommes alertes, empressés, intrigans, aventuriers, esprits dangereux et nuisibles; et que

(1) De Louvois.

(2) De Pontchartrain.

je considère d'autre part quelle peine ont les personnes de mérite à en approcher, je ne suis pas toujours disposé à croire que les méchans soient soufferts par intérêt, ou que les gens de bien soient regardés comme inutiles : je trouve plus mon compte à me confirmer dans cette pensée, que grandeur et discernement sont deux choses différentes, et l'amour pour la vertu et pour les vertueux, une troisième chose.

Lucile aime mieux user sa vie à se faire supporter de quelques Grands, que d'être réduit à vivre familiérement avec ses égaux.

La règle de voir de plus grands que soi, doit avoir ses restrictions. Il faut quelquefois d'étranges talens pour la réduire en pratique.

Quelle est l'incurable maladie de Théophile (*)? elle lui dure depuis plus de trente années, il ne guérit point, il a voulu, il veut, et il voudra gouverner les Grands : la mort seule lui ôtera avec la vie cette soif d'empire et d'ascendant sur les esprits : est-ce en lui zèle du prochain? est-ce habitude? est-ce une excessive opinion de soi-même? Il n'y a point de palais où il ne s'insinue : ce n'est pas au milieu d'une chambre qu'il s'arrête, il passe à une embrasure ou au cabinet : on attend qu'il ait parlé, et long-temps et avec action,

(*) De Roquette, évêque d'Autun.

pour avoir audience, pour être vu. Il entre dans le secret des familles, il est de quelque chose dans tout ce qui leur arrive de triste ou d'avantageux : il prévient, il s'offre, il se fait de fête, il faut l'admettre. Ce n'est pas assez pour remplir son temps ou son ambition, que le soin de dix mille ames dont il répond à Dieu comme de la sienne propre : il y en a d'un plus haut rang et d'une plus grande distinction dont il ne doit aucun compte, et dont il se charge plus volontiers. Il écoute, il veille sur tout ce qui peut servir de pâture à son esprit d'intrigue, de médiation ou de manège : à peine un Grand est-il débarqué (*), qu'il l'empoigne et s'en saisit : on entend plutôt dire à Théophile, qu'il le gouverne, qu'on n'a pu soupçonner qu'il pensoit à le gouverner.

Une froideur ou une incivilité qui vient de ceux

(*) Le Roi Jacques II, auprès duquel il voulut s'insinuer, eut quatre enfans légitimes : deux filles de son premier mariage avec Anne Hyde, fille de mylord Edouard Hyde, grand chancelier d'Angleterre : l'aînée fut mariée à Guillaume III, roi d'Angleterre : l'autre, au prince George de Danemarck, et sont mortes toutes deux Reines d'Angleterre. De son second mariage avec Anne d'Est, princesse de Modène, il a eu un fils né au mois de juin 1688, appellé le prince de Galles ; et en 1790 est née une fille. Il a eu deux enfans naturels : un fils nommé duc de Barwick ; et une fille mariée à mylord Walgrave, lieutenant du comté de Sommerset.

qui sont au-dessus de nous, nous les fait haïr, mais un salut ou un sourire nous les reconcilie.

Il y a des hommes superbes que l'élévation de leurs rivaux humilie et apprivoise, ils en viennent par cette disgrace jusqu'à rendre le salut, mais le temps, qui adoucit toutes choses, les remet enfin dans leur naturel.

Le mépris que les Grands ont pour le peuple, les rend indifférens sur les flatteries ou sur les louanges qu'ils en reçoivent, et tempère leur vanité. De même les Princes loués sans fin et sans relâche des Grands ou des courtisans, en seroient plus vains, s'ils estimoient davantage ceux qui les louent.

Les Grands croient être seuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'esprit, l'habileté, la délicatesse, et s'emparent de ces riches talens, comme de choses dues à leur naissance. C'est cependant en eux une erreur grossière de se nourrir de si fausses préventions : ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate ne nous est pas toujours venu de leur fond. Ils ont de grands domaines, et une longue suite d'ancêtres, cela ne leur peut être contesté.

Avez-vous de l'esprit (*), de la grandeur, de l'habileté, du goût, du discernement ? En croirai-je

(*) Le duc de la Feuillade.

la prévention et la flatterie qui publient hardiment votre mérite ? elles me sont suspectes, je les récuse. Me laisserai-je éblouir par un air de capacité ou de hauteur, qui vous met au-dessus de tout ce qui se fait, de ce qui se dit, et de ce qui s'écrit, qui vous rend sec sur les louanges, et empêche qu'on ne puisse arracher de vous la moindre approbation ? Je conclus de là plus naturellement, que vous avez de la faveur, du crédit et de grandes richesses. Quel moyen de vous définir, Téléphon ? on n'approche de vous que comme du feu, et dans une certaine distance, et il faudroit vous développer, vous manier, vous confronter avec vos pareils, pour porter de vous un jugement sain et raisonnable : votre homme de confiance, qui est dans votre familiarité, dont vous prenez conseil, pour qui vous quittez Socrate et Aristide, avec qui vous riez, et qui rit plus haut que vous, Dave enfin m'est très-connu : seroit-ce assez pour vous bien connoître ?

Il y en a de tels, que s'ils pouvoient connoître leurs subalternes et se connoître eux-mêmes, ils auroient honte de primer.

S'il y a peu d'excellens orateurs, y a-t-il bien des gens qui puissent les entendre ? S'il n'y a pas assez de bons écrivains, où sont ceux qui savent lire ? De même on s'est toujours plaint du petit nombre de personnes capables de conseiller les Rois,

et de les aider dans l'administration de leurs affaires. Mais s'ils naissent enfin ces hommes habiles et intelligens, s'ils agissent selon leurs vues et leurs lumières, sont-ils aimés, sont-ils estimés autant qu'ils le méritent ? Sont-ils loués de ce qu'ils pensent et de ce qu'ils font pour la patrie ? Ils vivent, il suffit : on les censure s'ils échouent, et on les envie s'ils réussissent. Blâmons le peuple où il seroit ridicule de vouloir l'excuser : son chagrin et sa jalousie regardés des Grands ou des puissans comme inévitables, les ont conduits insensiblement à le compter pour rien, et à négliger ses suffrages dans toutes leurs entreprises, à s'en faire même une règle de politique.

Les Petits se haïssent les uns les autres, lorsqu'ils se nuisent réciproquement. Les Grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font, et par tout le bien qu'ils ne leur font pas : ils leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté, et de leur infortune ; ou du moins il leur paroissent tels.

C'est déjà trop (*) d'avoir avec le peuple une même religion et un même dieu : quel moyen

(*) Il désigne plusieurs grands seigneurs, qui portent ces noms, comme César de Vendôme, Annibal d'Estrées, Hercule de Rohan, Achille de Harlay, Phébus de Foix, Diane de Chastiniers.

encore de s'appeller Pierre, Jean, Jacques, comme le marchand ou le laboureur: évitons d'avoir rien de commun avec la multitude: affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en séparent: qu'elle s'approprie les douze apôtres, leurs disciples, les premiers martyrs (tels gens, tels patrons); qu'elle voie avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier que chacun célèbre comme sa fête. Pour nous autres Grands, ayons recours aux noms profanes, faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de César, de Pompée, c'étoient de grands hommes; sous celui de Lucrèce, c'étoit une illustre romaine; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier et de Tancrède, c'étoient des paladins, et le roman n'a point de héros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achille, d'Hercule, tous demi-dieux; sous ceux même de Phébus et Diane: et qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter, ou Mercure, ou Vénus, ou Adonis?

Pendant que (*) les Grands négligent de rien connoître, je ne dis pas seulement aux intérêts des Princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires, qu'ils ignorent l'économie et la science d'un père de famille, et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance, qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendans, qu'ils se

(*) Les jeunes gens de qualité.

contentent d'être gourmets ou *côteaux*, d'aller chez Thaïs ou chez Phryné, de parler de la meute et de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon, ou à Philisbourg; des citoyens (*) s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le foible de tout un état, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent, deviennent puissans, soulagent le Prince d'une partie des soins publics. Les Grands qui les dédaignoient, les révèrent, heureux s'ils deviennent leurs gendres.

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les Grands avec le Peuple, ce dernier me paroît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne sauroit faire aucun mal, un Grand ne veut faire aucun bien et est capable de grands maux: l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses: là se montrent ingénument la grossiéreté et la franchise; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse: le Peuple n'a guère d'esprit, et les Grands n'ont point d'ame: celui-là a un bon fond et n'a point de dehors; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une superficie.

(*) Les ministres.

Faut-il opter, je ne balance pas, je veux être peuple.

Quelques profonds que soient les Grands de la cour, et quelque art qu'ils aient pour paroître ce qu'ils ne sont pas, et pour ne point paroître ce qu'ils sont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur extrême pente à rire aux dépens d'autrui, et à jetter du ridicule souvent où il n'y en peut avoir: ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup-d'œil, admirables sans doute pour envelopper une duppe, et rendre sot celui qui l'est déjà; mais encore plus propres à leur ôter tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sauroit se tourner et se plier en mille manières agréables et réjouissantes, si le dangereux caractère du courtisan ne l'engageoit pas à une fort grande retenue. Il lui oppose un caractère sérieux dans lequel il se retranche; et il fait si bien que les railleurs, avec des intentions si mauvaises, manquent d'occasions de se jouer de lui.

Les aises de la vie, l'abondance, le calme d'une grande prospérité font que les princes ont de la joie de reste pour rire d'un nain, d'un singe, d'un imbécile, et d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

Un Grand aime la Champagne, abhorre la Brie, il s'enivre de meilleur vin que l'homme du peuple: seule différence que la crapule laisse entre les

conditions les plus disproportionnées, entre le seigneur et l'estafier.

Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des Princes un peu de celui d'incommoder les autres : mais non, les Princes ressemblent aux hommes : ils songent à eux-mêmes, suivent leur goût, leurs passions, leur commodité, cela est naturel.

Il semble que la première règle des compagnies, des gens en place, ou des puissans, est de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le besoin de leurs affaires, toutes les traverses qu'ils en peuvent craindre.

Si un Grand a quelque degré de bonheur sur les autres hommes, je ne devine pas lequel, si ce n'est peut-être de se trouver souvent dans le pouvoir et dans l'occasion de faire plaisir ; et si elle naît cette conjoncture, il semble qu'il doive s'en servir ; si c'est en faveur d'un homme de bien, il doit appréhender qu'elle ne lui échappe : mais comme c'est en une chose juste, il doit prévenir la sollicitation, et n'être vu que pour être remercié ; et si elle est facile, il ne doit pas même la lui faire valoir : s'il la lui refuse, je les plains tous deux.

Il y a des hommes nés inaccessibles, et ce sont précisément ceux de qui les autres ont besoin, de qui ils dépendent : ils ne sont jamais que sur

un pied : mobiles comme le mercure, ils pirouettent, ils gesticulent, ils crient, ils s'agitent : semblables à ces figures de carton qui servent de montre à une fête publique, ils jettent feu et flamme, tonnent et foudroient, on n'en approche pas, jusqu'à ce que venant à s'éteindre ils tombent, et par leur chûte deviennent traitables, mais inutiles.

Le suisse, le valet-de-chambre, l'homme de livrée (*), s'ils n'ont plus d'esprit que ne porte leur condition, ne jugent plus d'eux-mêmes par leur première bassesse, mais par l'élévation et la fortune des gens qu'ils servent, et mettent tous ceux qui entrent par leur porte, et montent leur escalier, indifféremment au-dessous d'eux et de leurs maîtres : tant il est vrai qu'on est destiné à souffrir des Grands et de ce qui leur appartient.

Un homme en place doit aimer son Prince, sa femme, ses enfans, et après eux les gens d'esprit : il les doit adopter, il doit s'en fournir et n'en jamais manquer. Il ne sauroit payer, je ne dis pas de trop de pensions et de bienfaits, mais de trop de familiarité et de caresses les secours et les services qu'il en tire, même sans le savoir : quels petits bruits ne dissipent-ils pas ? quelles histoires ne réduisent-ils pas à la fable et à la fiction ? ne savent-ils pas justifier les mauvais succès par les

(*) Les domestiques de M. le Tellier.

bonnes intentions, prouver la bonté d'un dessein et la justesse des mesures par le bonheur des événemens, s'élever contre la malignité et l'envie pour accorder à de bonnes entreprises de meilleurs motifs, donner des explications favorables à des apparences qui étoient mauvaises, détourner les petits défauts, ne montrer que les vertus, et les mettre dans leur jour, semer en mille occasions des faits et des détails qui soient avantageux, et tourner le ris et la moquerie contre ceux qui oseroient en douter, ou avancer des faits contraires? Je sais que les Grands ont pour maxime de laisser parler et de continuer d'agir : mais je sais aussi qu'il leur arrive en plusieurs rencontres, que laisser dire les empêche de faire.

Sentir le mérite; et quand il est une fois connu, le bien traiter : deux grandes démarches à faire tout de suite, et dont la plupart des Grands sont fort incapables.

Tu es grand, tu es puissant, ce n'est pas assez : fais que je t'estime, afin que je sois triste d'être déchu de tes bonnes graces, ou de n'avoir pu les acquérir.

Vous dites d'un Grand ou d'un homme en place, qu'il est prévenant, officieux, qu'il aime à faire plaisir : et vous le confirmez par un long détail de ce qu'il a fait en une affaire où il a su que vous preniez intérêt. Je vous entends, on va pour

vous au-devant de la sollicitation, vous avez du crédit, vous êtes connu du ministre, vous êtes bien avec les puissances : desiriez-vous que je susse autre chose ?

Quelqu'un vous dit : *je me plains d'un tel, il est fier depuis son élévation, il me dédaigne, il ne me connoît plus. Je n'ai pas pour moi*, lui répondez-vous, *sujet de m'en plaindre ; au contraire, je m'en loue fort, et il me semble même qu'il est assez civil.* Je crois encore vous entendre, vous voulez qu'on sache qu'un homme en place a de l'attention pour vous, et qu'il vous démêle dans l'antichambre entre mille honnêtes gens de qui il détourne ses yeux, de peur de tomber dans l'inconvénient de leur rendre le salut, ou de leur sourire.

Se louer de quelqu'un, se louer d'un Grand, phrase délicate dans son origine, et qui signifie sans doute se louer soi-même, en disant d'un Grand tout le bien qu'il nous a fait, ou qu'il n'a pas songé à nous faire.

On loue les Grands pour marquer qu'on les voit de près, rarement par estime ou par gratitude : on ne connoît pas souvent ceux que l'on loue. La vanité ou la légéreté l'emportent quelquefois sur le ressentiment : on est mal content d'eux, et on les loue.

S'il est périlleux de tremper dans une affaire suspecte, il l'est encore davantage de s'y trouver

complice d'un Grand : il s'en tire, et vous laisse payer doublement, pour lui et pour vous.

Le Prince n'a point assez de toute sa fortune pour payer une basse complaisance, si l'on en juge par tout ce que celui qu'il veut récompenser, y a mis du sien ; et il n'a pas trop de toute sa puissance pour le punir, s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en a reçu.

La noblesse expose sa vie pour le salut de l'Etat et pour la gloire du Souverain. Le magistrat décharge le Prince d'une partie du soin de juger les peuples : voilà de part et d'autre des fonctions bien sublimes et d'une merveilleuse utilité, les hommes ne sont guère capables de plus grandes choses ; et je ne sais d'où la robe et l'épée ont puisé de quoi se mépriser réciproquement.

S'il est vrai qu'un Grand donne plus à la fortune lorsqu'il hasarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables, il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute réputation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu, il meurt obscur et dans la foule : il vivoit de même à la vérité, mais il vivoit ; et c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses et serviles. Ceux au contraire que la naissance démêle d'avec le peuple, et expose aux yeux

yeux des hommes, à leur censure, et à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur tempérament, s'il ne les portoit pas à la vertu: et cette disposition de cœur et d'esprit qui passe des aïeux par les pères dans leurs descendans, est cette bravoure si familière aux personnes nobles, et peut-être la noblesse même.

Jettez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite: mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis Achille.

Les Princes sans autre science ni autre règle, ont un goût de comparaison: ils sont nés et élevés au milieu et comme dans le centre des meilleures choses, à quoi ils rapportent ce qu'ils lisent, ce qu'ils voient, et ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de Lully, de Racine, et de Lebrun, est condamné.

Ne parler aux jeunes Princes que du soin de leur rang, est un excès de précaution, lorsque toute une cour met son devoir et une partie de sa politesse à les respecter, et qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards dus à leur naissance, qu'à confondre les personnes et les traiter indifféremment et sans distinction des conditions et des titres. Ils ont une fierté naturelle qu'ils retrouvent dans les occasions: il ne leur faut de leçons que pour la régler, que pour leur

inspirer la bonté, l'honnêteté et l'esprit de discernement.

C'est une pure hypocrisie (1) à un homme d'une certaine élévation, de ne pas prendre d'abord le rang qui lui est dû, et que tout le monde lui cède. Il ne lui coûte rien d'être modeste, de se mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour lui, de prendre dans une assemblée une dernière place, afin que tous l'y voient, et s'empressent de l'en ôter. La modestie est d'une pratique plus amère aux hommes d'une condition ordinaire : s'ils se jettent dans la foule, on les écrase : s'ils choisissent un poste incommode, il leur demeure.

Aristarque (2) se transporte dans la place avec un héraut et un trompette ; celui-ci commence, toute la multitude accourt et se rassemble. Ecoutez, peuple, dit le héraut, soyez attentifs, silence, *Aristarque, que vous voyez présent, doit faire demain une bonne action.* Je dirai plus simplement et sans figure, quelqu'un fait bien, veut-il faire mieux ? Que je ne sache pas qu'il fait bien, ou que je ne le soupçonne pas du moins de me l'avoir appris.

(1) De Harlay, premier président.

(2) Le même. On lui vint apporter à Beaumont, pendant les vacations, vingt-cinq mille livres que le président de la Barois lui avoit léguées. Il se transporta à Fontainebleau, où la cour étoit alors, et pardevant un notaire royal, il déclara cette somme au profit des pauvres.

Les meilleures actions s'altèrent et s'affoiblissent par la manière dont on les fait, et laissent même douter des intentions. Celui qui protège ou qui loue la vertu pour la vertu, qui corrige ou qui blâme le vice à cause du vice, agit simplement, naturellement, sans aucun tour, sans nulle singularité, sans faste, sans affectation : il n'use point de réponses graves et sentencieuses, encore moins de traits piquans et satyriques : ce n'est jamais une scène qu'il joue pour le public, c'est un bon exemple qu'il donne, et un devoir dont il s'acquitte : il ne fournit rien aux visites des femmes, ni au cabinet, ni aux nouvellistes : il ne donne point à un homme agréable la matière d'un joli conte. Le bien qu'il vient de faire est un peu moins su à la vérité ; mais il fait ce bien, que voudroit-il davantage ?

Les Grands ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur sont point favorables : il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frère et de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille : il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

Théognis (*) est recherché dans son ajustement, et il sort paré comme une femme : il n'est pas

(*) De Harlay, archevêque de Paris, mort subitement en sa maison de Conflans.

hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté, que ceux qui passent le trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droite où il y a un grand monde, et à gauche où il n'y a personne, il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas. Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile, il va le trouver, lui fait sa prière : Théognis l'écoute favorablement, il est ravi de lui être bon à quelque chose, il le conjure de faire naître des occasions de lui rendre service; et comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point; il le prie de se mettre en sa place, il l'en fait juge : le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

C'est avoir une très-mauvaise opinion des hommes, et néanmoins les bien connoître, que de croire dans un grand poste leur imposer par des caresses étudiées, par de longs et stériles embrassemens.

Pamphile (*) ne s'entretient pas avec les gens

(*) Le marquis de Dangeau.

qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours : si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie. Il a des termes tout à la fois civils et hautains, une honnêteté impérieuse et qu'il emploie sans discernement : il a une fausse grandeur qui l'abaisse, et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, et qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir : il dit : *mon ordre*, *mon cordon bleu ;* il l'étale ou il le cache par ostentation : un Pamphile en un mot, veut être Grand, il croit l'être, il ne l'est pas, il l'est d'après un Grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique : il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune : il vous apperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit ; et le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il

est public, en la compagnie d'un Grand, il prend courage, il vient à vous, et il vous dit: *Vous ne faisiez pas hier semblant de me voir.* Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis; et tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut, que c'est une scène pour ceux qui passent: aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre, gens nourris dans le faux, qui ne haïssent rien tant que d'être naturels; vrais personnages de comédie, des Floridors, des Mondoris.

On ne tarit point sur les Pamphiles: ils sont bas et timides devant les princes et les ministres, pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu: muets et embarrassés avec les savans: vifs, hardis et décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier: ils savent l'histoire avec les femmes: ils sont poëtes avec un docteur, et géomètres avec un poëte. De maximes ils ne s'en chargent pas, de principes encore moins, ils vivent à l'aventure, poussés et entraînés par le vent de la faveur, et par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en

ont besoin ; et celui (1) à qui ils ont recours, n'est guère un homme sage, ou habile, ou vertueux, c'est un homme à la mode.

Nous avons pour les Grands et pour les gens en place une jalousie stérile, ou une haine impuissante, qui ne nous venge point de leur splendeur et de leur élévation, et qui ne fait qu'ajouter à notre propre misère le poids insupportable du bonheur d'autrui : que faire contre une maladie de l'ame si invétérée et si contagieuse ? Contentons-nous de peu, et de moins encore s'il est possible : sachons perdre dans l'occasion, la recette est infaillible, et je consens à l'éprouver : j'évite par-là d'apprivoiser un suisse ou de fléchir un commis, d'être repoussé à une porte par la foule innombrable de cliens ou de courtisans dont la maison d'un ministre (2) se dégorge plusieurs fois le jour, de languir dans sa salle d'audience, de lui demander en tremblant et en balbutiant une chose juste, d'essuyer sa gravité, son ris amer, et son laconisme. Alors je ne le hais plus, je ne lui porte plus d'envie : il ne me fait aucune prière, je ne lui en fais pas : nous sommes égaux, si ce n'est peut-être qu'il n'est pas tranquille, et que je le suis.

Si les Grands ont des occasions de nous faire

(1) De Chanlais.

(2) De Louvois.

du bien, ils en ont rarement la volonté; et s'ils desirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toujours les occasions. Ainsi l'on peut être trompé dans l'espèce de culte qu'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'espérance, ou sur la crainte : et une longue vie se termine quelquefois, sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre intérêt, ou qu'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune. Nous devons les honorer parce qu'ils sont grands, et que nous sommes petits; et qu'il y en a d'autres plus petits que nous, qui nous honorent.

A la cour, à la ville, mêmes passions, mêmes foiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies : par-tout des brus et des belles-mères, des maris et des femmes, des divorces, des ruptures, et de mauvais raccommodemens : par-tout des humeurs, des colères, des partialités, des rapports, et ce qu'on appelle de mauvais discours; avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville, la rue S. Denis comme transportées à Versailles ou à Fontainebleau. Ici l'on croit se haïr avec plus de fierté et de hauteur, et peut-être avec plus de dignité : on se nuit réciproquement avec plus d'habileté et de finesse, les colères sont plus éloquentes, et l'on se dit des injures plus poliment et en meilleurs termes, l'on n'y blesse point la

pureté de la langue, l'on n'y offense que les hommes ou que leur réputation : tous les dehors du vice y sont spécieux, mais le fond, encore une fois, y est le même que dans les conditions les plus ravalées : tout le bas, tout le foible et tout l'indigne s'y trouvent. Ces hommes si grands ou par leur naissance ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et ils sont peuple.

Qui dit le peuple dit plus d'une chose, c'est une vaste expression, et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, et jusques où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux Grands, c'est la populace et la multitude : il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux, ce sont les Grands comme les Petits.

Les Grands se gouvernent par sentiment : ames oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression. Une chose arrive, ils en parlent trop, bientôt ils en parlent peu, ensuite ils n'en parlent plus, et ils n'en parleront plus : action, conduite, ouvrage, événement, tout est oublié : ne leur demandez ni correction, ni prévoyance, ni réflexion, ni reconnoissance, ni récompense.

L'on se porte aux extrémités opposées à l'égard de certains personnages. La satyre après leur mort court parmi le peuple, pendant que les voûtes

des temples retentissent de leurs éloges. Ils ne méritent quelquefois ni libelles ni discours funèbres: quelquefois aussi ils sont dignes de tous les deux.

L'on doit se taire sur les puissans; il y a presque toujours de la flatterie à en dire du mal pendant qu'ils vivent, de la lâcheté quand ils sont morts.

CHAPITRE X.

DU SOUVERAIN OU DE LA RÉPUBLIQUE.

QUAND l'on parcourt sans la prévention de son pays, toutes les formes de gouvernement, l'on ne sait à laquelle se tenir; il y a dans toutes le moins bon, et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né, la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

Il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie; et la politique, qui ne consiste qu'à répandre le sang, est fort bornée et de nul raffinement: elle inspire de nier ceux dont la vie est un obstacle à notre ambition: un homme né cruel fait cela sans peine. C'est la manière la plus horrible et la plus grossière de se maintenir, ou de s'agrandir.

C'est une politique sûre et ancienne dans les républiques, que d'y laisser le peuple s'endormir dans les fêtes, dans les spectacles, dans le luxe, dans le faste, dans les plaisirs, dans la vanité et la mollesse; le laisser se remplir du vuide, et savourer la bagatelle: quelles grandes démarches ne fait-on pas au despotique par cette indulgence!

Il n'y a point de patrie dans le despotique,

d'autres choses y suppléent, l'intérêt, la gloire, le service du Prince.

Quand on veut changer et innover dans une république, c'est moins les choses que le temps que l'on considère. Il y a des conjonctures où l'on sent bien qu'on ne sauroit trop attenter contre le peuple; et il y en a d'autres où il est clair qu'on ne peut trop le ménager. Vous pouvez aujourd'hui ôter à cette ville ses franchises, ses droits, ses privilèges: mais demain ne songez pas même à réformer ses enseignes.

Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir.

Il y a de certains maux dans la république qui y sont soufferts, parce qu'ils préviennent ou empêchent de plus grands maux. Il y a d'autres maux qui sont tels seulement par leur établissement, et qui étant dans leur origine un abus ou un mauvais usage, sont moins pernicieux dans leurs suites et dans la pratique, qu'une loi plus juste, ou une coutume plus raisonnable. L'on voit une espèce de maux que l'on peut corriger par le changement ou la nouveauté, qui est un mal, et fort dangereux. Il y en a d'autres cachés et enfoncés comme des ordures dans un cloaque, je veux dire ensevelis sous la honte, sous le secret et dans l'obscurité: on

ne peut les fouiller ou les remuer, qu'ils n'exhalent le poison et l'infamie : les plus sages doutent quelquefois s'il est mieux de connoître ces maux, que de les ignorer. L'on tolère quelquefois dans un état un assez grand mal, mais qui détourne un million de petits maux, ou d'inconvéniens qui tous seroient inévitables et irremédiables. Il se trouve des maux dont chaque particulier gémit, et qui deviennent néanmoins un bien public, quoique le public ne soit autre chose que tous les particuliers. Il y a des maux personnels, qui concourent au bien et à l'avantage de chaque famille. Il y en a qui affligent, ruinent ou déshonorent les familles, mais qui tendent au bien et à la conservation de la machine de l'état et du gouvernement. D'autres maux renversent des états ; et sur leurs ruines en élèvent de nouveaux. On en a vu enfin qui ont sappé par les fondemens de grands empires, et qui les ont fait évanouir de dessus la terre, pour varier et renouveller la face de l'univers.

Qu'importe à l'état qu'Eraste soit riche, qu'il ait des chiens qui arrêtent bien, qu'il crée les modes sur les équipages et sur les habits, qu'il abonde en superfluités ? Où il s'agit de l'intérêt et des commodités de tout le public, le particulier est-il compté ? La consolation des peuples dans les choses qui lui pèsent un peu, est de savoir qu'ils soulagent le Prince, ou qu'ils n'enrichissent

que lui : ils ne se croient point redevables à Ergaste de l'embellissement de sa fortune.

La guerre a pour elle l'antiquité, elle a été dans tous les siècles : on l'a toujours vu remplir le monde de veuves et d'orphelins, épuiser les familles d'héritiers et faire périr les frères à une même bataille. Jeune Soyecourt (*) ! je regrette ta vertu, ta pudeur, ton esprit déjà mûr, pénétrant, élevé, sociable : je plains cette mort prématurée qui te joint à ton intrépide frère, et t'enlève à une cour où tu n'as fait que te montrer : malheur déplorable, mais ordinaire ! De tout temps les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dépouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres ; et pour le faire plus ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire : ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire, ou la plus solide réputation ; et ils ont depuis enchéri de siècle en siècle sur la manière de se détruire réciproquement. De l'injustice des premiers hommes comme de son unique source est venue la guerre, ainsi que

(*) Beau-frère de M. de Boisfranc, maître des requêtes, qui ayant épousé sa sœur avec peu de bien, et même contre le sentiment de son père, s'est vu, par la mort de l'un et de l'autre, avoir épousé une héritière riche de vingt-cinq mille livres de rente.

la nécessité où ils se sont trouvés de se donner des maîtres qui fixassent leurs droits et leurs prétentions : si content du sien on eût pu s'abstenir du bien de ses voisins, on avoit pour toujours la paix et la liberté.

Le peuple paisible (1) dans ses foyers, au milieu des siens, et dans le sein d'une grande ville où il n'a rien à craindre ni pour ses biens ni pour sa vie, respire le feu et le sang, s'occupe de guerres, de ruines, d'embrasemens et de massacres, souffre impatiemment que des armées qui tiennent la campagne, ne viennent point à se rencontrer, ou si elles sont une fois en présence, qu'elles ne combattent point, ou si elles se mêlent, que le combat ne soit pas sanglant, et qu'il y ait moins de dix mille hommes sur la place. Il va même souvent jusqu'à oublier ses intérêts les plus chers, le repos et la sûreté par l'amour qu'il a pour le changement, et par le goût de la nouveauté, ou des choses extraordinaires. Quelques-uns consentiroient à voir une autre fois les ennemis aux portes de Dijon ou de Corbie, à voir tendre des chaînes, et faire des barricades, pour le seul plaisir d'en dire ou d'en apprendre la nouvelle.

Démophile (2) à ma droite se lamente et s'écrie : tout est perdu, c'est fait de l'état, il est du moins

(1) Les nouvellistes.

(2) L'abbé de Sainte-Hélène, frondeur.

sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration ? Quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissans ennemis ? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un héros, un Achille y succomberoit. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes : je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur : c'étoient là des hommes, dit-il, c'étoient des ministres. Il débite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourroit feindre : tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade, et taillé en pièces : tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont rendues aux ennemis à discrétion et ont passé par le fil de l'épée ; et si vous lui dites que ce bruit est faux et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas : il ajoute qu'un tel général a été tué ; et bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure, et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfans, l'état, il se plaint lui-même, *il a perdu un bon ami et une grande protection.* Il dit que la cavalerie allemande est invincible : il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'empereur. Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on levera le siège, ou l'on demeurera sur la défensive

sans

sans livrer de combat, ou si on le livre, on le doit perdre; et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. Et comme Démophile le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume : il entend déjà sonner le beffroi des villes, et crier à l'alarme : il songe à son bien et à ses terres : où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille ? où se refugiera-t-il ? en Suisse ou à Venise ?

Mais à ma gauche Basilide (*) met tout d'un coup sur pied une armée de trois cents mille hommes, il n'en rabattroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers, il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre : il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, et il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connoît les marches de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas; vous diriez qu'il ait l'oreille du Prince, ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins, car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend

(*) Anti-frondeur, le sieur de Moulinet.

le matin que nous avons perdu une bicoque, non-seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille convié à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point; et s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiègent une place très-forte, très-régulière, pourvue de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits foibles et mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'expérience, et qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, et après avoir respiré un peu : voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle, ils sont défaits à plate couture, le général, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri : voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'assit, il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il y ait eu une bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel Prince renonce à la ligue et quitte ses confédérés, qu'un autre se dispose à prendre le même parti : il croit fermement (*) avec la populace qu'un troisième est mort, il nomme le lieu où il est enterré; et quand

(*) Le faux bruit qui courut de la mort du prince d'Orange, qui devint roi d'Angleterre.

on est détrompé aux halles et aux fauxbourgs, il parie encore contre pour l'affirmative. Il sait, par une voie indubitable, que Tekeli fait de grands progrès contre l'Empereur, que le Grand-Seigneur arme puissamment, ne veut point de paix, et que son visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne: il frappe des mains, et il tressaille sur cet événement dont il ne doute plus. La triple alliance chez lui est un cerbère, et les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes, et que de trophées. Il dit dans le discours familier, *notre auguste héros*, *notre potentat*, *notre invincible monarque.* Réduisez-le si vous pouvez à dire simplement: *le Roi a beaucoup d'ennemis*, *ils sont puissans*, *ils sont unis*, *ils sont aigris*, *il les a vaincus*, *j'espère toujours qu'il les pourra vaincre.* Ce style, trop ferme et trop décisif pour Démophile, n'est pour Basilide ni assez pompeux ni assez exagéré: il a bien d'autres expressions en tête; il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée; et dès qu'il entend dire que les armées sont en présence, ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la cathédrale.

Il faut que le capital d'une affaire qui assemble

dans une ville les plénipotentiaires ou les agens des couronnes et des républiques soit d'une longue et extraordinaire discussion, si elle leur coûte plus de temps, je ne dis pas que les seuls préliminaires, mais que le simple réglement des rangs, des préséances et des autres cérémonies.

Le ministre ou le plénipotentiaire est un caméléon, est un Prothée, semblable quelquefois à un joueur habile, il ne montre ni humeur, ni complexion, soit pour ne point donner lieu aux conjectures, ou se laisser pénétrer, soit pour ne rien laisser échapper de son secret par passion, ou par foiblesse. Quelquefois aussi il sait feindre le caractère le plus conforme aux vues qu'il a, et aux besoins où il se trouve, et paroître tel qu'il a intérêt que les autres croient qu'il est en effet. Ainsi dans une grande puissance, ou dans une grande foiblesse qu'il veut dissimuler, il est ferme et inflexible, pour ôter l'envie de beaucoup obtenir, ou il est facile, pour fournir aux autres les occasions de lui demander, et se donner la même licence. Une autre fois, ou il est profond et dissimulé, pour cacher une vérité en l'annonçant, parce qu'il lui importe qu'il l'ait dite, et qu'elle ne soit pas crue; ou il est franc et ouvert, afin que lorsqu'il dissimule ce qui ne doit pas être su, l'on croie néanmoins qu'on n'ignore rien de ce que l'on veut savoir, et que l'on se persuade qu'il a tout dit. De même, ou il est vif

et grand parleur pour faire parler les autres, pour empêcher qu'on ne lui parle de ce qu'il ne veut pas, ou de ce qu'il ne doit pas savoir, pour dire plusieurs choses indifférentes qui se modifient, ou qui se détruisent les unes les autres, qui confondent dans les esprits la crainte et la confiance, pour se défendre d'une ouverture qui lui est échappée par une autre qu'il aura faite; ou il est froid et taciturne, pour jetter les autres dans l'engagement de parler, pour écouter long-temps, pour parler avec ascendant et avec poids, pour faire des promesses ou des menaces qui portent un grand coup, et qui ébranlent. Il s'ouvre et parle le premier, pour, en découvrant les oppositions, les contradictions, les brigues et les cabales des ministres étrangers sur les propositions qu'il aura avancées, prendre ses mesures et avoir la replique; et dans une autre rencontre il parle le dernier, pour ne point parler en vain, pour être précis, pour connoître parfaitement les choses sur quoi il est permis de faire fond pour lui, ou pour ses alliés, pour savoir ce qu'il doit demander, et ce qu'il peut obtenir. Il sait parler en termes clairs et formels: il sait encore mieux parler ambigument, d'une manière enveloppée, user de tours ou de mots équivoques qu'il peut faire valoir, ou diminuer dans les occasions, et selon ses intérêts. Il demande peu quand il ne veut pas donner beaucoup. Il demande beaucoup

pour avoir peu et l'avoir plus sûrement. Il exige d'abord de petites choses, qu'il prétend ensuite lui devoir être comptées pour rien, et qui ne l'excluent pas d'en demander une plus grande; et il évite au contraire de commencer par obtenir un point important, s'il l'empêche d'en gagner plusieurs autres de moindre conséquence, mais qui tous ensemble l'emportent sur le premier. Il demande trop, pour être refusé; mais dans le dessein de se faire un droit ou une bienséance de refuser lui-même ce qu'il sait bien qu'il lui sera demandé, et qu'il ne veut pas octroyer: aussi soigneux alors d'exagérer l'énormité de la demande, et de faire convenir, s'il se peut, des raisons qu'il a de n'y pas entendre, que d'affoiblir celles qu'on prétend avoir de ne lui pas accorder ce qu'il sollicite avec instance: également appliqué à faire sonner haut, et à grossir dans l'idée des autres le peu qu'il offre, et à mépriser ouvertement le peu que l'on consent de lui donner. Il fait de fausses offres, mais extraordinaires, qui donnent de la défiance, et obligent de rejetter ce que l'on accepteroit inutilement; qui lui sont cependant une occasion de faire des demandes exorbitantes, et mettent dans leur tort ceux qui les lui refusent. Il accorde plus qu'on ne lui demande, pour avoir encore plus qu'il ne doit donner. Il se fait long-temps prier, presser, importuner sur une chose médiocre, pour éteindre

les espérances, et ôter la pensée d'exiger de lui rien de plus fort; ou s'il se laisse fléchir jusques à l'abandonner, c'est toujours avec des conditions qui lui font partager le gain et les avantages avec ceux qui reçoivent. Il prend directement ou indirectement l'intérêt d'un allié, s'il y trouve son utilité et l'avancement de ses prétentions. Il ne parle que de paix, que d'alliances, que de tranquillité publique, que d'intérêt public; et en effet il ne songe qu'aux siens, c'est-à-dire à ceux de son maître ou de sa république. Tantôt il réunit quelques-uns qui étoient contraires les uns aux autres, et tantôt il divise quelques autres qui étoient unis: il intimide les forts et les puissans, il encourage les foibles: il unit d'abord d'intérêt plusieurs foibles contre un plus puissant pour rendre la balance égale: il se joint ensuite aux premiers pour la faire pancher, et il leur vend cher sa protection et son alliance. Il sait intéresser ceux avec qui il traite; et par un adroit manège, par de fins et de subtils détours, il leur fait sentir leurs avantages particuliers, les biens et les honneurs qu'ils peuvent espérer par une certaine facilité, qui ne choque point leur commission, ni les intentions de leurs maîtres: il ne veut pas aussi être cru imprenable par cet endroit: il laisse voir en lui quelque peu de sensibilité pour sa fortune: il s'attire par-là des propositions qui lui découvrent

les vues des autres les plus secrètes, leurs desseins les plus profonds et leur dernière ressource, et il en profite. Si quelquefois il est lésé dans quelques chefs qui ont enfin été réglés, il crie haut; si c'est le contraire, il crie plus haut, et jette ceux qui perdent sur la justification et la défensive. Il a son fait digéré par la cour, toutes ses démarches sont mesurées, les moindres avances qu'il fait lui sont prescrites; et il agit néanmoins dans les points difficiles, et dans les articles contestés, comme s'il se relâchoit de lui-même sur le champ, et comme par un esprit d'accommodement: il n'ose même promettre à l'assemblée qu'il fera goûter la proposition, et qu'il n'en sera pas désavoué. Il fait courir un bruit faux des choses seulement dont il est chargé, muni d'ailleurs de pouvoirs particuliers, qu'il ne découvre jamais qu'à l'extrémité, et dans les momens où il lui seroit pernicieux de ne les pas mettre en usage. Il tend sur tout par ses intrigues au solide et à l'essentiel, toujours prêt de leur sacrifier les points d'honneur imaginaires. Il a du flegme, il s'arme de courage et de patience, il ne se lasse point, il fatigue les autres, il les pousse jusqu'au découragement: il se précautionne et s'endurcit contre les lenteurs et les remises, contre les reproches, les soupçons, les défiances, contre les difficultés et les obstacles, persuadé que le temps seul et les conjonctures amènent les

choses, et conduisent les esprits au point où on les souhaite. Il va jusques à feindre un intérêt secret à la rupture de la négociation, lorsqu'il desire le plus ardemment qu'elle soit continuée; et si au contraire il a des ordres précis de faire les derniers efforts pour la rompre, il croit devoir, pour y réussir, en presser la continuation et la fin. S'il survient un grand événement, il se roidit ou il se relâche selon qu'il lui est utile ou préjudiciable; et si par une grande prudence il sait le prévoir, il presse et il temporise selon que l'Etat pour qui il travaille en doit craindre ou espérer, et il règle sur ses besoins ses conditions. Il prend conseil du temps, du lieu, des occasions, de sa puissance ou de sa foiblesse, du génie des nations avec qui il traite, du tempérament et du caractère des personnes avec qui il négocie. Toutes ses vues, toutes ses maximes, tous les raffinemens de sa politique tendent à une seule fin, qui est de n'être point trompé, et de tromper les autres.

Le caractère des François demande du sérieux dans le Souverain.

L'un des malheurs du Prince est d'être souvent trop plein de son secret, par le péril qu'il y a à le répandre : son bonheur est de rencontrer une personne (*) sûre qui l'en décharge.

(*) Madame de Maintenon.

Il ne manque rien à un Roi que les douceurs d'une vie privée : il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, et par la fidélité de ses amis.

Le plaisir d'un Roi qui mérite de l'être, est de l'être moins quelquefois, de sortir du théâtre, de quitter le bas de soie et les brodequins, et de jouer avec une personne de confiance un rôle plus familier.

Rien ne fait plus d'honneur au Prince que la modestie de son favori (1).

Le favori n'a point de suite : il est sans engagement et sans liaisons. Il peut être entouré de parens et de créatures, mais il n'y tient pas : il est détaché de tout, et comme isolé.

Je ne doute point qu'un favori, s'il a quelque force et quelque élévation, ne se trouve souvent confus et déconcerté des bassesses, des petitesses, de la flatterie, des soins superflus et des attentions frivoles de ceux qui le courent, qui le suivent, et qui s'attachent à lui comme ses viles créatures, et qu'il ne se dédommage dans le particulier d'une si grande servitude, par le ris et la moquerie.

Hommes en place (2), ministres, favoris, me permettrez-vous de le dire, ne vous reposez point

(1) La même.

(2) Les cardinaux d'Amboise et de Richelieu. Le premier étoit ministre de Louis XII.

sur vos descendans pour le soin de votre mémoire et pour la durée de votre nom : les titres passent, la faveur s'évanouit, les dignités se perdent (1), les richesses se dissipent, et le mérite dégénère. Vous avez des enfans, il est vrai, dignes de vous, j'ajoute même capables de soutenir toute votre fortune, mais qui peut vous en promettre autant de vos petits-fils ? Ne m'en croyez pas, regardez cette unique fois de certains hommes que vous ne regardez jamais, que vous dédaignez : ils ont des aïeux, à qui, tout grands que vous êtes, vous ne faites que succéder. Ayez de la vertu et de l'humanité, et si vous me dites, qu'aurons-nous de plus ? je vous répondrai, de l'humanité et de la vertu : maîtres alors de l'avenir, et indépendans d'une postérité, vous êtes sûrs de durer autant que la monarchie ; et dans le temps que l'on montrera les ruines de vos châteaux, et peut-être la seule place où ils étoient construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples, ils considéreront avidement vos portraits et vos médailles, ils diront : Cet homme (2), dont vous regardez la peinture, a parlé à son maître avec force et avec liberté, et a plus craint de lui nuire que de lui déplaire : il lui a permis

(1) Les héritiers des cardinaux de Richelieu et Mazarin.

(2) Le cardinal George d'Amboise.

d'être bon et bienfaisant, de dire de ses villes, *ma bonne ville*, et de son peuple, *mon peuple*. Cet autre dont vous voyez l'image (1), et en qui l'on remarque une physionomie forte, jointe à un air grave, austère et majestueux, augmente d'année à autre de réputation : les plus grands politiques souffrent de lui être comparés. Son grand dessein a été d'affermir l'autorité du Prince et la sûreté des peuples par l'abaissement des grands : ni les partis, ni les conjurations, ni les trahisons, ni le péril de la mort, ni les infirmités n'ont pu l'en détourner : il a du temps de reste pour entamer un ouvrage, continué ensuite et achevé par l'un de nos plus grands et de nos meilleurs Princes (2), l'extinction de l'hérésie.

Le panneau le plus délié et le plus spécieux qui dans tous les temps ait été tendu aux Grands par leurs gens d'affaires, et aux Rois par leurs ministres (3), est la leçon qu'ils leur font de s'acquitter et de s'enrichir. Excellent conseil ! maxime utile, fructueuse, une mine d'or, un Pérou, du moins pour ceux qui ont su jusqu'à présent l'inspirer à leurs maîtres.

(1) Le cardinal de Richelieu.

(2) Louis XIV.

(3) Colbert, quand il conseilla au Roi le remboursement des rentes de la maison-de-ville ; ce qui a ruiné bien des familles.

C'est un extrême bonheur pour les peuples, quand le Prince admet dans sa confiance, et choisit pour le ministère (*) ceux même qu'ils auroient voulu lui donner, s'ils en avoient été les maîtres.

La science des détails, ou une diligente attention aux moindres besoins de la république, est une partie essentielle au bon gouvernement, trop négligée à la vérité dans les derniers temps par les Rois ou par les ministres, mais qu'on ne peut trop souhaiter dans le Souverain qui l'ignore, ni assez estimer dans celui qui la possède. Que sert en effet au bien des peuples, et à la douceur de ses jours, que le Prince place les bornes de son empire au-delà des terres de ses ennemis, qu'il fasse de leurs souverainetés des provinces de son royaume, qu'il leur soit également supérieur par les sièges et par les batailles, et qu'ils ne soient devant lui en sûreté ni dans les plaines, ni dans les plus forts bastions, que les nations s'appellent les unes les autres, se liguent ensemble pour se défendre et pour l'arrêter, qu'elles se liguent en vain, qu'il marche toujours, et qu'il triomphe toujours, que leurs dernières espérances soient tombées par le raffermissement d'une santé qui donnera au Monarque le plaisir de voir les princes ses petits-fils soutenir ou accroître ses destinées, se mettre en campagne, s'emparer de redoutables forteresses, et

(*) De Pomponne.

conquérir de nouveaux états, commander de vieux et expérimentés capitaines, moins par leur rang et leur naissance, que par leur génie et leur sagesse, suivre les traces augustes de leur victorieux père, imiter sa bonté, sa docilité, son équité, sa vigilance, son intrépidité? Que me serviroit, en un mot, comme à tout le peuple, que le Prince fût heureux et comblé de gloire par lui-même et par les siens, que ma patrie fût puissante et formidable, si, triste et inquiet, j'y vivois dans l'oppression ou dans l'indigence; si, à couvert des courses de l'ennemi, je me trouvois exposé dans les places ou dans les rues d'une ville au fer d'un assassin, et que je craignisse moins dans l'horreur de la nuit d'être pillé ou massacré dans d'épaisses forêts, que dans ses carrefours; si la sûreté, l'ordre et la propreté ne rendoient pas le séjour des villes si délicieux, et n'y avoient pas amené avec l'abondance, la douceur de la société; si, foible et seul de mon parti, j'avois à souffrir dans ma métairie du voisinage d'un grand, et si l'on avoit moins pourvu à me faire justice de ses entreprises; si je n'avois pas sous ma main autant de maîtres et d'excellens maîtres pour élever mes enfans dans les sciences ou dans les arts qui feront un jour leur établissement; si, par la facilité du commerce, il m'étoit moins ordinaire de m'habiller de bonnes étoffes, et de me nourrir de viandes saines, et de

les acheter peu ; si enfin, par les soins du Prince, je n'étois pas aussi content de ma fortune, qu'il doit lui-même par ses vertus l'être de la sienne ?

Les huit ou les dix mille hommes sont au Souverain comme une monnoie dont il achète une place ou une victoire : s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande et qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

Tout prospère dans une monarchie, où l'on confond les intérêts de l'Etat avec ceux du Prince.

Nommer un Roi *père du peuple*, est moins faire son éloge, que l'appeller par son nom, ou faire sa définition.

Il y a un commerce ou un retour de devoirs du Souverain à ses sujets, et de ceux-ci au Souverain : quels sont les plus assujettissans et les plus pénibles ? je ne le déciderai pas : il s'agit de juger d'un côté entre les étroits engagemens du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance ; et d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de soins, de défense, de protection. Dire qu'un Prince est arbitre de la vie des hommes, c'est dire seulement que les hommes par leurs crimes deviennent naturellement soumis aux loix et à la justice, dont le Prince est dépositaire : ajouter qu'il est maître absolu de tous les biens de ses sujets, sans égards,

sans compte ni discussion, c'est le langage de la flatterie, c'est l'opinion d'un favori qui se dédira à l'agonie.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thim et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faulx du moissonneur ; le berger soigneux et attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent, il les rassemble ; si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite, il les nourrit, il les défend ; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil ; quels soins ! quelle vigilance ! quelle servitude ! quelle condition vous paroît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis ? le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples et du Prince qui les gouverne, s'il est bon Prince.

Le faste et le luxe dans un Souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains ; son chien a un collier d'or, il est attaché avec une lesse d'or et de soie ; que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups ?

Quelle

Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à un million d'hommes !

Si les hommes ne sont point capables sur la terre d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible que de connoître qu'ils sont aimés ; et si les Rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples ?

Il y a peu de règles générales et de mesures certaines pour bien gouverner : l'on suit le temps et les conjonctures, et cela roule sur la prudence et sur les vues de ceux qui règnent : aussi le chef-d'œuvre de l'esprit, c'est le parfait gouvernement ; et ce ne seroit peut-être pas une chose possible, si les peuples, par l'habitude où ils sont de la dépendance et de la soumission, ne faisoient la moitié de l'ouvrage.

Sous un très-grand Roi ceux qui tiennent les premières places n'ont que des devoirs faciles ; et que l'on remplit sans nulle peine : tout coule de source : l'autorité et le génie du Prince leur applanissent les chemins, leur épargnent les difficultés, et font tout prospérer au-delà de leur attente : ils ont le mérite de subalternes.

Si c'est trop de se trouver chargé d'une seule famille, si c'est assez d'avoir à répondre de soi

seul, quel poids, quel accablement que celui de tout un royaume ! Un Souverain est-il payé de ses peines par le plaisir que semble donner une puissance absolue, par toutes les prosternations des courtisans ? Je songe aux pénibles, douteux et dangereux chemins qu'il est quelquefois obligé de suivre pour arriver à la tranquillité publique : je repasse les moyens extrêmes, mais nécessaires, dont il use souvent pour une bonne fin : je sais qu'il doit répondre à Dieu même de la félicité de ses peuples, que le bien et le mal est en ses mains, et que toute ignorance ne l'excuse pas, et je me dis à moi-même, voudrois-je régner ? Un homme un peu heureux dans une condition privée devroit-il y renoncer pour une monarchie ? N'est-ce pas beaucoup pour celui qui se trouve en place par un droit héréditaire, de supporter d'être né Roi ?

Que de dons du ciel (*) ne faut-il pas pour bien régner ? une naissance auguste, un air d'empire et d'autorité, un visage qui remplisse la curiosité des peuples empressés de voir le Prince, et qui conserve le respect dans un courtisan : une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou assez de raison pour ne se la permettre point : ne faire jamais ni menaces,

(*) Portrait de Louis XIV.

ni reproches, ne point céder à la colère : et être toujours obéi : l'esprit facile, insinuant : le cœur ouvert, sincère, et dont on croit voir le fond, et ainsi très-propre à se faire des amis, des créatures, et des alliés ; être secret toutefois, profond et impénétrable dans ses motifs et dans ses projets : du sérieux et de la gravité dans le public : de la briéveté, jointe à beaucoup de justesse et de dignité, soit dans les réponses aux ambassadeurs des Princes, soit dans les conseils : une manière de faire des graces, qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie ; le discernement des esprits, des talens, et des complexions pour la distribution des postes et des emplois : le choix des généraux et des ministres : un jugement ferme, solide, décisif dans les affaires ; qui fait que l'on connoît le meilleur parti et le plus juste : un esprit de droiture et d'équité qui fait qu'on le suit, jusques à prononcer quelquefois contre soi-même en faveur du peuple, des alliés, des ennemis : une mémoire heureuse et très-présente qui rappelle les besoins des sujets, leurs visages, leurs noms, leurs requêtes : une vaste capacité qui s'étende non-seulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'état, aux vues de la politique, au reculement des frontières par la conquête de nouvelles provinces, et à leur sûreté par un grand nombre de forteresses inaccessibles ;

mais qui sache aussi se renfermer au-dedans, et comme dans les détails de tout un royaume, qui en bannisse un culte faux, suspect et ennemi de la souveraineté, s'il s'y rencontre; qui abolisse des usages cruels et impies, s'ils y règnent; qui réforme les loix et les coutumes, si elles étoient remplies d'abus; qui donne aux villes plus de sûreté et plus de commodités par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat et plus de majesté par des édifices somptueux: Punir sévérement les vices scandaleux: donner par son autorité et par son exemple du crédit à la piété et à la vertu: protéger l'église, ses ministres, ses libertés: ménager ses peuples comme ses enfans; être toujours occupé de la pensée de les soulager, de rendre les subsides légers, et tels qu'ils se lèvent sur les provinces sans les appauvrir: de grands talens pour la guerre; être vigilant, appliqué, laborieux: avoir des armées nombreuses, les commander en personne, être froid dans le péril, ne ménager sa vie que pour le bien de son état, aimer le bien de son état et sa gloire plus que sa vie: une puissance très-absolue, qui ne laisse point d'occasion aux brigues, à l'intrigue et à la cabale; qui ôte cette distance infinie qui est quelquefois entre les Grands et les Petits, qui les rapproche, et sous laquelle tous plient également: une étendue de connoissances qui fait que le Prince voit tout par ses yeux »

qu'il agit immédiatement et par lui-même, que ses généraux ne sont, quoiqu'éloignés de lui, que ses lieutenans, et les ministres que ses ministres: une profonde sagesse qui sait déclarer la guerre, qui sait vaincre et user de la victoire, qui sait faire la paix, qui sait la rompre, qui sait quelquefois et selon les divers intérêts, contraindre les ennemis à les recevoir; qui donne des règles à une vaste ambition, et sait jusques où l'on doit conquérir : au milieu d'ennemis, couverts ou déclarés se procurer le loisir des jeux, des fêtes, des spectacles; cultiver les arts et les sciences; former et exécuter des projets d'édifices surprenans: un génie enfin supérieur et puissant qui se fait aimer et révérer des siens, craindre des étrangers, qui fait d'une cour, et même de tout un royaume, comme une seule famille, unie parfaitement sous un même chef, dont l'union et la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée du Souverain. Il est vrai qu'il est rare de les voir réunies dans un même sujet: il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le tempérament; et il me paroît qu'un monarque qui les rassembleroit toutes en sa personne, seroit bien digne du nom de Grand.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Extrait des Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres. Page 1

Extrait des Mémoires de l'Académie. 8

Notice sur M. de la Bruyère, par M. Suard. 15

Extrait du Dictionnaire historique par une société de gens de lettres, pour servir d'éclaircissement à la vie de la Bruyère. 41

Préface. 44

Discours prononcé dans l'Académie Françoise. 69

Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle. 87

Chapitre premier. *Des ouvrages de l'esprit.* 93

Chap. II. *Du mérite personnel.* 129

Chap. III. *Des Femmes.* 150

Chap. IV. *Du cœur.* 182

Chap. V. *De la société et de la conversation.* 198

Chap. VI. *Des biens de fortune.* 235

Chap. VII. *De la ville.* 272

CHAP. VIII. *De la cour.* 293
CHAP. IX. *Des Grands.* 336
CHAP. X. *Du Souverain ou de la République.* 363

Fin de la Table.

AØ1 1053478

1135